



RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE

*Liberté
Égalité
Fraternité*

AGENCE
NATIONALE
DE LA COHÉSION
DES TERRITOIRES

COMPRENDRE



**Écouter les jeunes
des quartiers populaires
pour les accueillir
dans la démocratie**

Joëlle Bordet est directrice de recherche émérite du Centre scientifique et technique du bâtiment (CSTB). Psycho-sociologue, elle est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les jeunes des quartiers populaires urbains et a mené de nombreuses recherches-intervention dans le cadre de politiques publiques, en particulier celle de la ville. Elle a également fondé, en 2002, avec l'appui du CSTB, un réseau international de recherche-intervention Jeunes, inégalités sociales et périphérie. La recherche-intervention présentée dans cet ouvrage a été réalisée en coopération avec trois autres psychosociologues, Guiseppa Carollo, Bernard Champagne et Samir Hadjar.

La reproduction de cette publication est soumise à autorisation de l'ANCT ; contact : info@anct.gouv.fr

Directeur de publication : Yves Le Breton (ANCT) - **Directeur éditorial :** François-Antoine Mariani (ANCT) - **Autrice :** Joëlle Bordet - **Collaboration :** Michel Didier (ANCT) - **Cartographe :** Hassen Chougar (ANCT) - **Suivi d'édition :** Muriel Thoin (ANCT) - **Mise en page :** Stratéact' - **Photos de couverture et pages intérieures :** iStock

Contact presse : Kathleen André (Equancy), kathleen.andre@equancy.com

Dépôt légal : octobre 2021 - ISBN : 978-2-492484-17-9



Écouter les jeunes des quartiers populaires pour les accueillir dans la démocratie

Remerciements

L'auteur tient à remercier les cadres et agents de l'ANCT qui ont choisi de soutenir cette recherche intervention et particulièrement Michel Didier, Éric Briat et Muriel Thoin qui ont fortement contribué au travail de publication.

L'auteur tient à souligner que nos travaux de recherche menés maintenant sur plus de vingt ans dans la dynamique de la politique de la ville, ont été rendus possible par le dialogue et la coopération avec Michel Didier, chef du Pôle animation territoriale puis conseiller expert à la direction de la Politique de la ville du CGET puis de l'ANCT. Le dialogue avec lui ainsi que la mise en lien avec les centres de ressources territoriaux ont permis de mieux faire comprendre l'intérêt de ces travaux pour les acteurs de la politique de la ville et de mieux prendre en compte les enjeux de cette politique dans notre propre travail de chercheur au service de l'action publique.

L'auteur remercie par ailleurs les personnes référentes des sites dans lesquels a été conduite la recherche intervention :

Gennevilliers :

Blandine Soulerin, Directrice de l'éducation,
Farid Diab, Directeur de la jeunesse.

Nantes :

Aïcha Bouchaleb , Directrice du CID jusque 2016 maintenant chargée de mission à la municipalité de Nantes,
Gaëlle Weiersmuller, Responsable du Service adolescence et jeunesse à la municipalité,
Jude Courcoul, Coordonnateur du service jeunesse de Bellevue-Chatenet-Saint Anne.

Strasbourg :

Rudi Wagner, Directeur JEEP Meinau,
Marie Pierre Lefèvre, Directrice du centre socio-culturel de la Meinau,
Saliou Faye, imam de la mosquée de la Meinau,
Murielle Mafessolli Directrice de l'ORIV,
Laetitia Roché, Chargée de mission sur la jeunesse à l'Oriv.

Échirolles :

Frédéric Richoux Directeur de la transformation et de l'innovation,
Patrice Mezin Chef de service autonomie et participation,
Pascale Martinot, DGA Services à la population.

Lille :

Madani Ould Elkebir, Directeur du centre social du Faubourg de Béthune,
Aziz Barmou, Directeur adjoint du Centre social du Faubourg de Béthune,
Nordine Jeffali, Responsable de La jeunesse du Centre social de l'Alma à Roubaix.

Figeac :

Mohamed Touile, animateur à l'UDAF du Lot.

Enfin, la formation-expérimentation mise en œuvre dans le cadre du programme des Cités éducatives, en référence aux résultats de cette recherche intervention, ouvre une perspective inventive et dynamique pour accompagner les professionnels de la jeunesse et les jeunes de ces quartiers. Nous tenons à remercier les responsables de l'ANCT en charge de ce programme d'accueillir ces travaux et de nous accompagner dans ce nouveau projet.

Avant-propos

Les politiques publiques, et spécifiquement la politique de la ville, ont besoin d'être régulièrement éclairées par les travaux des chercheurs et les méthodologies de la recherche-intervention pour pouvoir répondre aux nouveaux enjeux auxquels elles sont confrontées. Cela vaut notamment pour la question de la jeunesse dans les quartiers populaires dans un contexte où des inquiétudes se sont faites jour dans une période récente, en lien notamment avec les phénomènes de radicalisation.

La politique de la ville a décidé de soutenir une recherche-intervention animée par Joëlle Bordet, psycho-sociologue et auteure de nombreuses publications sur les jeunes et les politiques locales en direction des jeunes. Cette recherche s'est déployée pendant trois ans dans cinq sites en politique de la ville autour de la question du renforcement de l'esprit critique. S'appuyant sur un corpus conséquent d'entretiens avec 350 jeunes sur le terrain et sur la confrontation des hypothèses de recherche avec les encadrants de ces jeunes sur le terrain, **ce travail renouvelle profondément nos connaissances sur les jeunes et sur leurs représentations, en particulier leur rapport au monde et à leur environnement immédiat, l'importance des réseaux sociaux, ou la place de la religion.**

Il rappelle aussi utilement que l'adolescence est un processus complexe de construction de l'identité et qu'il faut se garder de figer cette évolution dans des images stéréotypées. **Il faut au contraire se saisir des pistes permettant de dialoguer avec les jeunes autour de leurs sujets de préoccupation et renforcer ainsi leur inscription dans la démocratie locale.**

Les enseignements de ce travail doivent d'abord servir aux acteurs locaux – élus, professionnels de la jeunesse, de l'éducation et de la politique de la ville – pour enrichir leur réflexion sur des sujets sur lesquels ils expriment régulièrement le besoin d'être outillés. **La recherche a permis la mise en place dans les sites concernés de démarches pédagogiques qui peuvent inspirer d'autres sites. L'expérimentation des ateliers de la pensée critique en est une illustration particulièrement prometteuse que nous avons décidé de déployer dans le cadre du programme national des cités éducatives.**

Mieux comprendre pour mieux agir. C'était l'objectif de la recherche-intervention conduite par Joëlle Bordet. C'est aussi la mission de l'Agence nationale de cohésion des territoires (ANCT) : diffuser les connaissances utiles aux acteurs territoriaux et proposer des méthodes et des outils directement opérationnels. Nous avons donc choisi de publier simultanément deux ouvrages confiés à Joëlle Bordet, car ils sont complémentaires.

Le présent ouvrage est publié dans la collection « *Comprendre* » des éditions de l'ANCT. Il porte sur les contenus et les enseignements de la recherche-intervention et est destiné aux chercheurs et aux acteurs de la politique la ville, de la jeunesse et de l'éducation. Le second ouvrage, publié dans la collection « *Agir* », porte spécifiquement sur les outils pédagogiques et les conditions méthodologiques permettant à des élus et des acteurs locaux de s'engager dans une expérimentation d'ateliers de la pensée critique avec des jeunes et des professionnels impliqués dans les politiques locales de jeunesse.

François-Antoine Mariani

Directeur général délégué en charge de la politique de la ville,
Adjoint au Directeur général de l'ANCT

Sommaire

I/ Contexte et méthode de la recherche-intervention	p. 8
• Un étayage théorique qui croise philosophie politique et psychanalyse de l'adolescence	p. 10
• Deux expériences concrètes en écho	p. 11
• Une méthode d'écoute des jeunes qui se construit après les « révoltes » de 2005	
• Un réseau international de recherche-intervention consacré à la jeunesse des quartiers populaires urbains	
• L'émergence d'une problématique : travailler sur l'esprit critique	p. 14
• Des responsables de l'action publique en quête de compréhension face à l'évolution des jeunes Une démarche appuyée par le CGET	
• Déplacer notre regard sur les jeunes en abordant leur rapport à la mondialisation	
• Des responsables de l'action publique qui s'engagent	
• Un dispositif de recherche-intervention décliné localement et soutenu au plan national	
• À l'écoute des jeunes et de leurs interlocuteurs : deux ans de recherche-intervention	p. 17
• Des entretiens avec les jeunes en groupes restreints	
• Le recours aux planisphères pour se situer dans la mondialisation	
• Ne pas aborder de front la question de l'identité et du rapport à la France	
• Des entretiens avec les interlocuteurs des jeunes	
• Des regards croisés sur les entretiens	
• Écouter aussi les jeunes ruraux	
II/ Les représentations des jeunes des quartiers populaires	p. 22
• Un rapport immédiat à la mondialisation	p. 25
• Une capacité à aborder les questions géostratégiques	
• Des représentations mêlant le réel et le virtuel	
• Des représentations focalisées sur le présent et déconnectées de repères historiques	
• Trouver sa voie	p. 33
• « Ne pas mal tourner » pour réussir sa vie et échapper à un certain déterminisme	
• Être solidaire des siens mais aussi de sa communauté de vie	
• Construire son rapport à soi et au monde	p. 35
• Être de la France, une évidence ; être Français, une reconnaissance à construire	
• Être Musulman, en réaction à la stigmatisation	
• Faire face à l'angoisse de l'avenir du monde et échapper au poids du présent	
• Une capacité à changer de position	
• Être de la France, une évidence ; être Français, une reconnaissance à construire	
• S'impliquer pour réaliser ses valeurs et participer aux changements du monde	p. 42

III/ Jeunes des quartiers populaires / jeunes ruraux, des préoccupations communes mais ressenties différemment	p. 44
• Une même pratique des réseaux sociaux	p. 47
• Un intérêt commun pour le Monde, mais une appréhension face à la mondialisation	p. 48
• Des angoisses similaires sur l'avenir collectif, mais « le territoire de vie » comme un cocon sécurisant	p. 49
• Être Français une même évidence, mais sans être obligé de le prouver	p. 50
• Une recherche similaire pour réussir sa vie	p. 50
• Favoriser les circulations et les rencontres des jeunes dans des rapports d'altérité	p. 51
IV/ De la recherche-intervention à l'action	p. 54
• Des sites qui font évoluer leurs pratiques et leurs connaissances partagées des jeunes	p. 56
• Gennevilliers	
• Échirolles	
• Nantes	
• Strasbourg	
• Une méthode d'écoute et trois dispositifs pédagogiques	p. 63
• Des formations-actions à destination des interlocuteurs des jeunes	
• Des ateliers collectifs de développement de l'esprit critique	
• Des espaces d'analyses avec les professionnels concernant des situations "déstabilisantes" avec les jeunes	
Bibliographie des travaux de Joëlle Bordet	p. 70

1

Contexte et méthode de la recherche- intervention

- Un étayage théorique qui croise philosophie politique et psychanalyse de l'adolescence
- Deux expériences concrètes en écho
- L'émergence d'une problématique : travailler sur l'esprit critique
- À l'écoute des jeunes et de leurs interlocuteurs : deux ans de recherche-intervention



Contexte et méthode de la recherche-intervention

Un étayage théorique qui croise philosophie politique et psychanalyse de l'adolescence

Mes réflexions et références conceptuelles s'appuient sur les travaux de théoriciens qui ne divisent pas l'analyse de leur sujet d'étude en fonction des disciplines scientifiques ou des champs de l'action publique mais pensent le sujet des jeunes en croisant les processus cliniques, le contexte social ainsi que les dynamiques singulières et collectives des jeunes adultes. Leur inscription dans la philosophie et dans une approche pluridisciplinaire permet ces liaisons de la pensée. Ainsi la posture de recherche et la pensée d'Hannah Arendt (1906-1975), qui n'est pas une psychologue mais une philosophe politique, constituent un étayage central de mes travaux. Des cliniciens de l'adolescence, comme Erich Fromm (1900-1980), Erik Erikson (1902-1994), Alexander Mitscherlich (1908-1982), sont aussi des références dont je me suis inspirée. Comme Hannah Arendt, ils sont d'une grande actualité pour tenir cette réflexion entre l'intime et le politique, entre le singulier et l'universel dans une perspective démocratique.

Jacques Selosse, spécialiste de l'adolescence et des conduites délinquantes, grand chercheur de la Protection judiciaire de la jeunesse, avec qui j'ai travaillé sur les jeunes¹, constitue une référence permanente. Son approche de psychologie sociale permet de ne pas enfermer et réduire les jeunes sous main de justice à des conduites délinquantes mais ouvre à d'autres modes de compréhension et à d'autres perspectives d'intervention souvent complémentaires avec celles de la justice.

Faire face, transformer les peurs et les projections multiples sur les jeunes des quartiers populaires urbains suppose un fort étayage sur des pensées du sens et de l'éthique et des moments de

partage avec eux. Leur mode de construction de leurs réflexions et leurs postures de travail constituent une référence car plusieurs de ces chercheurs, dans une période politique difficile, confrontés à la montée du fascisme et parfois à l'exil ont inscrit leurs recherches dans une perspective à la fois démocratique et humaniste. Leurs travaux sont des références actuelles pour penser et mettre en œuvre les sciences humaines dans les formations et les cursus universitaires.

La période politique actuelle est caractérisée par le renforcement de la rationalité instrumentale et par des difficultés à régénérer des dynamiques démocratiques et humanistes. J'entends par « rationalité instrumentale » la multiplication d'indicateurs de résultats qui mettent à distance la complexité du réel pour la conduite du changement. C'est pourquoi dans ce contexte, ces penseurs restent pour mes travaux une référence forte.

Mes recherches-interventions sur la jeunesse s'appuient en particulier sur La crise de la culture (1961) d'Hannah Arendt. Dans cet ouvrage, celle-ci analyse les rapports entre la nécessité de renouveler la démocratie et l'accueil des générations nouvelles. Elle souligne le double mouvement conflictuel nécessaire pour tenir ce processus : d'une part, la société déjà là doit être assez solide pour assumer les nouvelles façons d'être au Monde des jeunes ; d'autre part, ces derniers ne sont pas nécessairement portés à remettre en cause l'existant mais ils ne sont pas habités par des schémas anciens comme les générations précédentes. Hannah Arendt remet ainsi en cause les transmissions par la reproduction et la tradition. Elle insiste sur l'importance des rapports intergénérationnels et leur rôle dans la démocratie comme système politique. Elle montre comment il n'y a pas « les modernes » et « les anciens » mais des transformations nécessaires, construites dans une conflictualité porteuse d'évolutions. Ses réflexions sur l'autorité sont particulièrement intéressantes car elle met en lumière la nécessité de la responsabilité vis-à-vis de ces nouvelles générations.

Cependant, si les travaux d'Hannah Arendt permettent de construire une position d'éthique politique, ils ne suffisent pas pour comprendre

les jeunes d'aujourd'hui. Mes échanges avec des psychanalystes de l'adolescence, en particulier Philippe Gutton et Olivier Douville, me permettent d'établir des liens entre cette pensée politique et les travaux cliniques et scientifiques de l'adolescence. Ainsi dans l'ouvrage que j'ai écrit avec Philippe Gutton², nous proposons des perspectives pour transformer la méconnaissance des jeunes des quartiers populaires. L'identification des processus communs à tous les adolescents nous ont permis, sans nier leurs spécificités de jeunes des quartiers populaires, de les appréhender comme les autres jeunes.

Deux expériences concrètes en écho

Une méthode d'écoute des jeunes qui se construit après les « révoltes » de 2005

Ces travaux de recherche-intervention menés avec d'autres collègues comme Bernard Champagne, Giuseppe Carollo, Bruno Deffontaines s'inscrivent dans la lignée de ceux de la psychosociologie, en particulier ceux du psychosociologue Jean Dubost (1925-2016). Professeur d'université, il a défini et théorisé l'intervention en milieu ouvert. Cette méthode vise à conduire le changement par des processus collaboratifs associant les partenaires institutionnels et les destinataires des politiques (habitants, usagers, citoyens...). Elle est née après la Deuxième guerre mondiale lorsque de nombreux chercheurs, pédagogues et intervenants dans les institutions ont mis au point des processus visant à la fois à nourrir les champs de la connaissance et à ouvrir à des transformations sociales et politiques. C'est ainsi que Jean Dubost et Guy Palmade ont créé un champ d'intervention psychosociologique à EDF en 1947.

Dans la même orientation de travail, Jacqueline Palmade, puis Michel Conan ont créé au Centre scientifique et technique du bâtiment (CSTB) un service de chercheurs en sciences humaines dédié à l'habitat, en liaison avec les concepteurs de l'habitat et les bailleurs sociaux. Leurs travaux ont permis une conceptualisation très élaborée de l'habiter, concept à la fois phénoménologique, psychanalytique et sociologique, pour lequel

l'écoute des habitants occupe une place centrale. Mon entrée au CSTB en 1990, aux côtés de Philippe Dard et Michel Bonetti, m'a permis, en parallèle de l'écoute anthropologique, de conduire une autre forme d'écoute qui interroge la rationalité instrumentale et les fausses évidences en analysant des représentations des destinataires des politiques publiques. Cela donne la possibilité de créer d'autres modes d'interrogations et de dialogue avec les décideurs politiques et stratégiques, mais aussi de nourrir et d'ouvrir d'autres perspectives pour les acteurs en lien quotidien avec les destinataires de l'action.

Pendant les « révoltes » de 2005, il m'a souvent été demandé d'organiser des débats avec les habitants. Plusieurs municipalités m'ont alors sollicitée pour les aider à redéfinir des politiques pour la jeunesse. La base de mes interventions reposaient sur le principe partagé que l'on ne peut pas refonder ces politiques si on ne sait pas ce que les jeunes ont en tête, en particulier les 16 à 25 ans, parfois acteurs de ces révoltes.

Ceci m'a conduit à mettre en place des dispositifs réunissant les décisionnaires (l'État, les collectivités territoriales) et les intervenants (ceux qui vivent et travaillent au quotidien avec les jeunes). La fonction de l'écoute dans la définition de la politique publique était alors au cœur de ces travaux. Comment peut-on passer du plus près de ce que disent les jeunes à des politiques publiques mettant en lien à la fois la question de la stratégie, la question de la philosophie politique mais aussi la question de l'action quotidienne pédagogique, le tout en lien avec la communauté de vie, c'est-à-dire ceux qui vivent avec ces jeunes ?

De telles recherches collaboratives supposent un grand investissement de la part des décideurs car elles mobilisent à la fois les professionnels en lien avec les jeunes, mais aussi souvent des responsables bénévoles du champ associatif. C'est une prise de risque pour les décideurs et pour le chercheur de mobiliser ces acteurs impliqués au quotidien et de prendre en compte les représentations des jeunes. Cette démarche doit en effet déboucher sur des transformations et une prise en compte des résultats. Elle suppose aussi une grande conviction de l'intérêt de ce travail collectif prenant en compte les jeunes et leurs représentations.

NOTES

1. Ce travail a débouché sur la publication de l'ouvrage *Les jeunes de la Cité*, PUF, Le sociologue 1997.
 2. *Adolescence et idéal démocratique. Accueillir les jeunes des quartiers populaires*
-

Cette méthode a été expérimentée dans plusieurs villes de France : Rennes, puis Grenoble, Saint-Denis, Échirolles, Stains, la métropole grenobloise, Lyon et enfin Gennevilliers. Ces travaux ont pu être partagés lors d'un séminaire organisé par le centre de ressources du Secrétariat général du Comité interministériel des villes (SGCIV).

Un réseau international de recherches - intervention consacré à la jeunesse des quartiers populaires urbains

Dans le cadre de mes activités au CSTB, je travaillais régulièrement en Russie, au Brésil, en Israël et en Palestine, ce qui a conduit à créer en 2002, un réseau international consacré aux jeunes : Jeunes et inégalités sociales et périphérie. Il compte aujourd'hui une dizaine de pays membres : la France, le Brésil, Israël et la Palestine, l'Italie, la Russie, le Sénégal, l'Ukraine et, désormais, le Maroc et le Portugal. Initialement, il réunissait des chercheurs-intervenants (psychosociologues, cliniciens de l'adolescence, linguistes), mais rapidement nous avons associés en France, des services jeunesse municipaux, des services de prévention spécialisée et des associations des Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (Ceméa) ainsi que des artistes. Aujourd'hui, outre le niveau international, des groupes locaux composés aussi de chercheurs, d'artistes et de pédagogues, font vivre le réseau dans chaque pays.

Notre premier thème de recherche a été de nous interroger sur la notion de « périphéries », tout d'abord de manière conceptuelle. Mais il nous a paru nécessaire de ne pas parler à la place des jeunes et de les réunir afin de les écouter et de réfléchir avec eux sur les significations du terme périphérie. Un premier séminaire a réuni, en 2012, à Souillac (Lot), plus de quatre-vingt jeunes pour moitié français et pour moitié issus de huit autres pays du réseau en compagnie d'une trentaine de pédagogues, chercheurs, intervenants et artistes, tous francophones et attachés à la culture française. La contribution des jeunes, via les films réalisés en amont et leurs analyses collectives, nous ont permis de mettre en évidence que, quel que soit le lieu (Brasilia, Dakar, Decazeville, Jérusalem, Paris, Ramallah, Rivne, Rome, Tcheliabinsk...), la notion de périphérie a un sens et que les jeunes s'y reconnaissent dans une sorte de tension phénoménologique avec la centralité. Cette tension se vérifie dans leurs expériences de déplacement entre banlieue et quartiers du centre-ville et dans ce que cela dit de leur rapport au pouvoir. Ce constat a constitué pour tous une expérience

singulière de la mondialisation et des enjeux socio-politiques, vécus très différemment par les jeunes des quartiers populaires et les autres jeunes. C'est ainsi qu'en France, les jeunes des quartiers se sentent appartenir à la périphérie et s'identifient plus aux jeunes des autres pays, qui ont connu le racisme ou l'immigration, dans une forme de solidarité avec les dominés, qu'à des jeunes français vivant en centre-ville. Lors de cette première recherche, j'ai été interpellé à la fois par l'énergie de ces jeunes mais aussi par leur colère face aux obstacles pour se réaliser, au racisme, aux discriminations et trop souvent aux humiliations.

C'est pourquoi, nous avons élaboré³ une nouvelle recherche-intervention ayant pour titre « De la colère à la démocratie » menée aujourd'hui avec des représentants des dix pays du réseau. Dans cette recherche, nous visons à ce que les jeunes ne retournent pas cette colère contre eux-mêmes, mais qu'elle soit plutôt source de conflits, de revendication, de créativité de façon à la fois intime et collective. Nous avons ainsi travaillé des thèmes porteurs de dynamiques comme « art, mouvement et transformation », « leadership, solidarités et responsabilités », « rapport au monde et aux dynamiques identitaires ».

Lors des séminaires de ce réseau, qui réunissent souvent des jeunes pour lesquels l'autorisation à venir n'est pas facile à obtenir, nous avons constaté à la fois leur très grand plaisir à se rencontrer mais aussi leur partage immédiat de musiques, de mouvements, de mode de dialogue. Les jeunes Brésiliens et Sénégalais ont un partage immédiat avec les jeunes des quartiers populaires européens dont nombre d'entre eux vivent des parcours migratoires sur plusieurs générations souvent venus d'Afrique du Nord et d'Afrique subsaharienne. Ce vécu partagé nous a montré que ces jeunes ne sont pas internationalistes mais qu'ils naissent, comme le dit l'écrivain-philosophe Édouard Glissant, dans un village-monde et qu'ils ont un grand plaisir, au-delà des guerres et des conflits politiques, à se reconnaître. Notre travail est de ne pas nous suffire de ce plaisir d'échanger et de se connaître, de découvrir des possibilités de se parler dans un tâtonnement verbal et non verbal où les langues se mêlent et se confrontent. Nous visons à créer des situations formelles de travail où ces jeunes se confrontent à leurs stéréotypes, aux refus de l'autre, aux représentations sociopolitiques, à leur place et à leur responsabilité dans leur propre société. Je pense à cet atelier où une jeune Israélienne d'origine éthiopienne a dû entendre par des jeunes d'Échirolles qu'ils se disaient dans la cour du lycée que les Israéliens étaient « un peuple d'assassins » et à sa réponse à la fois très touchée, mais aussi très ouverte pour expliquer sa vie. Je pense à cette jeune d'Échirolles d'origine mahoraise qui a découvert

sa proximité avec les jeunes mahorais présents, ou à ces jeunes russes qui refusaient d'être pris pour des gens froids.

Ces séminaires m'ont fait découvrir comment la reconnaissance de ces jeunes dans la mondialisation permet d'ouvrir des dynamiques positives et leur permet d'envisager des circulations inédites. Je pense à ce jeune Mehdi, leader de son quartier, qui lors du séminaire en 2012 disait à tous « Appelez-moi Requin » pour affirmer à quel point il était redoutable et son émotion d'avoir été choisi lors d'une danse traditionnelle par une jolie jeune femme russe comme « son fiancé de la soirée ». Quelques mois plus tard, il est parti faire un Service international en Argentine, y est resté quelque mois, puis est revenu dans son quartier. Il a alors créé, avec d'autres jeunes, une web série pour apprendre aux jeunes à se protéger. Aujourd'hui, Mehdi travaille dans un garage et met de l'argent de côté pour voyager. Son cheminement a été accompagné par les éducateurs de Prévention spécialisée. La participation à ce séminaire l'a ouvert à de nouvelles circulations psychiques et physiques.

Ces séminaires m'ont également permis de compléter et d'interroger mes grilles de lecture et modes de compréhensions antérieurs. J'ai perçu combien ces jeunes des périphéries urbaines naissent au monde dans un contexte géopolitique donné et à quel point ils ont une dignité à y exister et à ne pas être assignés seulement au territoire où ils habitent. Un jeune Brésilien m'a dit : « Je savais que j'étais né au Monde, mais je ne lui avais pas été présenté. » Par cette phrase, il a exprimé son immense satisfaction à exister au Monde et à être vu par celui-ci. Je pense aussi à ce jeune vivant dans un quartier en politique de la ville à Troyes qui, après des échanges via Skype avec nos correspondants dans huit pays, a dit à son père en rentrant chez lui : « Papa, on a parlé au Monde. » Il ne suffit pas de se déplacer sur les réseaux virtuels, ni même de se déplacer physiquement pour voir et être vu. Il faut des tiers, en particulier des accueillants adultes qui « reçoivent » la parole des jeunes et qui, dans le cadre d'une fonction de « témoin interprète »⁴ peuvent « traduire » leurs propos et permettre aux jeunes de dépasser leur peur de ne pas être compris par les autres. Cela constitue un enjeu très important pour la démocratie. Un séminaire récent à Yvetot (Haute Normandie) et Paris en juillet 2018, réunissant cent dix jeunes, dont plus de soixante étrangers, a été l'occasion de poursuivre ces travaux.

Mais la mobilité ne suffit pas si l'on ne fait pas d'altérité. Cette dernière n'est pas forcément à 3 000 km de chez soi. J'ai organisé avec Christian Michelot, psychosociologue, enseignant à l'École Centrale pendant 10 ans, un séminaire

avec les futurs ingénieurs de cette école qui s'appelaient « Rencontre des jeunesses ». Sur deux cent jeunes ingénieurs, soit vingt personnes par promotion, qui ont participé à ces séminaires sur dix ans il n'y en avait que dix qui avaient passé le périphérique et c'était pour aller au stade de France... Pour la première fois, dans le cadre de ce séminaire, ils sont allés à la rencontre des jeunes et des animateurs de quartiers populaires. L'un de ces futurs ingénieurs a écrit dans son rapport : « C'est la plus grande expérience que j'ai vécu ; c'est plus grand que d'aller en Chine. » Il ne suffit pas, en effet, d'être mobile, il faut aussi se confronter à l'altérité sociale, sans quoi la mondialisation ne fait que renforcer la méconnaissance entre classes sociales.

Ce qui est vrai pour les ingénieurs de Centrale est aussi vrai pour notre réseau. L'un des risques est d'organiser uniquement des rencontres entre jeunes de milieux populaires. Mais il n'est pas possible de tout faire en même temps. Si ces jeunes des quartiers populaires naissent dans le regard de ceux des autres « périphéries », cette expérience leur donne la force de bouger, de se transformer et de s'émanciper de leur quartier. Nous avons maintenant des témoignages très intéressants de l'influence de ces séminaires sur leur vie et leurs choix. Nombre d'entre eux ont pris des initiatives en rentrant chez eux ; je pense à ces jeunes Français du 20^e arrondissement de Paris qui ont créé une association pour changer l'image de leur quartier, à ces jeunes des Ceméa du Sénégal qui ont créé des cercles autonomes de jeunes à l'échelle de leur pays, à ces jeunes danseuses hip hop du groupe « les Chahadas », de la périphérie de Brasilia, qui vise à féminiser le breakdance et le hip-hop pour lutter contre le machisme quotidien, initiatives conséquentes mais non prévues de la recherche-intervention.

NOTES

3. En lien avec Philippe Gutton, Olivier Douville, Jean-Pierre Goudaillier, Pascal Fugier (France) mais aussi Henri Cohen-Solal (Israël) Eyad Hallaq (Palestine), Fatima Sudsbrack (Brésil), Mama Sow (Sénégal), Francesca Dolcetti (Italie), Andrei Scherbakov (Russie).

4. La notion de témoin interprète a été développée par Pierre Aulagnier (cf. aussi l'ouvrage dirigé par Philippe Gutton).

L'émergence d'une problématique : travailler sur l'esprit critique

Des responsables de l'action publique en quête de compréhension face à l'évolution des jeunes

Le quartier de La Meinau à Strasbourg est l'un des sites avec lesquels je travaille depuis de nombreuses années. La première fois que j'y suis allée, il y a 25 ans, j'avais rencontré Saliou Faye qui est imam et s'est formé à l'éducation populaire. Il m'avait demandé de venir faire une conférence auprès de 150 habitants concernant l'insertion sociale et professionnelle des jeunes. Dans ce quartier, de nombreux acteurs travaillent ensemble, responsables religieux, éducateurs de prévention spécialisée, animateurs de centres socio-culturels. En 2014, Saliou Faye m'a rappelé pour me signaler que des jeunes partis rejoindre Daech étaient morts et m'a demandé de venir aider un collectif d'une centaine d'habitants qui s'était constitué pour réfléchir aux moyens d'éviter que d'autres jeunes suivent le même chemin.

Lors de ma première conférence dans les années quatre-vingt-dix, l'emploi et le risque du chômage était au cœur des préoccupations des parents : « Pourquoi mon fils est-il chômeur, moi ça fait trente ans que je travaille chez Citroën ? », m'avait demandé un père de famille. En 2014, ce sont les questions de légitimité nationale qui ont pris le relais : « Madame pourquoi on n'est pas pris pour des Français ? », s'est interrogé un participant. A la fin de la réunion, celui-ci m'a expliqué : « Ma fille veut partir rejoindre Daech, alors j'ai décidé de quitter la maison parce que je me dispute trop avec elle. Je la laisse avec sa mère. » Depuis, la jeune fille, connue des éducateurs, a été accompagnée et le dialogue a été renforcé avec sa famille.

Ce cas est révélateur. Il ne s'agit pas seulement de comprendre ce qui se passe ; il y a aussi un enjeu d'être présent auprès des familles et des jeunes et d'agir à leurs côtés. Saliou Faye m'a alors proposé d'engager un travail de fond sur le renforcement de l'esprit critique des jeunes des quartiers populaires. À cette époque, l'hypothèse qui prévalait était que si les jeunes partaient rejoindre Daech, c'est qu'ils avaient été embrigadés. C'est-à-dire que des « forces extérieures » venaient se saisir de leur fragilité. D'où l'idée de renforcer leur esprit critique pour

éviter cet embrigadement. Mais nous avons évolué à ce sujet. En effet, l'adhésion de certains jeunes repose aussi sur d'autres processus et motivations : l'idéologie religieuse, la volonté de suivre un conjoint, la fascination pour la guerre, le souhait de se venger d'avoir été exclu de l'armée...

J'ai ensuite évoqué cette question avec d'autres villes, en particulier Gennevilliers et Échirolles, avec lesquelles j'avais déjà travaillé et avec qui un climat de confiance s'était instauré. On ne peut, en effet, faire ce genre de travail si une confiance très forte ne se met en place avec l'ensemble des acteurs concernés. Pour réussir, ce type de recherche-intervention nécessite d'impliquer trois niveaux : le politique (les élus), le stratégique (les cadres des collectivités) et le pédagogique (les personnes en contact avec les jeunes). Si ces trois niveaux ne sont pas réunis, il n'est pas possible d'aborder des sujets aussi compliqués. Nantes a également rejoint la démarche par l'intermédiaire du centre d'information et de documentation pour l'intégration et la lutte contre les discriminations (Cid). Suite à la transformation de la structure, la ville a ensuite pris le relais. Les Ceméa d'Île de France, en lien des structures éducatives de Villiers-le-Bel, ont eux aussi mené les enquêtes et les ont analysées. Mais, pour des raisons internes à leur association, ils n'ont pas poursuivi cette démarche. Les analyses de ce site sont néanmoins prises en compte dans cet ouvrage.

Une démarche appuyée par le CGET

Le Commissariat Général à l'Égalité des Territoires⁵ s'était montré intéressé par cette approche très tôt, un peu avant l'été 2015, car elle faisait écho aux réflexions qu'il menait sur la prévention de la radicalisation et la promotion des valeurs de la République et de la laïcité. On était dans un contexte de défiance vis-à-vis des institutions et de constat des difficultés de perception par les jeunes des quartiers des messages délivrés, notamment sur la laïcité. Cette recherche permettait de faire un « pas de côté », en abordant ces questions autrement et en apportant des connaissances nouvelles sur des sujets complexes à partir d'enquêtes de terrain et d'une démarche d'écoute des jeunes, vus dans leur globalité et interrogés dans leur rapport au monde dans une perspective plus éducative que de gestion des risques. Le départ à Daech était pris ainsi comme un symptôme visant à mieux comprendre ce qui se passait dans la jeunesse des quartiers.

La convention de partenariat avec le CGET a été signée le 20 novembre 2015, soit sept jours après l'attentat contre Charlie Hebdo, en présence des représentants de tous les sites impliqués dans la

recherche. Ce contexte particulier a permis aux représentants des sites d'exprimer leur ressenti sur les événements, de commencer à sortir d'un sentiment de sidération et de stigmatisation au profit d'un défi de responsabilité collective en raison de la présence du CGET, le directeur en charge de la politique de la ville lui-même, le responsable en charge de la recherche-action et de plusieurs de ses collaborateurs.

Il faut ici saluer la clairvoyance des cadres stratégiques de l'État qui ont décidé d'être partie prenante de cette recherche-intervention et d'un processus de travail qui associait acteurs locaux et acteurs nationaux de la politique de la ville. Cette clairvoyance était d'avoir entendu qu'il ne s'agissait pas d'une mise en cause de la politique menée par rapport à la radicalisation des jeunes mais d'une opportunité d'entendre les perceptions des jeunes, comment ils reçoivent ce qu'on leur dit afin d'être plus pertinent dans les messages à leur intention et d'ouvrir de nouvelles perspectives pour l'action.

Par ailleurs, la possibilité qui nous a été donnée d'organiser plusieurs journées nationales en partenariat avec le CGET, dont une en présence de la secrétaire d'État chargée de la Ville⁶, a permis également aux acteurs locaux impliqués de réfléchir à des questions qu'ils n'auraient peut-être pas abordées de la même manière s'ils étaient restés seulement entre eux et de se sentir reconnus en participant à l'élaboration d'une réflexion nationale.

Déplacer notre regard sur les jeunes en abordant leur rapport à la mondialisation

Les acteurs des sites m'ont exprimé leur réticence à aborder la question de la radicalisation via le renforcement de l'esprit critique des jeunes, car cela sous-entendait qu'ils n'en avaient pas suffisamment. J'étais d'accord avec eux sur ce point. Lorsque j'avais déjà essayé de comprendre pourquoi les jeunes partaient rejoindre Daech, l'hypothèse de l'embrigadement n'était qu'un des processus responsables. D'autres motivations entraînent en ligne de compte :

- possibilité de devenir mercenaire suite à un échec d'intégration dans l'armée,
- désespoir face aux impasses sociales,
- conviction idéologique religieuse et politique,
- désir de réparation du monde.

C'est pourquoi j'ai proposé de déplacer notre façon de regarder la jeunesse en partant du principe que c'était nous qui « ne savons pas ». Ce n'est pas que nous voulions renforcer l'esprit critique des jeunes, mais nous étions face à des choses que nous ne comprenions pas chez eux, que nous n'entendions pas, que l'État

français avait beaucoup de mal à entendre et les médias encore plus. Nous n'étions plus sur des problèmes d'insertion sociale et professionnelle, comme lors de ma première venue à La Meinau, mais plutôt sur une angoisse existentielle à vivre liée au rapport de ces jeunes au monde. Un des enjeux actuels est de reconnaître cette angoisse existentielle de tous les adolescents face à ce monde qui se transforme beaucoup, qui est insaisissable et pour lequel ils ne sont, a priori, pas des acteurs attendus.

Sans nier les processus de destruction ou autodestruction de certains, qui demanderaient un travail en soi, l'hypothèse de cette recherche-intervention était d'écouter des jeunes dans leur rapport au monde et d'étudier comment celui-ci influençait leur construction identitaire.

Lors de la mise en place de cette recherche-intervention la France devait faire face aux départs de jeunes auprès de Daech, puis aux tragiques attentats du début de l'année 2015. Face à l'état de choc qui en a suivi, les responsables de l'État convoqué l'ensemble de la population à l'unité nationale. La manifestation nationale en réaction à l'assassinat des journalistes de Charlie Hebdo, et des personnes présentes à l'épicerie casher, l'affirmation « nous sommes tous Charlie », la minute de silence dans les écoles ont été significatifs de cette réaction. Certains jeunes, certaines familles des quartiers populaires ont mal ressenti cette convocation à l'unité nationale. Nombre d'entre eux ont eu peur de devenir des boucs émissaire et d'être mis au ban de la nation parce qu'ils sont musulmans. Des réactions agressives se sont parfois exprimées. C'est dans ce contexte, face à la complexité de la situation, que j'ai pensé qu'il ne fallait pas s'enfermer dans cette dynamique mais au contraire entendre les jeunes et leurs interlocuteurs dans des rapports dialectiques entre espace local, celui du quartier ou de la commune, espace national, celui de l'État nation, et espace de la mondialisation. Nos travaux précédents et l'expérience des séminaires du réseau international nous avaient montré qu'ils peuvent d'autant plus construire un rapport serein à l'État nation qu'ils sont écoutés dans ce type de mouvement dialectique. C'est en référence à cette hypothèse que j'ai construit les grilles d'entretien de cette recherche-intervention.

NOTES

5. Via notamment Michel Didier, à l'époque chef du Pôle animation territoriale de la Direction de la ville et de la cohésion urbaine

6. À l'époque Hélène Geoffroy

Des responsables de l'action publique qui s'engagent

J'ai partagé cette nouvelle approche avec les sites qui étaient prêts à s'engager à un moment particulier – en 2014-2015 – où beaucoup de débats tournaient autour des questions « qu'est-ce qu'être Français ? », « qu'est-ce que la laïcité ? » etc. Mes interlocuteurs, qui en avaient assez que l'on explique aux jeunes « c'est quoi être Français » ou « c'est quoi la laïcité » et qui étaient eux-mêmes aux prises avec les limites de cette pédagogie explicative, étaient prêts à faire ce « pas de côté ». La position des animateurs et des éducateurs est en effet très difficile et ils ont compris que cette recherche collective pouvait contribuer à leur ouvrir de nouvelles perspectives pour leur travail.

Un dispositif de recherche-intervention décliné localement et soutenu au plan national

Plus de 300 personnes ont été impliquées dans la recherche. Il a fallu 3 à 4 réunions pour lancer la démarche localement et plusieurs journées de travail ensuite pour analyser le contenu des entretiens. La recherche intervention n'est pas en effet une étude dans laquelle le chercheur fournit des résultats clés en main. Elle demande que ceux pour qui elle est produite puissent s'en saisir pour introduire de la réflexion et des pistes d'action nouvelles. Cette démarche a demandé beaucoup de travail aux sites, mais ils savaient qu'ils auraient un retour sur investissement. Il était donc impératif d'être sûr qu'ils étaient prêts à s'engager dans une démarche qu'ils auraient aussi à financer. La demande a souvent été portée par les cadres pédagogiques mais avec l'accord et l'implication du niveau politique et des cadres stratégiques.

Cette certitude acquise, nous avons mis en place un dispositif de travail sur chaque site reposant sur un groupe opérationnel composé des acteurs présents au quotidien auprès des jeunes et sur un comité de suivi.

Ce groupe opérationnel est très important car c'est lui qui pilote la recherche intervention avec les chercheurs. Son rôle est, avec mon appui, de mettre en place les conditions de réalisation des enquêtes, d'identifier les jeunes à convier aux entretiens et d'aider à en analyser le contenu. Ces groupes comprenaient en moyenne 15 à 20 personnes représentant des institutions différentes, invitées par la ville via la direction de la jeunesse. Le principe était qu'ils soient plus larges que le service municipal de la jeunesse, en y intégrant d'autres professionnels : équipes de prévention spécialisée, médiateurs, directeurs et équipes de centres sociaux, les missions locales, parfois clubs sportifs et lycées, voire

responsables d'associations culturelles. Cette démarche correspondait aussi à la volonté de renforcer la transversalité de la capacité d'intervention auprès des acteurs de la jeunesse.

Les **comités de suivi** ont, pour leur part, assuré la maîtrise d'ouvrage avec des élus, des cadres stratégiques (en particulier les directeurs généraux d'administration), mais aussi dans la plupart des sites des délégués du préfet⁷ et un sous-préfet ville⁸. Ce sont vraiment ces comités qui ont assuré le pilotage stratégique de la démarche. La présence des cadres dans ce genre de recherche est indispensable, sans quoi ses résultats ne peuvent être pris en compte. Les animateurs directement en lien avec les jeunes ne peuvent intervenir seuls car les enjeux sont trop lourds et ne sont pas toujours compris par les responsables des structures impliquées. L'objet de la recherche-intervention, le travail à effectuer et les résultats doivent d'entrée de jeu être co-construits et partagés.

Le suivi national a été effectué par le CGET à travers des points réguliers et l'organisation de quatre journées nationales regroupant les différents sites pour restituer au fur et à mesure l'état d'avancement du travail et échanger entre les sites et avec les acteurs de la politique de la ville les premiers résultats obtenus. Le CGET a également organisé une journée nationale de restitution le 29 Juin 2018 à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris, qui a donné lieu à une première publication⁹ et à des restitutions spécifiques auprès de différents organismes ou têtes de réseaux (associations de professionnels de la politique de la ville, centres de ressources, réseaux de l'Éducation populaire, Observatoire de la laïcité).

Le financement a été assuré conjointement par le CGET dans le cadre de son programme annuel de recherche et par les villes pour la partie locale.

À l'écoute des jeunes et de leurs interlocuteurs : deux ans de recherche-intervention

Des entretiens avec les jeunes en groupes restreints

La recherche s'est appuyée sur les groupes naturels, au sens anthropologique du terme, constitués par les acteurs locaux. Il n'a donc pas de prétention à une représentativité statistique. Par contre nous nous sommes attachés à avoir suffisamment d'entretiens avec une diversité des structures chargées d'organiser les groupes d'entretiens pour que l'enquête soit scientifiquement valable. Les jeunes les plus marginalisés sont moins représentés ici que dans d'autres enquêtes que nous avons réalisées précédemment car ils fréquentent moins souvent les structures d'accueil de la jeunesse sollicitées pour cette enquête.

Nous avons ensuite mis en place les entretiens avec les jeunes, hommes et femmes, en essayant d'avoir une parité autant que possible. Mais cela ne pouvait pas être un critère car nous privilégions de rencontrer des groupes naturels déjà constitués¹⁰. Cette phase est extrêmement importante. Ce sont les acteurs eux-mêmes, en lien avec moi, qui sont intervenus pour identifier les groupes de jeunes qui allaient être interrogés. Basé sur la dynamique dite des groupes restreints¹¹, chaque entretien mobilise de 6 à 12 jeunes. Dans ce type de groupe, il y a forcément de l'interaction et des « identifications horizontales ». Les participants, en parlant entre eux, s'identifient aussi les uns aux autres ce qui est complètement différent d'une assemblée générale de 40 personnes ou d'un entretien clinique à deux. Celui qui mène l'entretien a beaucoup plus pour rôle de privilégier les réactions entre pairs, pour qu'ils soient le plus libres possible par rapport à l'animateur. Il s'agit d'écouter sans débat, ni jugement, sauf si quelque chose est inentendable. Il est garant du cadre collectif de l'entretien et de la possibilité que ces identifications horizontales se produisent. Le groupe doit être suffisamment accueillant pour produire une parole authentique et sincère.

Dans notre conduite d'entretien, nous encourageons les associations d'idées (« cela me fait penser à... ») et nous limitons les débats qui

s'expriment en terme d'accord ou de désaccord. Ceci renforce les identifications horizontales entre les jeunes et favorise la création d'un objet collectif de pensée. Il s'agit d'une position très différente de la méthode du questionnaire. Ce sont des entretiens collectifs à caractère exploratoire. On ne sait pas ce qui va se dire et cela mobilise davantage, d'autant que cela est enregistré. C'est pour cela que ce sont les psychosociologues qui font les entretiens et non les animateurs, dont la formation ne les prépare pas à cet exercice. Cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas à travailler la façon dont ils écoutent.

Nous avons réalisé sur chaque site une dizaine d'entretiens d'une heure et demi chacun. Ils ont tous été mis en place par les animateurs qui étaient présents lors de leur réalisation. Ces entretiens reposent sur une grille d'enquête identique à tous les sites qui permet de classer tout le matériel recueilli. La grille doit donc être cohérente avec l'entretien qui a été fait.

NOTES

7. Échirolles, Gennevilliers, Nantes

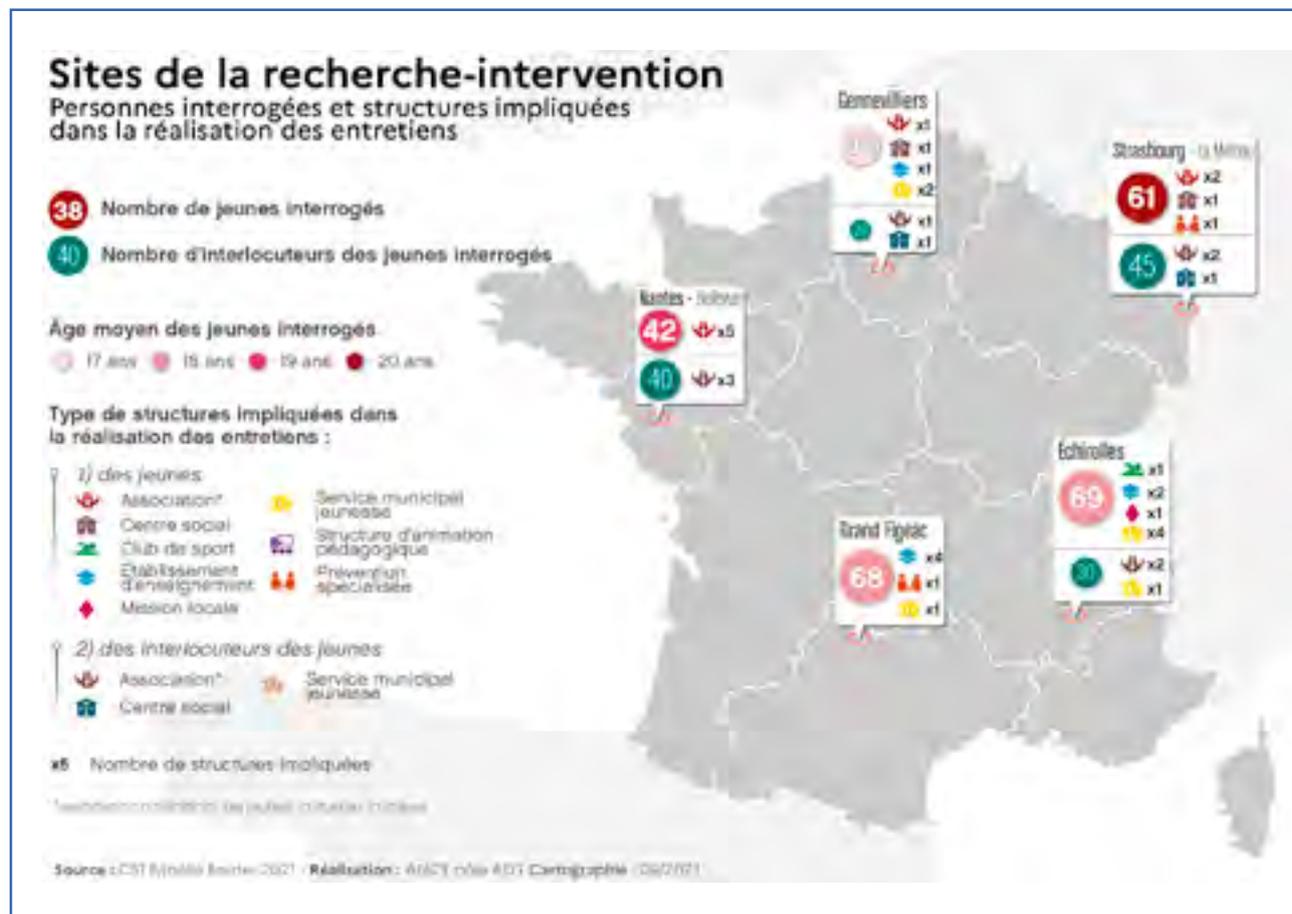
8. Strasbourg

9. À l'écoute des jeunes des quartiers populaires pour mieux comprendre leurs représentations du monde, CGET, collection En détail synthèse, Juin 2018

10. Cf. le concept de street corner society développé par Howard Becker et l'École de Chicago

11. Cf. Didier Anzieu

CARTE 1



N.B. : à la suite de la recherche intervention, d'autres enquêtes ont été lancées, en particulier à Lille-Sud / Faubourg de Béthune par le Centre social Projet. Les résultats de ces enquêtes sont également pris en compte dans cet ouvrage.

TABLEAU 1

Institutions impliquées dans la recherche-intervention

	Échirolles	Gennevilliers	Nantes « Bellevue »	Strasbourg « La Meinau »
Collectivité/élus (nombre de personnes)	4	3 (dont maire)	2	1
Collectivité/techniciens (nombre de personnes)	20	14 (dont 1DGA et 10 responsables de structures et professionnels)	3	2
Associations (Nombre de structures)	2	4	5	3
Structure à vocation sociale (Nombre de structures)			1 (Centre d'informations pour l'intégration - CID)	
Centre social (Nombre de structures)				1
Prévention spécialisée (Nombre de structures)	1	1		1
Centre de ressources de la politique de la ville (Nombre de structures)				1 (Observatoire régional de l'intégration et de la ville -ORIV)
État/délégué du préfet (nombre de personnes)	1	1	1	
État/Éducation nationale	lycée	lycée, collège		
État/divers				1

Le recours aux planisphères pour se situer dans la mondialisation

En m'appuyant sur mon expérience de professeur d'histoire-géographie et sur ma pratique du jeu dramatique et du psychodrame¹², j'ai pensé qu'il fallait créer des « scènes intermédiaires » pour faciliter la parole des jeunes et dépasser leurs stéréotypes. Nous avons donc utilisé des cartes comme supports à leur expression, en veillant à ne pas leur laisser penser qu'ils étaient dans « une interrogation » d'histoire/géo. Chacun recevait deux planisphères qu'il devait remplir seul. Sur la première, il devait indiquer les pays où il était allé en famille, pour ses loisirs, au titre de sa scolarité, voire de son travail. Sur le second planisphère, il devait indiquer quels étaient pour lui les pays qui portent l'évolution du monde selon quatre catégories, permettant d'introduire de la dualité et de la complexité : richesse et pauvreté, guerre et paix, croyance et religion, innovation et culture. Ces catégories m'ont été inspirées par notre travail au sein du réseau international.

Une fois ces cartes remplies, les jeunes devaient présenter ce qu'ils avaient écrit, ce qui permettait de lancer le dialogue : « Toi tu cites en premier le Salvador, pourquoi ? – Parce que c'est le chemin de l'économie de la drogue – Ah non, pour moi le plus important c'est la Syrie. Tous les journaux nous en parlent et nous nous sentons concernés, on est Musulmans, même si nous n'allons pas là-bas... ». Ce type d'entretiens permet de circuler vraiment au sein de leurs représentations. L'enjeu est bien d'explorer la diversité de ce que les jeunes ont dans la tête à la fois collectivement et individuellement (voir partie II).

Ne pas aborder de front la question de l'identité et du rapport à la France

Il convenait ensuite de trouver un moyen d'aborder la question du rapport à la France, sans passer par l'injonction de « voilà comment être Français », de pratiquer une « pédagogie du détour ». Il se trouve que j'avais rencontré il y a quelques années un jeune écrivain issu des quartiers populaires de l'Île-St-Denis, qui racontait dans un livre son voyage à vélo en Australie, grâce à un service jeunesse. « Là-bas quand j'arrivais dans une boîte, j'étais toujours pris pour un Français, racontait-il, mais lorsque je suis rentré en France dès l'aéroport je n'étais déjà plus Français. » En partant de cette expérience, j'ai proposé aux jeunes de me dire comment ils se présenteraient s'ils étaient avec des copains un soir en Australie. Il s'agissait de les situer dans leur identité et de voir comment celle-ci interférait avec leur altérité. L'expérience des rencontres internationales du réseau *Jeunes*

inégalités sociales et périphéries m'avait montré à quel point cela était une angoisse pour les jeunes des quartiers populaires de pouvoir être reconnu comme français, en particulier comment la langue était un obstacle difficile à surmonter.

Ils ont tous eu des stratégies très intéressantes pour dire comment ils abordaient cette question de l'étranger. Ils disaient presque tous « je viens de la France », ce qui permettait de les prendre au mot et de leur dire « mais alors c'est quoi la France pour vous ? ». Nous pouvions ainsi aborder leur rapport à la France en dépassant les mécanismes de défense du type « il faut qu'on lui dise ce qu'elle attend sur le fait d'être Français » ou, à l'inverse, refuser de le dire. Ils ont parlé avec une grande sincérité. À partir de là, il a également été possible de parler du rapport à d'autres pays autour de la question « Et moi, est-ce que j'envisage de quitter la France pour m'installer ailleurs ou au contraire est-ce que je souhaite y rester ? » C'est une manière de naviguer au sein de leurs appartenances. « J'appartiens à quoi ? » « Qu'est-ce qui fait ma sécurité aujourd'hui ? » « La famille et la religion ont-elles une place ? » « Au-delà de la stigmatisation qui veut que je sois Musulman, dans mon for intérieur est-ce que je me sens vraiment Musulman ? » Il fallait pouvoir les entendre avec ce fort niveau d'intériorité, savoir entendre le stigmate pour le dépasser et le déconstruire.

D'autres questions portaient sur la capacité à se projeter dans le futur et leur désir d'engagement.

Les entretiens avec les interlocuteurs des jeunes

Nous avons également fait des entretiens avec 150 adultes qui sont en contact des jeunes au quotidien tels que les parents, les frères et sœurs aînés, les amis, les acteurs associatifs, les commerçants pour connaître leurs façons d'accueillir, de dialoguer, d'accompagner ces jeunes adultes. Nous avons cherché à comprendre leur lien avec les seize-vingt-cinq ans, quels étaient leurs sujets d'échanges avec eux. Nous les avons interviewés sur les questions de transmission familiale mais aussi sociale et religieuse et avons écouté leurs points de vue sur les échanges avec les acteurs et les institutions locales, les possibilités de coopération et de solidarité.

Ce furent des moments importants pour l'ensemble des professionnels et des interlocuteurs des jeunes. Lors des enquêtes nous avons en effet été interpellés par le désarroi dans lequel se trouvaient les interlocuteurs de proximité, leur inquiétude concernant le devenir de ces jeunes, dont leurs propres enfants, et leur peur qu'ils « tournent mal ». De fait, pour

nombre d'entre eux, faire grandir leurs enfants dans le quartier où ils vivent constitue un enjeu difficile, même si souvent ils expriment un grand attachement à leur environnement. À Villiers-le-Bel, les mobilisations répétitives suite à la mort de jeunes ont créé un épuisement chez les mères de ces jeunes et une défiance par rapport aux capacités d'intervention de l'action publique. Quant aux associations culturelles, elles sont parfois autant en interrogation que les associations laïques. Dans cette période post attentats, nous avons vu l'effet de sidération, la peur et la solitude des adultes face aux risques de conduites destructives de leurs enfants pour eux-mêmes et pour les autres. Cette sidération s'inscrit dans l'histoire des quartiers en ravivant l'expérience douloureuse de la mort de jeunes des décennies précédentes.

C'est pourquoi il nous est apparu très important de les écouter et de réfléchir aux modes d'alliance et de travail que nous pouvions construire avec eux pour qu'ils ne soient pas seuls et qu'ils puissent sortir de l'impuissance et retrouver une capacité d'intervention.

Des regards croisés sur les entretiens

Sur chaque site, nous avons tenu, avec les participants des groupes d'expérimentation, des journées d'analyse de contenu à partir des entretiens retranscrits et des cartes-planisphères complétées. Les personnes présentes ont lu ces entretiens et les ont découpés en regroupant ce que disaient les jeunes en catégories correspondant à des « unités de sens » en fonction de la grille des entretiens. Ces catégories ont été proposées par les chercheurs à l'issue de la lecture de l'ensemble des entretiens, elles sont communes à tous les sites et permettent des comparaisons et des mises en résonance. Les participants ont été très intéressés par cette approche, pour d'autres découper le matériel et le classer sans le discuter était plus difficile. Cette déconstruction-reconstruction de ce matériel d'enquête permet une lecture organisée de ce qui a été dit. Leur restitution écrite et classée permet un autre moment de la réflexion à l'échelle de chaque site dans la dynamique collective du dispositif de la recherche-intervention. Puis l'équipe de psychosociologues a relu l'ensemble et finalisé le classement et sa présentation.

À l'issue de la retranscription des entretiens, nous avons confié ce matériel à des analystes et des philosophes pour en faire une lecture globale, c'est-à-dire par une « écoute flottante » du matériel d'enquête, et produire une interprétation. Une journée d'étude nationale, réunissant les représentants des sites et les cadres du CGET, a permis de présenter plusieurs

communications¹³ en référence à cette lecture, mise en lien avec leurs propres champs de recherche. Henri Cohen-Solal et Olivier Douville, analystes, spécialistes de la clinique de l'adolescence, ont écouté ce matériel dans cette perspective. Francesca Dolcetti, analyste de Rome et spécialiste de l'analyse de contenu, a mené un travail par rapport aux attributions émotionnelles¹⁴ des mots des jeunes et à leurs significations. Daniel Boitier, philosophe et militant de la Ligue des droits de l'homme, a pris la parole en référence aux travaux d'Habermas sur la communication. Ces interventions sont présentées sur le site internet en lien avec cet ouvrage.

Enfin, l'équipe de psychosociologues a mis en forme les analyses de contenu réalisées sur chaque site et écrit un rapport par site. Ces rapports ont été lus et travaillés dans les groupes d'expérimentation et de suivi de chaque site afin de définir des pistes d'intervention (voir partie IV), présentées dans un séminaire national en juin 2016.

Écouter aussi les jeunes ruraux

Cette recherche-intervention ne s'est pas limitée aux quartiers de la politique de la ville, mais s'est aussi intéressée en 2017, à la demande du CGET, aux représentations des jeunes ruraux dans le cadre d'une enquête complémentaire menée sur un cinquième site, celui du Grand Figeac dans le Lot. Des entretiens ont été mis en place auprès de 80 jeunes et de leurs interlocuteurs avec l'aide d'un animateur de l'Union départementale des associations familiales (UDAF) et l'association des Familiales rurales. Si la méthode d'écoute était similaire, la grille d'analyse a bien sûr été adaptée au contexte de vie et aux résultats des entretiens (voir partie III).

NOTES

12. Ce sont des techniques du champ psychologique et théâtral développées dans les années 1930 (cf. Winnicott Jeu réélités).

13. Ces communications sont disponibles sur le site du CGET : www.cget.gouv.fr

14. Cette méthode d'analyse s'appuie sur une analyse informatique par la récurrence de mots ayant une forte teneur émotionnelle.

2

Les représentations des jeunes des quartiers populaires

- Un rapport immédiat à la mondialisation
- Trouver sa voie
- Construire son rapport à soi et au monde
- S'impliquer pour réaliser ses valeurs et participer aux changements du monde



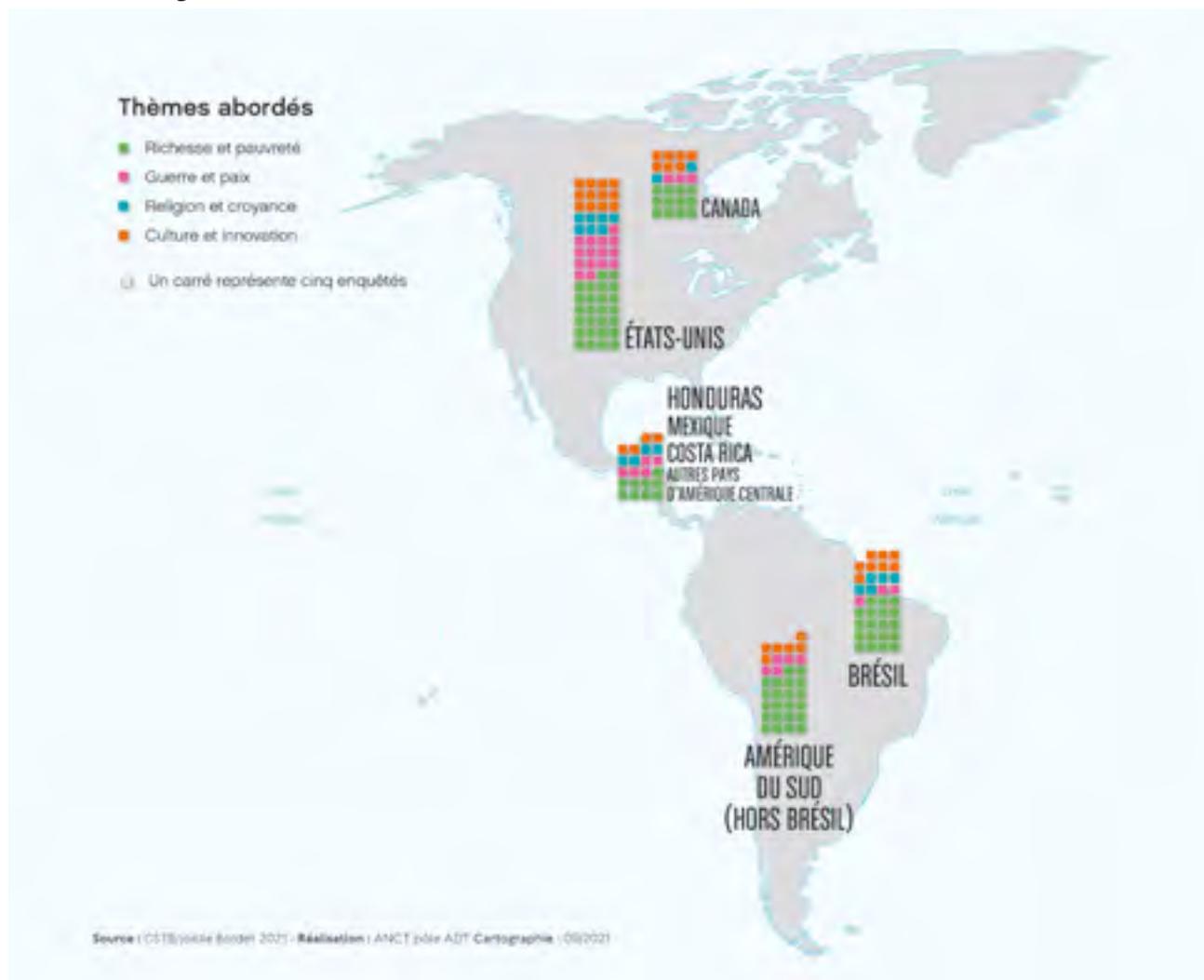
Les représentations des jeunes des quartiers populaires

Les résultats présentés ci-après sont issus de l'analyse de contenu et d'interprétation de l'ensemble des entretiens menés sur tous les sites en référence à la question initiale de cette recherche : « en quoi écouter les jeunes et leurs interlocuteurs sur le rapport à la mondialisation des jeunes et leurs dynamiques identitaires permet de renforcer l'esprit critique, de transformer les sidérations, les solitudes et les sentiments d'impuissance de tous, jeunes, adultes, élus, professionnels ». Les analyses sont centrées sur le contenu organisé et objectivé des propos tenus lors de ces entretiens.

Si les partenariats, les options stratégiques par rapport à la jeunesse, les modalités d'accueil de ces jeunes et de coopération avec la société civile sont très différents selon les sites, les résultats sont globalement convergents.

CARTE 2

Régions ou pays pouvant jouer un rôle à l'avenir selon les jeunes interviewés



Un rapport immédiat à la mondialisation

Une capacité à aborder les questions géostratégiques

Lorsque nous avons demandé aux jeunes de prendre position sur le planisphère en indiquant les pays qui pour eux représentent l'évolution du monde en termes de guerre/paix, richesse/pauvreté, culture/innovation technique, religions/croyances, tous, quelle que soit leur scolarité,

ont rempli la carte sans difficulté. Celle-ci était un élément de leur univers culturel. Nombre d'entre eux nous ont remerciés de cette proposition de travail qui constituait pour eux une reconnaissance de leur capacité à être pris en compte comme sujet politique.

Ces jeunes ont, par ailleurs, aussi pris plaisir à mener cette réflexion stratégique entre eux et avec les intervenants. En effet, ils sont pour la plupart quotidiennement confrontés aux informations. Mais s'ils en parlent souvent entre eux et comparent les sites d'information, ils n'ont pas de méthode et d'espace pour objectiver ce flux de nouvelles, les mettre à distance et en discuter avec les adultes.



REGARDS SUR LE MONDE

Et la géographie ?

Lille

F6 : la géographie aussi m'intéresse, elle nous sert à nous repérer dans le monde aussi, elle sert à repérer notre position dans le monde et après c'est bien aussi de s'intéresser à ça.

L'état du monde...

Lille

F5 : il y a des fois où j'ai vraiment envie d'entourer toute la carte parce que dans tous les cas, il y aura une évolution. **Que ce soit en négatif ou en positif. Donc c'est un peu compliqué de mettre une croix sur un pays, j'avais un peu de mal. C'est un point d'interrogation finalement.** Enfin, on a beaucoup de mal à se projeter je trouve à l'heure actuelle.
(Tous les jeunes présents acquiescent)

Richesse et pauvreté

Échirolles

- 5 :** la pauvreté il y a la moitié de l'Afrique, et le bas d'Afrique, la Tunisie et Maroc ça va mais le reste c'est la crise, c'est pauvre. La France c'est riche.
- 4 :** Dubaï
- 5 :** (...) dans l'Algérie il y a du pétrole, ils sont très riches, dans la ville de Skikda il y a du pétrole.

Strasbourg

- 8 :** richesses, USA, Brésil, Argentine, Russie, Afrique, Indonésie, Australie.
- 5 :** on a tous mis la même chose.
- 6 :** Suisse : ça paie bien, Inde : c'est le film Slumdog millionnaire ; mais il y a de la pauvreté, des contrastes.
- 7 :** il y a des contrastes riches et pauvres : Chine, France.

Nantes

- 2 :** les États-Unis et la France du côté richesse
- 3 :** j'ai mis l'Afrique pour la pauvreté
- 6 :** moi j'ai mis la Russie du côté richesse
- 5 :** l'Amérique du sud côté pauvreté
- 1 :** le Brésil, il y en a qui sont riches et d'autres pauvres dans le même pays
- 4 :** richesse j'ai mis les États Unis, l'Europe et en pauvreté j'ai mis l'Amérique latine et l'Afrique toujours avec cette contradiction entre richesse avec toutes leurs ressources et pauvreté. (...) entre l'Amérique du nord et du sud, il y a des grands écarts mais c'est là que ça va bouger, et idem pour l'Afrique, parce que ça ne peut pas rester comme ça longtemps. Il y a aussi une différence entre Afrique du nord et du sud. Afrique du sud est un pays à part mais il y a un rapport de richesse à l'intérieur du pays. L'Afrique du sud est différent des autres pays d'Afrique car ils ont plus bougé et développé que ceux d'Afrique centrale. (...)

6 : aux USA on dit qu'ils sont riches mais c'est pareil il y a des quartiers très pauvres et on en parle pas.

2 : moi j'ai mis que le Mali allait devenir plus pauvre. (...) Alors que le Maroc et l'Algérie ça allait évoluer, pour le pétrole tout ça.

Lille

H2 : (...) la mondialisation, ça serait bien qu'elle aille dans le bon sens. Je pense qu'il y a peut-être deux parts de la mondialisation. Une part très commerciale et l'idée c'est de se faire le plus d'argent sur le dos des autres et du coup d'aller voir où est-ce qu'on peut produire pour moins cher. Par exemple, la Chine, ils n'ont pas de terre cultivable (...). Du coup, ils achètent des terres aux africains et ils cultivent les terres africaines. Ce n'est pas logique parce qu'en Afrique, il y a la famine donc il faudrait utiliser les terres africaines pour cultiver pour les africains, par les africains, tant qu'à faire.

Nantes

- 1 :** la France, les USA aussi vu que c'est le pays le plus riche du monde évidemment ils ont les moyens de porter tout le monde entier. Et en tant que protecteur du monde.
- 2 :** (...) l'Afrique pour nous c'est pauvre alors qu'il y a plein de pays qui sont riches et développés. C'est les médias qui font ça, qu'on la catégorise comme ça. Il y a plein d'endroits beaux, riches il y a aussi des endroits pauvres mais pas que !

Lille

H4 : (...) il y a des grandes disparités entre les classes sociales. Les BRIC. Brésil, Chine, Inde, tout ça. C'est les pays émergents, en gros. Du coup, je me suis dit que dans ces pays qui cherchaient à atteindre un niveau économique semblable aux pays du Nord, ils avaient tendance à négliger leur population et l'environnement et les besoins d'une population pour faire de la concurrence quoi. (...)

Guerre et paix

Gennevilliers

Enjeux de la paix dans la mondialisation

- 2 :** (...) si on analyse un peu les crises actuelles, au Proche et Moyen Orient, ce sont des crises qui sont entraînées depuis très longtemps par les pays riches en armant des populations vis-à-vis d'une autre population. Après aujourd'hui du coup on donne des armes et des moyens pour faire la guerre contre d'autres personnes. En gros je pense que c'est les pays développés qui ont un traumatisme de la Deuxième Guerre mondiale, et ne veulent plus s'affronter en bloc et du coup utilisent des populations à travers des pays moins développés et qui les arment pour subvenir aux besoins qui se cachent derrière. Des enjeux économiques.
- 7 :** je suis d'accord avec lui. Et d'ailleurs les pays riches, s'ils arrêtaient d'alimenter en armes les pays pauvres, il y aurait moins de guerre déjà.

Gennevilliers

- 8 :** le problème c'est que, je pense que les pays-là, riches, en empêchant la guerre, ils la ramènent chez eux en fait. C'est en allant en guerre que cela provoque les attentats. Moi je pense que, vu comment ils revendiquent leurs attentats.
- 7 :** moi je pense autrement, c'est plutôt c'est si ces pays n'allaient pas faire la guerre, ils ne seraient pas les cibles des attentats, c'est-à-dire que quoi qu'il arrive.

Échirolles

- 9 :** la paix, c'est une utopie. Il y aura toujours des enjeux de l'extérieur le jour où ça va vraiment péter...
- 2 :** oui si il y a trop d'enjeux économiques, tout ça, chaque pays voit son intérêt, ils se montent les uns contre les autres.
- 12 :** je rejoins 2 mais il n'y a pas que ça. Les dirigeants haut placés sont assoiffés de pouvoir, la guerre les arrange, ils ne veulent pas la paix. Il y a un intérêt personnel.
- 1 :** les États-Unis sont dans tous les enjeux du monde ! Pas que les guerres ! (...)
- 8 :** depuis 91, les États-Unis sont à la base des choses, ils foncent dans toutes les guerres du monde : la Syrie. C'est un pays en guerre avec tout le monde, surtout la France. C'est comme le siège du terrorisme.

Lille

La France et la guerre

- F6 :** la France, elle joue un rôle de guerre dans pratiquement tous les pays mais sans se montrer.
- F5 :** c'est ce que je disais entre les États-Unis et la Russie, elle est cachée.
- F6 :** oui mais elle est dedans ! Mais c'est encore pire, au moins les autres ils se montrent !
- H2 :** la Chine aussi. Moi je dis que c'est la Guerre. Le dictateur en Corée du Nord. Qui envoyait des missiles partout. Je ne sais pas quoi. Enfin bref, je ne sais plus.
- H3 :** la Corée du nord. Ça risque de péter ! à fond !
- F4 :** bah, les États-Unis aussi !
- H1 :** bah, Trump et lui ils sont en guerre.
- F4 :** ouais mais Trump il ne va pas en guerre. Mais je pense que ça va péter et pas qu'entre les deux pays.

Nantes

- 3 :** tout ce qui est Iran, l'Arabie Saoudite, les zones là-bas, l'Afrique aussi avec les guerres civiles, le Mali et tout ça. Ethiopie, Soudan, l'Égypte et le Liban. Prochainement j'ai mis la Russie et la Chine.
- 3 :** la paix, non, ça n'existe pas, on ne vit pas dans un monde de bisounours.
- 2 :** il y a des paix maintenant.
- 5 :** c'est la guerre qui va obtenir la paix, il n'y aura pas de paix sans guerre. La guerre va impliquer tous les pays du monde, chaque pays a des alliances. Si la France rentre en guerre, il y aura l'Angleterre, l'Allemagne... (...)

Culture et innovation

Strasbourg

Rapport entre tradition et modernité

La culture, je ne pense pas qu'elle soit dans tout le monde, aujourd'hui. Mais les pays se modernisent, même des pays anciens et traditionnels, comme le Yémen, qui

sont très culturels. Par rapport aux pays qui sont au bord de la Méditerranée, des pays qui se développent et se modernisent, avec des équipements indispensables. En Corée du Nord, c'est la dictature, au sud c'est très développé et américanisé. (...)

- 1 :** les États-Unis. Ils ont trop d'influence. Ils sont premiers dans la culture.
- 5 :** j'ai mis Italie, Espagne, c'est aussi l'architecture en fait.
- 1 :** et le Brésil, pour le foot, le carnaval. L'Inde aussi, leur manière de célébrer les mariages c'est beaucoup repris dans le monde entier. Les pays du Maghreb sont beaucoup visés par le tourisme. Le Maroc, Algérie, Égypte.
- 3 :** la Chine. On cherche à connaître leur culture.

Nantes

Les pays influents en terme culturel

- 1 :** j'ai mis le Brésil, à cause de l'ouverture et les événements comme les JO et la coupe du Monde ;
- 5 :** j'ai mis l'Amérique à cause du cinéma, j'ai mis toute l'Amérique du nord ;
- 2 :** le Japon, la Chine ;
- 1 :** l'Inde et le Brésil aussi pour l'aéronautique, la technologie ;
- 2 :** l'Afrique sur l'innovation ;
- 7 :** l'Allemagne, la Finlande et les Pays-Bas aussi ;
- 3 :** les États-Unis par rapport à Google ;
- (...)
- 5 :** j'ai mis la France, pour la richesse du patrimoine, la gastronomie ;
- 4 :** j'ai entouré toute l'Afrique comme porteuse de culture. Il y a beaucoup de choses à faire, à développer. (...)

Religion et croyance

Strasbourg

Les religions en rapport avec la pauvreté et l'idéologie

- 1 :** la religion, elle est reliée à la pauvreté. D'une part la pauvreté ne permet pas le développement du matérialisme, d'autre part on n'est pas heureux d'être pauvre et donc on se replie sur la religion.
- 2 :** Égypte, Mali, pays africains, Turquie, Maghreb : conflits religieux. Il y a des kurdes chiites, sunnites, je dirais plutôt qu'on est dans une idéologie politique plutôt que dans des enjeux religieux.

Échirolles

Religion et laïcité dans le monde

- 1 :** en Israël, il y a toutes les religions, c'est un lieu, le seul pays où il y a toutes les religions. Ils sont à égalité devant Dieu.
- 1 :** en France, ils respectent toutes les religions, mais pas comme en Israël.
- 5 :** oui c'est important pour l'avenir du monde.
- 12 :** moi j'ai mis croyance et religion.
- 1 :** une meilleure laïcité là-bas aux États-Unis, ça influence le monde. Plusieurs croyances, chacun se respecte, là-bas les gens font ce qu'ils veulent (...).
- 10 :** pas d'accord, laïcité et respect ce n'est pas forcément pareil. En France, on n'est pas aux États-Unis. On est apte à dire en France parce qu'on le vit. Mais on ne peut pas parler pour les États-Unis.

Le Moyen-Orient, le Proche-Orient et le continent africain une préoccupation majeure, mais à distance de leur avenir personnel

Le Moyen-Orient, le Proche-Orient et le continent africain constituent pour eux une vraie source d'intérêt et de préoccupations. Ils n'y vivent pas, souvent ils n'y sont pas nés, certains y ont été de façon régulière, d'autres pas, pourtant tous expriment un sentiment d'attachement et de solidarité envers les habitants de ces trois régions. Cet attachement est lié à leur histoire familiale et à la prégnance de leurs liens familiaux d'aujourd'hui.

La plupart des jeunes ont des liens avec l'Islam. Mais s'affirmer comme musulman emprunte des modalités différentes en fonction de sa famille, de son histoire, de son pays d'origine, du processus d'intégration, de la façon dont ils ont été initiés à l'Islam. La référence à l'Islam fait cependant désormais partie de la construction des groupes d'adolescents entre eux, musulmans ou non.

Concernant les quatre catégories proposées aux jeunes pour remplir les cartes, trois sont particulièrement utilisées dans les trois régions citées : richesse/pauvreté, guerre/paix et croyance/religion. La catégorie culture/innovation technique est, par contre, moins représentée. Les jeunes expriment une grande inquiétude pour les habitants de ces régions et aimeraient contribuer à faire évoluer positivement leur avenir.

Aucun n'a exprimé le souhait de rejoindre les rangs de Daech. Le contexte de ces entretiens et de leur mise en place rendait certainement difficile de telles expressions. Ils ont souvent exprimé des inquiétudes par rapport au rôle des religions dans les guerres du Moyen-Orient et ont affirmé que leur rapport à l'Islam n'est pas guerrier.

Pour autant, les jeunes interviewés n'ont pas exprimé le désir de se rendre dans ces régions. Ils n'ont pas non plus envisagé au plan individuel de s'y impliquer concrètement au plan politique ou humanitaire. Mais ils envisagent davantage des actions de solidarité collective avec des associations publiques ou avec les services jeunesse des municipalités. Ils n'ont pas parlé d'actions de solidarités par des associations musulmanes. Mais le cadre des entretiens, mis en place par des professionnels de l'action publique, a pu constituer une limite à leur expression.

Concernant les dynamiques de guerre et de pauvreté, ils ont souvent établi des liens avec le rôle joué par les grandes puissances (États-Unis, le Canada, la Russie, l'Allemagne,

la France) les rapports de domination politique. L'Europe en tant que telle est peu citée. Les pays européens sont plutôt perçus comme « suivistes » en particulier des Américains. Ils se sont interrogés sur le fait de savoir si les grandes puissances, en particulier les États-Unis, sont à l'origine de ces guerres et de ces violences et les manipulent : ne font-elles que les manipuler ou bien vont-elles jusqu'à produire des forces de destruction comme Daech ou Boko Haram ? Ils avaient un grand intérêt à parler de ces questions qui pourraient être travaillées ultérieurement avec les professionnels de la jeunesse.

Le conflit israélo-palestinien a été beaucoup moins cité que les pays en guerre du Moyen-Orient, en particulier la Syrie, mais aussi en Afrique, le Mali ou la Libye. Cependant la Palestine continue de représenter la figure de la domination par les puissances occidentales et Israël, un « pays occupant ». Certains jeunes ont davantage recherché les responsables de ces situations au Moyen-Orient, désignant les « Américains et les Israéliens » et, pour certains d'entre eux, les attentats en France sont la conséquence de leur intervention dans la région.

Le Brésil, la Chine, l'Inde, l'Afrique du Sud : pays émergents, porteurs d'avenir de façon individuelle et collective

Pour nombre de jeunes, le Brésil, l'Inde, la Chine, parfois le Canada sont cités comme des pays porteurs de développement culturel et d'innovation technique, où il est facile d'aller travailler, de créer des entreprises, d'être reconnu comme Français avec un bagage technique et intellectuel intéressant pour le pays d'accueil.

Parmi les jeunes les plus identifiés à la mobilité, dont nombre ont fait des études et ont des qualifications dans des domaines précis, nombre d'entre eux ont dit qu'ils pensaient partir se réaliser ailleurs car la France est trop limitative et discriminatoire. Certains jeunes issus de l'immigration disaient qu'ils pensaient reprendre la migration pour réussir leur vie.

Le Canada, la Grande-Bretagne, l'Australie, les États-Unis : des pays où les musulmans sont reconnus et respectés

Dans les entretiens, les jeunes font référence à ces pays qui reconnaissent les communautés en référence aux religions. Ils estiment au moment de l'enquête que les personnes de confession musulmane sont mieux traitées qu'en France qui affirme la neutralité de la vie publique. Ils sont très attachés à l'affirmation d'être musulman et disent qu'ils sont prêts à s'expatrier dans ces pays s'ils ne sont pas mieux reconnus en France.

Des zones peu identifiées comme porteuses de l'évolution du Monde

Les cartes telles qu'elles ont été remplies laissent apparaître des vides importants : l'Amérique latine et centrale, hormis le Brésil, et l'Asie. Le Japon n'est pas cité sur le plan géopolitique, seulement pour la culture et l'innovation technique. L'Indonésie n'est pas citée et les jeunes ne savent pas que c'est un pays avec une population musulmane importante. L'Océanie (Nouvelle-Zélande, Australie) n'est pas ou peu citée.

L'analyse des cartes et les discussions avec les jeunes font également très peu référence à l'Union européenne comme entité politique. Même si nous les avons incités à parler de l'Europe, il s'agit pour eux d'un ensemble abstrait, peu mobilisateur. Par contre la France, de même des états-nations comme l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne sont très souvent cités. Nombre d'entre eux s'y sont rendus au moins une fois, ils en ont une expérience concrète. Par contre, les enjeux des pays de l'Est et de la Russie (le conflit en Ukraine) sont peu connus et retiennent peu leur attention.

Autre vide constaté, la non prise en compte des enjeux climatiques. L'Arctique n'est, par exemple, pas cité, contrairement aux jeunes ruraux pour qui les questions écologiques constituent des enjeux importants (voir p. 48).

Des représentations mêlant le réel et le virtuel

Je fais l'hypothèse que le plaisir et l'intérêt des jeunes pour exprimer leur vision stratégique tiennent en partie à leur investissement dans les jeux virtuels et les pratiques des réseaux sociaux qui leur donne un pouvoir d'agir. En témoigne le rôle des réseaux sociaux dans le déclenchement du printemps arabe. Les jeunes développent là un nouveau rapport au monde et au réel qui transforme les rapports espace/temps, leurs modes de connaissances du monde et l'usage qu'ils en font. Cela réduit leur capacité à agir sur le réel et à construire des catégories d'analyse et de représentation du monde.

Ils ont, par ailleurs, beaucoup réfléchi à leur propre position géographique et ont souvent exprimé une position diasporique. Ils se disent potentiellement prêts à partir, dans un autre pays où ils pourraient être mieux reconnus et plus heureux. Nos échanges avec des jeunes d'autres pays montrent la même posture qu'ils soient Sénégalais, Ukrainiens, Italiens, Brésiliens. Cette vision potentielle de changer de pays résulte pour une part de cette approche virtuelle et stratégique du monde. Ils envisagent très peu ce que cela signifie concrètement et dans leur vie sociale.

C'est d'ailleurs l'un des moteurs de propagande sur lequel s'appuient les vidéos de Daech que nous avons vues. Je pense à celle où les propagandistes de Daech incitent les jeunes à venir à Mossoul pour rejoindre « leurs frères » et en même temps les rassurent en leur disant qu'ils trouveront dans les rayons des grands magasins leurs produits préférés, Nutella, Kinder...

L'INFORMATION À L'ÈRE NUMÉRIQUE

L'usage des réseaux sociaux en fonction de l'âge

Nantes

7 : regarde c'est une question de génération, ils ont des montres électroniques, nous on jouait aux pogs. Tu te ramènes avec ton jeu de billes, on te dit que tu viens des années 60.

7 : oui et avant je me moquais de mes parents car ils ne savaient pas se servir d'ordi et maintenant c'est moi. Il faut avoir quatre écrans dans la main, je ne comprends plus rien, comme avec le tactile, ce n'est pas les mêmes générations.

5 : ils ont leur tablette dans la main.

Strasbourg

3 : moi au début enfin quand j'avais 12, 13 ans, 14 ans, voilà j'étais petit donc ça fait que je parlais à tout le monde, j'avais plein d'amis et tout ça mais en grandissant je les ai tous enlevés. Parce que j'ai grandi donc je sais pas, je suis plus mature je m'en moquais je parlais à plein de filles, plein de garçons, avec n'importe qui maintenant je choisis car je sais que c'est important.

Quelle distance adopter face au monde numérique ?

Nantes

1 : il faut relativiser, ne pas aller à l'extrême, c'est une question d'équilibre, il ne faut pas être accro. Il faut un entre-deux.

Strasbourg

4 : (...) il y a des choses desquelles il faut se méfier. Par exemple si on est dans une réunion, et que chacun reste sur son Smartphone, on n'est pas avec les autres. La techno ça enferme les jeunes dans leur monde, parfois ils s'isolent complètement. (...)

3 : je ne crois pas moi. Les gens n'ont jamais autant communiqué, c'est seulement à travers les écrans c'est tout.

L'usage de Facebook

Nantes

8 : tu as ceux qui se sont rencontrés dans la rue et ceux sur Facebook.

Gennevilliers

6 : je suis sur Facebook et je regrette aujourd'hui. Je me suis inscrit sur Facebook il y a deux ans, c'était un moyen pour parler à mes amis. Mais en fait aujourd'hui, c'est un peu une drogue et je suis tout le temps dessus alors que je ne devrais pas, alors je regrette. Ils sont malins, c'est un processus assez compliqué pour supprimer son compte.

L'information, les media

Échirolles

4 : parfois sur les réseaux sociaux ça arrive avant que sur les médias, on regarde beaucoup

3 : en fait, on ne s'informe pas sur les réseaux-sociaux mais ça vient comme ça sur la page. Moi quand je vais par exemple sur Facebook ce n'est pas pour m'informer, c'est pour voir qu'est-ce qui se passe, et je vois, ça vient direct attentat machin et je dis il y a eu un attentat, mais je ne m'informe pas, on m'informe, je ne vais pas chercher l'information. Même si je ne la cherche pas, elle vient.

Les informations, « elles arrivent de partout »

Gennevilliers

6 : les gens regardent la télé, ils aiment beaucoup s'informer, en France on s'informe. On allume la télé on se sent concerné par ce qui se passe dans le monde, on est touché par ça, mais seulement pendant l'instant où on regarde la télé. Une fois qu'on éteint la télé on sent que c'est un monde extérieur et on ne sent plus concerné par ça. Parce qu'on a envie de rester dans notre petit confort.

2 : on voit des informations partout.

9 : elles arrivent sur Facebook, sur les applications sur nos téléphones. Sur Le Parisien.

Les rapports à l'information et à la culture

Échirolles

3 : vu que tout est à portée de main, si toutes les infos sont sur mon Smartphone, je ne vais pas sortir chercher un livre, aller au

cinéma et plus besoin d'aller vers l'autre. On vit dans un monde où le Smartphone est important. Avant c'était juste un téléphone, maintenant c'est trop important. C'est rentré dans le délire avec la 4G, tout le monde a un Smartphone.

Les livres et les journaux ?

Strasbourg

2 : je fais des recherches sur internet. Mais je ne lis pas, ça fait longtemps que j'ai arrêté de lire. La technologie a tellement évolué que même si on n'a pas fait de devoirs, on se rattrape facilement. Je regarde la télé, je n'ai jamais lu de journaux. Les infos plutôt par la télé.

2 : je lis. Beaucoup de sociologie, Goffman, Bourdieu, Weber, pour tout ce qui est l'actualité, les gens qui parlent de leur vécu. En ce moment je lis de la musicologie, ça m'intéresse beaucoup.

5 : j'essaie de me renseigner au maximum auprès des gens qui ont la science, disons. J'avoue que je vais sur internet moi-même. Je sais que quand je vais sur internet on se fait manipuler par l'info.

Lille

H3 : les média, ils nous cachent beaucoup de choses. Les media montrent ce qu'ils veulent mais ça ne correspond pas à la réalité.

L'usage des réseaux sociaux et la liberté

Strasbourg

3 : il y a un grand contrôle à la Facebook. Tout sera mis dans des bases des données. Il y a même plus de liberté, tout est contrôlé. (...) Tout le monde est censé connaître les règles. Même si on sait qu'il faudrait un policier pour une personne, on sent être regardé de près. On ne sait pas vraiment où chercher l'info.

5 : de toute façon beaucoup est caché.

8 : mais il faut éviter la théorie du complot.

6 : pourquoi le complot serait de mon côté ?

7 : toi tu penses dans le cadre de la théorie du complot.

Des représentations focalisées sur le présent et déconnectées de repères historiques

Les propos des jeunes révèlent une mise en tension entre deux dynamiques temporelles, l'une se caractérise par la fixation sur l'instantané, sur l'événement, réel ou potentiel, et l'autre par une question existentielle quasi absolue sans inscription explicite dans l'histoire. Cette tension provoque une grande angoisse individuelle et collective. Certains d'entre eux investissent un temps plus « spéculatif » pour échapper à cette tension, comme savoir où il faut être pour que cela rapporte le plus. Mais ce n'est pas le cas de tous. D'autres s'investissent dans la solidarité.

Les jeunes sont focalisés sur l'information immédiate. Je pense à cette phrase d'un jeune disant : « J'ai huit cents amis sur Facebook et je savais avant tout le monde l'attentat du Bataclan, avant la télévision. » Cette phrase montre qu'il est exposé à tous les événements ici et ailleurs et qu'il n'est plus protégé dans son intimité. Les événements qui attirent leur attention sont d'ordre très différent mais les attentats constituent des événements qui sidèrent et focalisent fortement l'attention.

Ce rapport à l'instantanéité, parfois à la peur et à la sidération, empêche de s'inscrire dans un rapport au temps passé/présent/avenir. Cela donne une place plus importante aux émotions au détriment du raisonnement.

Pris dans cette dynamique, les jeunes interrogent alors peu pourquoi ces événements se produisent mais vérifient par plusieurs sites d'information s'ils ont bien eu lieu et dans quelles circonstances. Ils visent ainsi à se représenter l'événement et son lieu d'inscription. Pour certains d'entre eux, c'est aussi une façon de faire face au risque de manipulation qu'ils ressentent. Ils construisent leurs représentations dans ce croisement des données et les lieux où ils se sont déroulés. Aujourd'hui, je fais l'hypothèse que la position topographique l'emporte sur le temps. Lorsqu'ils s'expriment, ils évoquent immédiatement de nombreux lieux : Paris, la Syrie, New York, l'Afrique du Nord.

Les rapports au monde virtuel, en particulier aux jeux vidéo, ouvrent une autre perspective pour certains jeunes. Cette notion a été énoncée par Cornelius Castoriadis. Ils se projettent dans l'espace et dans le temps en fonction des meilleures potentialités de lieux pour réaliser leurs désirs et leur projet. Ce rapport au temps n'est pas spécifique aux jeunes des quartiers populaires qui, plus que d'autres, sont très dépendants de leur milieu de vie. Il est aussi très présent pour les jeunes des grandes écoles qui visent

VERBATIM

Regards sur la France

Vivre ailleurs qu'en France

Strasbourg

Mais moi mon avenir, je ne le vois pas en France. Je vais aller dans tous les pays anglophones possibles, sauf qu'il faut construire une famille. On fait un djihad dans l'ordre. La famille, le voyage. Si un jour ça change, c'est que la conjoncture est apte au changement. Ça serait seulement dans un climat qui concernera plus que la France, le monde en général.

La France, c'est ma base, c'est là d'où je viens...

Gennevilliers

1 : moi je dirais la France... C'est ma base, c'est la base d'où je viens en fait. Je suis née là, j'ai grandi là. Et du coup si je vais dans un autre pays, ça va faire comme si je venais de naître. Je vais être un peu perdue au début, je vais devoir tout réapprendre. Alors que la France, je connais déjà tout, je suis née en France.

une carrière internationale et souvent chez les jeunes migrants qui partent en Europe ou dans d'autres pays occidentaux.

Ces transformations du rapport à l'espace-temps modifient profondément leur rapport à l'histoire, à la fois la Grande histoire et la leur, celle de leurs parents. Parfois même, pris dans cette approche stratégique diasporique et spéculative dont nous avons parlé précédemment, certains jeunes disent : « Nos parents se sont trompés de pays, ce n'est pas là qu'il fallait venir », sans se référer aux contingences qui les ont amenés à venir en France. Pourtant nos échanges montrent qu'ils ont souvent une connaissance des chemins et des motifs de l'immigration sans pour autant s'en saisir pour réfléchir à leur propre histoire et choix d'avenir.

Dans leurs analyses géostratégiques, la guerre en Syrie a supplanté la référence au conflit israélo-palestinien. En fait, ils associent très vite les deux dans un rapport entre les grandes puissances occidentales et « les musulmans » à la fois communauté de destin et religion. Ils parlent peu de l'histoire coloniale mais ne se privent pas d'interpréter la situation du monde comme la conséquence du passé colonial.

Je fais l'hypothèse que cette transformation du rapport au temps et à l'histoire explique en partie leur façon de se vivre comme des victimes et de mettre en concurrence les mémoires douloureuses. Retrouver le temps des processus historiques, redonner du temps au temps,

constituent un enjeu important pour transformer ces processus d'enfermement, qui peuvent être destructifs pour eux et pour les autres. Je pense à ce travail fait par des animateurs du Centre social Projet à Lille et un comédien metteur en scène avec des jeunes sur le sentiment « d'être en permanence suspect ». Après avoir joué plus de dix fois le rapport entre les jeunes et les policiers et constaté la répétition de leur jeu, l'un d'entre eux s'est déplacé dans le temps et a dit « Mais comment un jeune juif de vingt ans a-t-il vécu l'obligation de porter l'étoile jaune ? ». Cela a alors inauguré une autre phase de travail du groupe.

En tension avec cette instantanéité du temps présent, les jeunes sont confrontés à des angoisses existentielles immédiates. Dans de nombreux quartiers populaires des jeunes sont morts de façon violente suite à des rixes entre jeunes, parfois dans des affrontements avec les policiers. Ces événements sont majeurs dans la vie et dans la mémoire des quartiers. Trop souvent, les habitants portent seuls cette mémoire qui pourtant se transmet aux autres jeunes. Cependant, dans certains sites, des démarches collectives de longue durée ont été mises en place : ainsi à Échirolles, suite à la mort de Kevin et de Sofiane, un collectif animé par la MJC Desnos s'est constitué et a développé des actions auprès des jeunes pour dire « non à la violence ».

VERBATIM

QUESTIONNEMENTS FACE À L'EXISTENCE

S'informer et se protéger autrement

Lille

F5 : je m'informe très peu. Du coup, l'impact négatif des médias, je ne le ressens pas forcément parce que je ne regarde pas la télé, je n'écoute pas la radio. Je regarde en diagonal le fil d'actualité sur Facebook. Et du coup, je ressens peut-être un peu moins l'impact négatif. Et du coup, les graines d'espoir, bah c'est quand on voit des amis qui mettent en place des petites initiatives par ci par là, des gens qui essaient de s'informer autrement et qui me transmettent les choses qu'ils ont pu lire par ci, par là. Mais ce n'est en général pas des choses qui sortent des médias traditionnels.

Les usages des jeux et les relations entre jeunes

Échirolles

- 1** : j'ai pas de copain je m'en fous je suis en couple avec mon jeu. Mon jeu c'est GTA, non mais il y en a plein il y a quatre jeux. (...)
- 3** : c'est un gangster américain, c'est un mec qui fait des missions enfin tu as un bonhomme ou une femme d'ailleurs et en fait il y a plein de personnages dans toute la ville (...) en gros tu peux tout faire quasiment, tu peux tuer des gens, tu peux conduire, tu peux faire des courses, tu peux voler, tu as des missions (...)
- 2** : je ne vais pas sur les jeux, non j'aime pas. Pas du tout ! Moi je préfère les trucs des filles. C'est la mode et tout.
- 1** : j'ai une pote à moi, elle est super belle et franchement elle est dans les trucs comme ça et honnêtement elle joue aux jeux vidéo, ça veut pas forcément dire qu'elle n'est pas une fille.
- 2** : ouais mais je n'aime pas du tout, pour moi c'est plus les garçons manqués qui jouent à ça.

1 : je préfère jouer que passer mon temps dehors à ne rien foutre, au moins t'es sûre que si je suis dedans je ne serai pas dehors j'aurais pas d'embrouilles, je serai tranquille.

Tenir dans le présent face au risque permanent de l'accident

Échirolles

- 5** : toutes les demi-secondes dans le monde, madame, il y a un mort par accident. Dans ce cas là... On pense à tout le monde alors on est tous soudés, on fait tous partis du monde.
- 3** : on n'a pas dit ça ! Tous les jours, il y a un truc en même temps : agression, vol, meurtre ! Mais ça peut arriver à moi demain, à vous demain, à n'importe qui, dans le quartier, dans la cage d'escalier, là maintenant, tout à l'heure.
De partout madame !
- 2** : non ça ne fait pas peur, tout peut arriver, mauvais ou bon (...).

On ne sait pas de quoi est fait demain

Lille

- F3** : moi, personnellement, je vis au jour le jour. Et du coup, bah de toute façon, on n'a pas le choix d'avancer. Donc, que ça soit pire ou mieux, on devra avancer et évoluer dans ce monde qui sera le nôtre quoi ;
- F5** : oui, j'allais dire pareil. Bon, bien sûr, t'as quand même des projets ;
- F3** : oui, mais pas à long terme quoi ;
- F5** : bah, on ne sait pas de quoi est fait demain.

Trouver sa voie

« Ne pas mal tourner » pour réussir sa vie et échapper à un certain déterminisme

Cette inquiétude est particulièrement portée par les familles et par les jeunes mais de façon différente pour les filles et les garçons.

« **Ne pas mal tourner** » constitue un enjeu central de la vie des jeunes des quartiers populaires et de leur famille. Depuis de nombreuses années, ils y ont fait référence et ont explicité leurs stratégies pour échapper à ce danger potentiel¹⁵.

Pour nombre jeunes, la peur de l'échec social combinée à des situations d'humiliation dans leur confrontation avec la police ou la justice peut les conduire à des pratiques de destruction et d'autodestruction. Face aux difficultés de survie sociale et économique, des économies illégales complexes se sont développés dans les quartiers populaires urbains. Les jeunes y tiennent une place centrale. Certaines familles survivent grâce à cela, d'autres jeunes y trouvent des bénéfices secondaires, à la fois de reconnaissance sociale et économique. La scolarité et la place au collège constituent un enjeu central car les jeunes définissent de plus en plus tôt s'ils s'investissent ou non dans ces économies de trafics. C'est un axe de travail que je poursuis depuis de nombreuses années. Ainsi, dans mon ouvrage « les jeunes de la cité »¹⁶, j'ai analysé comment la « micro société » des jeunes qui sont fixés sur la dalle constitue à la fois un lieu de survie mais aussi de marginalisation par rapport à la vie sociale. Dans ces micro-sociétés, les jeunes filles et les jeunes hommes tiennent des places très différentes dans l'espace public. Peu de jeunes filles sont présentes au quotidien avec les jeunes hommes, même si elles les fréquentent et les connaissent bien. L'ouvrage d'Isabelle Clair, « Les jeunes et l'amour dans les cités », est très intéressant à ce propos.

Depuis plusieurs années, ces modes de présence des jeunes dans l'espace public des quartiers populaires se sont, toutefois, beaucoup transformés. Les jeunes sont moins visibles dans la cité, ils circulent davantage ailleurs et autrement. Mais le risque d'échec scolaire et social est encore plus présent. De plus en plus tôt, filles et garçons expriment la peur de « mal tourner ». L'analyse des entretiens de la recherche-intervention montre que « mal tourner » n'est pas seulement un risque social mais est aussi porteur de dimensions morales : mal se conduire, avoir de mauvaises fréquentations pour les jeunes filles et pour les jeunes hommes, de mauvaises

influences, risque de la violence, de la confrontation au monde judiciaire et pénitentiaire. Dès la pré adolescence, en particulier dès la scolarité au collège, les jeunes expriment l'idée qu'il faut faire les bons choix, en particulier dans les fréquentations amicales, car il n'est pas facile, si « l'on tourne mal », de pouvoir échapper à cette condition d'échec pour soi-même mais aussi pour sa famille. Ce sont des âges clés pour cet enjeu.

Pour les jeunes plus âgés, « fonder une famille » est très important. Lorsque nous leur avons demandé « **comment ils imaginaient leur vie dans dix ans ?** », même ceux les plus en difficulté ont dit « qu'ils auraient une famille et un travail ». C'est un horizon très important qui dépasse pour eux les difficultés conjoncturelles du moment et qui indique l'espoir de réussir sa vie.

Mais pour réussir leur vie et créer une famille, beaucoup considèrent de plus en plus tôt, dès le collège, qu'il faut avoir trouvé sa place dans la société et accéder à une insertion professionnelle. Certaines des jeunes filles visant cette réalisation sont contentes de faire des études mais envisagent souvent de ne pas travailler pour être disponibles pour leurs enfants. Nombre d'entre elles redoutent la situation de monoparentalité et se projettent dans le mariage et la famille.

Beaucoup expriment un désir d'habiter à proximité de leur famille et du quartier où ils ont vécu et s'inquiètent de ne pas trouver de logements et d'emplois en ces lieux.

Pour faire face à cette peur de l'échec, les jeunes interviewés connaissent les institutions locales qui peuvent soutenir leur autonomie sociale en particulier les Bureaux informations jeunesse et les missions locales. Selon les villes et l'offre locale en matière culturelle sportive, de projets collectifs, ils peuvent être très présents dans ces activités. Cette échelle de l'action par les politiques d'accueil de la jeunesse est importante car l'ouverture à la citoyenneté, à l'engagement dans la vie sociale de ces jeunes dépend de l'offre locale et de sa dynamique. Selon les caractéristiques des villes, leur histoire et leur choix politique, ces possibilités et leur mise en œuvre sont très différentes. Il est à souligner que tous les sites investis dans cette recherche (Gennevilliers, Échirolles, Strasbourg, Nantes, Lille) développent des politiques locales en direction des jeunes.

NOTES

15. Les jeunes dans la Cité, Joëlle Bordet, PUF, collection Le Sociologue, 1998

16. Idem

Soutenir cette perspective de transformer la peur de mal tourner en dynamique d'autonomie est un enjeu central. Cela ne peut pas se limiter à l'accès à la scolarité ou à l'emploi. Il faut pouvoir acquérir la confiance en soi, s'autonomiser de la pression des parents. Ceci suppose des tiers publics en capacité d'assurer une présence quotidienne et proche de la subjectivité des jeunes. Les éducateurs de prévention spécialisée et les animateurs, qui sont bien insérés dans la communauté de vie, sont des référents importants

pour les jeunes et pour leurs familles. Les enseignants les sont aussi, mais dans le cadre de cette enquête, il n'a pas été facile d'aborder **la vie à l'école** que ce soit avec les jeunes ou avec leur famille, et les enseignants, malgré les sollicitations des collectivités, ont peu participé.

Pour les jeunes, une autre façon de mettre à distance la peur de mal tourner peut aussi être de se donner des valeurs morales signifiées par le port du voile (voir p. 40).

VERBATIM

REGARDS SUR L'AVENIR

Le rapport au travail

Échirolles

- 2 :** rien n'est facile dans la vie, c'est difficile de trouver du boulot. C'est compliqué, dans n'importe quel métier. J'ai peur de pas réussir ma formation, donc ça me fait peur. (...) si on n'a pas de connaissance dans le milieu, on va galérer, c'est de plus en plus dur ;
- 1/2 :** on est livré à nous-mêmes, lâché ;
- 4 :** à un certain âge, on est censé être autonome.
- 2 :** moi le monde d'aujourd'hui me décourage.
- 1 :** je suis allée au BIJ. (Bureau Information Jeunesse)
- 2 :** nous les nouveaux travailleurs, le monde nous dégoûte car on rentre chez nous et on voit nos parents qui sont au chômage, on voit la pauvreté (...)
- 1 :** moi je ne suis pas d'accord.
- 2 :** on dirait que c'est bouclé !
- 5 :** moi justement je vois le chômage, la pauvreté et ça me donne envie de réussir. Pour montrer aux autres que ce n'est pas parce que tu sors de là que tu ne peux pas.

Quelle place dans 10 ans ?

Strasbourg

- 5 :** il y aura une génération qui va galérer encore plus ;
- 2 :** nous, on est déjà dans la survie ;
- 5 :** ah oui. La galère, c'est le travail ;
- 2 :** s'en sortir, c'est construire une famille. Si t'as pas d'enfants, je sais pas, tu transmets rien, t'es rien. On travaille pour ça, pas pour autre chose. Arrivé à un certain âge, il n'y a rien d'autre que la famille. Obligé d'avoir des enfants, sinon à quoi ça sert ? Moi aussi, c'est comme mes parents pour moi, je ferai pareil ;
- 7 :** moi pareil, déjà quand on a du travail, de l'argent on peut fonder une famille, avec des enfants ;
- 3 :** moi aussi pareil.

Gennevilliers

- 1 :** je serai marié, des enfants, et voilà.
- 5 :** si Dieu le veut, avec le bac, mari, je serai femme au foyer. Travailler mais pas trop. Je ne sais pas quoi, encore en quoi, mais qui doit s'occuper de la maison c'est moi... Enfin.
- 6 :** avoir le bac. Puis continuer pour être dans la police scientifique. J'aime bien. Et comme ça quand je me

lèverais le matin je serai contente.

- 4 :** je serai toujours à Gennevilliers mais... Travailler dans un magasin de vêtements.
- 3 :** je sais pas... Mariée ;
- 3 :** assistante médicale ;
- 2 :** en train de travailler, marié, avec des enfants, c'est comment je me vois ;
- 5 :** marié, avec des enfants, un appartement adapté, une voiture adaptée.

Se reconnaître comme musulman, une protection par rapport à soi-même

Strasbourg

- 6 :** oui c'est ça, c'est grâce à la religion elle me permet de me comporter autrement. Tous les jeunes de mon âge sont passés par la prison. La religion m'a sauvé. Ils sautaient les échelons dans la bêtise.

Nantes

- 2 :** je me sens bien mieux avec que sans le voile. Souvent on me pose la question comme si j'avais eu une révélation. Mais non, c'est vraiment un sentiment, comme je me sens avec. Le regard de l'autre est présent mais ce n'est pas ma question. Au début à mes 16/17 ans c'était dur de passer la barrière du regard pour être tranquille avec ça. (...) Une fois que tu as passé cette barrière tu es tranquille ; je pourrais avoir une minijupe et les cheveux roses les gens me regarderaient quand même. (...) Mon cheminement avec le voile c'était au lycée et cela a été un peu du jour au lendemain. La veille j'étais maquillée avec mon beau brushing et le lendemain je suis arrivée voilée, cela a interrogé. Cela a été un coup de tête, comme ça .6 : moi ma tenue, si je croise une femme voilée elle va mal me regarder vu comment je suis habillée. Je crois en Dieu mais je suis jeune j'ai envie de me maquiller mais avec le temps ça va arriver. Cela m'énerve de croiser le regard des femmes voilées. Je ne me sens pas prête de le porter. C'est s'engager ;
- 2 :** on le garde toute notre vie ;
- 1 :** après le mariage ;
- 6 :** après le mariage, le soir tu te fais belle et t'enlèves ton voile. Si on se fait belle c'est pour plaire, et une fois que tu as ton copain tu fais attention pour lui et toi-même ;
- 1 :** si tu mets le voile ce n'est pas pour faire n'importe quoi à côté.

Être solidaire des siens mais aussi de sa communauté de vie

L'analyse des entretiens fait apparaître un grand souhait de solidarité de la part des jeunes. Une de leurs grandes peurs, outre de « mal tourner », est de devenir « pauvre et seul ». Ils sont très attachés aux relations de fratries et se désignent souvent entre eux comme frères et sœurs, ce qui entraîne par ailleurs une difficulté à parler du désir et de la conflictualité entre les sexes. Cette sororité/fraternité leur permet d'affirmer la nécessité d'être solidaires, d'abord pour eux-mêmes, leurs proches mais plus généralement pour leur espace local, leur ville. À Gennevilliers, les jeunes qui fréquentent le service Jeunesse ont mis en place des maraudes et se rendent auprès de personnes sans domicile fixe afin de les aider à se nourrir et à s'entretenir. Ces actes de solidarité leur permettent d'affirmer des valeurs morales et contribuent à ce qu'ils se reconnaissent comme « des belles personnes ». Ainsi les villes qui développent des liens de proximité par une présence renforcée d'acteurs associatifs, de professionnels ou des lieux d'accueil du service de la Jeunesse, peuvent favoriser une communauté de vie inclusive, où les jeunes peuvent exercer ce souhait de solidarité. Ces peurs, ces souhaits de rapports fraternels et de solidarité influencent profondément leur rapport à l'adolescence et à l'entrée dans la vie adulte. Ils ont accès limité à la conflictualité, aux tâtonnements « essais-erreurs » propres à ces âges. Ces peurs ou les autocensures relayées parfois par la religion ou le conformisme des groupes de pairs peuvent limiter la construction d'une autonomie personnelle.

Ainsi, nombre de jeunes filles ont exprimé prioritairement leur souhait d'être mère de famille. Cela représente pour elles à la fois la sécurité et un moyen de se réaliser. Un travail statistique serait nécessaire pour confirmer ces données qualitatives, mais l'analyse tend à montrer une corrélation entre le niveau de qualification et le projet de vie. Les jeunes qui ont pu poursuivre leur scolarité et sont en situation de réussite, filles et garçons, ont donné dans les entretiens beaucoup plus de perspectives d'ouverture aux démarches « d'essais - erreurs » et se projettent davantage dans d'autres expériences et d'autres circulations avant de fonder une famille. La plupart des jeunes femmes ont alors pour objectif de travailler.

VERBATIM

Et la famille ?

Lien de famille et avec la communauté de vie

Échirolles

- 2 : je tiens à quoi ? ma famille ! Et puis les copains ;
- 3 : je sais qu'il y a des copains qui sont plus importants que d'autres, il y en a c'est juste pour faire un foot de temps en temps et d'autres que c'est comme de la famille, je serai là pour eux comme eux seront là pour moi et tout ça. C'est même pas des potes, maintenant c'est des frères ! Ça fait depuis que j'ai quatre, cinq ans que je suis avec eux, ça fait qu'on est toujours ensemble même si je rentre vers 18 heures on essaie de se caler une heure pour sortir. Je ne me sens pas tout seul ;
- 4 : moi pareil hein, je ne suis pas seul du tout. Quand je suis pas avec mes potes je suis chez moi. J'ai des potes de partout, j'en ai en France au bled, j'en ai de partout. (rire)

La position des jeunes filles

Nantes

- 5 : une vie de famille, je resterai chez moi, femme au foyer, je veux travailler d'abord et lorsque je serais mariée et que j'aurai des enfants j'arrêteraï, je ne pourrais pas travailler et avoir des enfants en même temps. J'aimerais avoir des enfants et vivre pas forcément loin de Bellevue, ma famille est ici et elle va y rester.

Construire son rapport à soi et au monde

Être de la France, une évidence ; être Français, une reconnaissance à construire

Au cours des entretiens, nous avons demandé aux jeunes d'imaginer comment ils se présenteraient auprès d'autres jeunes lors d'une soirée en Australie. Cette démarche de détour pour aborder la question d'être Français, leur a permis de faire un pas de côté par rapport à l'injonction de dire qu'ils sont français. Pour se présenter aux jeunes Australiens, ils ont alors cité à la fois leur commune et leur quartier qu'ils ont situé géographiquement par rapport à Paris. Ils ont ainsi dit d'où ils venaient, la France, sans exprimer toutefois de patriotisme ou de sentiment d'appartenance à l'État Nation. Néanmoins, ils ont exprimé un attachement au pays et à la langue française. Nombre d'entre eux ont souligné être fiers de la devise « liberté, égalité, fraternité », tout en regrettant « que la France ne fasse pas ce qu'elle dit ». Pour eux, cette devise devient trop

souvent une promesse non tenue en particulier les termes « égalité » et « fraternité ». Dans une communication lors d'une journée d'étude organisée par le CGET¹⁷, le psychanalyste anthropologue Olivier Douville commente ce positionnement en parlant d'un rapport « d'amour vache » avec la France qui compte pour eux, mais qui est abimé par la situation d'état d'urgence (en place lors des entretiens), le débat sur l'identité, le renforcement de la stigmatisation qui amoindrissent leur légitimité à se reconnaître « comme des Français comme les autres ». Ainsi l'un d'eux dit qu'il a la « légitimité moins cinq » parce qu'il est noir et qu'il n'est pas « Français de souche ». Cette terminologie est peu présente dans les entretiens, mais certains jeunes reprennent à leur compte ces distinctions tout en dénonçant l'idéologie du Rassemblement national.

Les jeunes expriment une mise en concurrence des souffrances et des positions de victimes. Ainsi, la référence à la Shoah est présente dans les entretiens mais cet événement tragique est souvent l'objet de déni par rapport à sa gravité ou mis en comparaison avec d'autres histoires tragiques comme l'esclavage. Ces propos, encouragés par des prises de position comme celles de Dieudonné ou d'Alain Soral, sont très dangereux et doivent être combattus de multiples façons. Evidemment par le juridique mais aussi, et surtout, comme le montre bien les travaux de Benjamin Stora ou de Patrick Weil, par la reconnaissance et un travail de réflexion sur des points douloureux de notre histoire comme l'esclavage, la colonisation, et la guerre d'Algérie.

De nombreux jeunes expriment l'envie de circuler et de ne pas être assignés à un territoire. Certains, moins nombreux, ont revendiqué « d'être citoyen du monde ». Ce sont souvent les plus qualifiés. Toutefois, la plupart des jeunes interviewés relativisent et soulignent qu'il vaut mieux vivre en France parce qu'on y est moins pauvre qu'ailleurs, qu'il y a des libertés, un accès à l'éducation et à la santé, en comparaison avec les conditions de vie de leurs familles dans les pays d'origine. Beaucoup de jeunes ont exprimé leurs craintes de perdre cette protection sociale et l'accès à l'éducation pour eux-mêmes mais surtout pour les futures générations, en raison notamment de la situation économique et d'une crainte que les pouvoirs publics fassent moins pour la réussite sociale, pour la santé ou l'éducation. Ils expriment là le point de vue exprimé aussi par leurs parents. Cependant entendre et accueillir cet attachement à la France, à la sécurité et ce, malgré les difficultés sociales, permet de mieux aborder avec eux l'histoire, les grands principes politiques et sociaux et les rapports aux droits.

L'analyse des entretiens montre qu'ils parlent peu de la laïcité mais beaucoup des situations de discrimination et d'humiliation. Lorsqu'ils parlent de la laïcité, elle est perçue comme une façon de

ne pas reconnaître leur revendication de s'affirmer comme musulman, en méconnaissant que la loi de 1905 reconnaît la liberté de croire.

Il n'est pas aisé, dans le dialogue avec les jeunes, de transformer ces représentations car envisager la laïcité comme un principe politique abstrait qui reconnaît la liberté de croire leur est très difficile d'accès. Nos derniers travaux dans le cadre de formation de professionnels, éducateurs et animateurs, nous ont montré la nécessité de créer en priorité ces repères avec les professionnels sur le plan historique, politique et juridique. Il devient alors possible d'en identifier les enjeux dans des situations pédagogiques et éducatives. Les travaux du CGET et de l'Observatoire de la laïcité ont permis d'étayer ces analyses sur des travaux juridiques et politiques et de mettre en œuvre des processus de travail dans le cadre de ces formations. C'est au quotidien et au travers de situations vécues et explicitées que ces jeunes peuvent développer une culture historique, politique et institutionnelle et reconnaître le principe de laïcité. Les professionnels et leurs interlocuteurs au quotidien en sont les premiers interprètes.

Être musulman, en réaction à la stigmatisation

Lors des entretiens, une majorité de jeunes, hommes et femmes, ont affirmé « être musulman ». Tous ne sont pourtant pas héritiers de l'immigration, ou convertis. Je fais l'hypothèse que pour nombre d'entre eux, c'est une façon de réagir à la stigmatisation de leur condition de jeunes des quartiers populaires, présente en particulier dans les médias mais aussi dans les relations sociales quotidiennes.

Lorsque nous avons réalisé les entretiens, nous étions peu de temps après l'attentat contre les journalistes de Charlie Hebdo et de l'épicerie kasher et avant l'attentat du Bataclan. Les jeunes et leurs familles ont alors ressenti l'expression d'une forte hostilité envers l'Islam, se traduisant par des paroles et parfois des actes insultants. Ce ressenti de la stigmatisation a été très fort pour tous et s'est prolongé dans le temps.

En réaction, s'affirmer en tant que musulman est en partie une façon d'intérioriser le stigmaté¹⁸, et ainsi de se défendre par l'affirmation et la revendication de la « nomination » dont ils sont

NOTES

17. Voir communication consultable sur le site internet

18. Erving Goffman, *Stigmaté : Les usages sociaux des handicaps*, Les éditions de Minuit, 1975

LE RAPPORT À LA FRANCE

Être Français

Gennevilliers

- 4 :** Être Français, c'est avoir grandi ici ;
- 2 :** Français avec un bagage et une culture, nous on a un plus d'avoir autre chose que la culture française, eux ils sont français avec une culture française et des parents ou des grands-parents français, nous on est aussi français mais on a autre chose. Être français c'est être né ici déjà... ;
- 1 :** c'est surtout avoir vécu ici ;
- 2 :** on s'est formé ici ;
- 5 :** moi c'est vivre ici ;
- 2 :** c'est pas la naissance qui fait l'appartenance ;
- 5 :** y a aucun rapport avec le fait d'être français à la naissance, moi je pense que d'être français c'est juste d'avoir un projet avec la France (...);
- 6 :** je ne suis pas trop d'accord, le fait d'avoir vécu est important, si on ne vit pas je ne vois pas pourquoi on serait français.

Échirolles

- 9 :** c'est l'école qui nous fait français ;
- 1 :** l'école donne une valeur, une éducation. Par exemple, quand on commence tout petit à parler le français.

Nantes

- 6 :** être citoyen, voter, faire plein de trucs, la liberté d'expression ;
- 4 :** la France est un pays où on a des libertés, on a le droit de s'exprimer, on est libre de se déplacer. On est surveillé plus en moins. On peut faire ce qu'on veut tout en respectant les autres, on est un pays de traditions comme la gastronomie, le cinéma... un pays porteur d'innovation, ça rend plutôt fier ;
- 3 :** être française, c'est habiter dans le pays, vivre dans le pays ;
- 2 :** pour moi être français, c'est avoir la culture du pays, manger les choses que les autres n'ont pas (croissants, pains au chocolats), avoir des libertés ;
- 3 :** manger aussi la cuisine du monde, on mange chinois, un Mac Do, le fish and chips.

La devise : « liberté, égalité, fraternité »

Lille

- H4 :** la liberté d'expression aussi.
- H7 :** ce sont des valeurs qui nous font avancer. Mais ici, en France, on n'y croit pas à ces valeurs-là. C'est la devise de la France, liberté, égalité, fraternité. Mais on ne les retrouve même pas. J'aime bien ces mots hein, mais quand ils sont appliqués. Pas ici.
- F3 :** où ça ici ?
- H7 :** ici en France.
- H1 :** après, ça ne veut pas dire que c'est partout comme ça aussi. Il ne faut pas généraliser.
- H7 :** non, bien sûr. Je ne vais pas généraliser.
- H5 :** ça fait partie des valeurs qui ne sont pas appliquées et on le voit dans la rue, aux informations, partout.

Une double culture, source de tensions

Strasbourg

- G1 :** (...). On se retrouve doublement défavorisé d'avoir une double culture, parce qu'il y a des préjugés. Il y a quand même beaucoup de gens qui doivent faire un effort de se sentir français. Un effort sur soi-même, sur certaines de leurs décisions, on a l'impression que on ne nous considère pas comme français. (...) quand tout va bien, on est français, et quand ça ne va pas, on a des origines différentes ;
- F2 :** après, c'est quand ça leur arrange ;
- F1 :** oui, et ça va devenir antimusulman ;
- G1 :** c'est antireligieux, pas que antimusulman (...).

Malgré tout la France est un pays de droits pour la santé et l'éducation

Gennevilliers

- 1 :** la France a plusieurs droits qui ont été mis en place, la plupart du temps il y en a qui sont respectés. La France n'a plus la peine de mort alors que d'autres pays l'ont encore, la France évolue beaucoup par rapport à d'autres pays ;
- 9 :** la France, c'est bien déjà parce que l'école est gratuite, par rapport à dans d'autres pays où on est

obligé de payer et des gens pauvres n'arrivent pas à scolariser leurs enfants. Ici, on peut ne pas avoir de moyens et scolariser ses enfants dans des écoles publiques ;

Échirolles

- 5 :** tout le monde ne vit pas comme nous. Moi je veux que mes enfants grandissent en France, il y a des écoles, l'éducation, la santé surtout, on peut manger ;
- 3 :** on vit bien ! Il y a de quoi manger, étudier, s'amuser. On vit bien, mais on a une politique infecte. Elle est nulle.
- 5 :** c'est aussi les jours fériés tout le temps.

La laïcité, les religions et l'acceptation des différences

Échirolles

- 4 :** je voulais dire par rapport à la religion, on prône surtout l'athéisme en France, dans les médias et les lois par exemple, tous les autres pays ont critiqué la France sur la loi du port de voile. Il faut être laïque mais pas laïcard, il ne faut pas imposer sa religion, ne pas forcer les gens. Mais il ne faut pas non plus tout interdire et ne pas interdire la liberté de culte.

Gennevilliers

- 6 :** et remettre la valeur de la laïcité. La France s'est trompée sur la laïcité. Pour eux c'est un modèle auquel on doit s'accorder, on doit être pareil que ce modèle. On doit être libre, athée, tout le monde ne doit croire en rien, alors que c'est le contraire. La laïcité c'est chacun doit croire en ce qu'il veut. C'est pas tout le monde qui croit à rien, mais c'est cela la laïcité en France. Être laïc c'est prendre de tout le monde, bien que les gens ont des religions différentes.

Échirolles

- 6 :** la laïcité, c'est qu'il n'y a pas de religion. Quand tu rentres dans une école, tu laisses ta religion à la porte, tu la caches, y a pas de signe (...);
- 3 :** c'est bien de ne pas affirmer la religion à l'école, après on ne s'entend plus, madame, si il n'y avait pas de laïcité... ;
- 1 :** c'est bien mais c'est pas assez respecté. Il y a trop de gens qui parlent de leur religion.

l'objet. Certes, depuis longtemps « les jeunes des cités » s'affirment de cette façon. Mais on ne peut pas entendre l'affirmation à être musulman sur ce même registre. Il y a quelque chose de l'ordre de la quête identitaire.

Les réactions aux attentats, dont la manifestation « On est tous Charlie », ont souvent été perçues comme une « obligation » ne permettant pas l'expression de sentiments différents. L'expression des médias et des réseaux sociaux interrogeant l'Islam et les musulmans sur leur responsabilité potentielle par rapport à ces actes terroristes ont favorisé ce vécu collectif de la stigmatisation. Les jeunes ne se voient plus comme avant comme « jeunes de cité » mais comme jeunes musulmans. S'affirmer en tant que « jeune de la cité » est significatif d'une culture où le territoire de proximité est la référence, voire l'assignation. S'affirmer en tant que musulman est certes une autre forme d'assignation mais qui ouvre à des identifications dans la mondialisation et peut produire, pour certains, un désenclavement par rapport à l'identification au territoire local. Cependant, les jeunes combinent de façon singulière ces identifications entre appartenance locale de proximité et appartenance à une communauté supranationale. La référence à l'État-nation est très présente dans les entretiens, mais elle ne constitue pas une identification d'appartenance première.

L'analyse des entretiens ne montre pas d'inscription des jeunes interviewés dans une idéologie identitaire unique ou partagée par une majorité d'entre eux. Ils affirment un désir de reconnaissance et de fierté et souhaitent le respect ; mais ils n'expriment pas une appartenance transcendante à toutes les autres appartenances, comme celle d'être Français. Ils combinent différentes appartenances, familiale, liée au pays d'origine ou bien cela religieuse. Mais les forcer trop à choisir l'une d'entre elles, celle d'être principalement Français, présente des risques. Je pense à ces jeunes qui expliquaient qu'ils étaient prêts à aller habiter dans un autre pays, les États-Unis, le Royaume-Uni, ou le Canada si la France les traitait trop mal comme musulmans. Le risque d'une affirmation transcendante essentialiste n'est pas à exclure comme danger potentiel pour la démocratie mais elle n'est pas apparue en tant que telle dans ces entretiens. Le travail au quotidien fait par les communes auprès des jeunes y contribue largement.

Faire face à l'angoisse de l'avenir du monde et échapper au poids du présent

Face à ces grandes inquiétudes qui aujourd'hui se manifestent dès la préadolescence, se développe la croyance, partagée par nombre de

VERBATIM

Quelle place pour la religion ?

Attentats et stigmatisation des jeunes et de leur famille

Échirolles

- 3 : il y a toujours eu des stéréotypes physiques, ça existera toujours, il n'y a pas eu besoin d'attendre les attentats pour voir ça. (...);
- 3 : par exemple, quelqu'un en survêtement dans la rue, pour plein de gens c'est une racaille, un délinquant. C'est déjà mal vu en France. Les gens croient que parce qu'on met un survêtement, ça y est ;
- 1 : c'est pas rapport à la mentalité. En France on a un esprit plus fermé. Oui mais l'histoire de la France, ce n'est pas un pays musulman, c'est la mentalité, un esprit plus fermé, différent de l'Angleterre ;
- 5 : (...) avec tout ce qui s'est passé, s'il y avait des personnes qui mettaient plus en valeur les bons côtés de l'Islam, il n'y aurait pas cette islamophobie.

Gennevilliers

- 7 : (...) l'appréhension par rapport à l'Islam, au voile, aux personnes qui portent le voile. Personnellement, je le porte dans la vie de tous les jours, du coup quand ils voient une personne voilée, ils ont quelques appréhensions, donc c'est bien d'introduire l'appartenance religieuse, mais pas de l'introduire dans un premier rapport avec la personne. D'abord montrer qu'on est d'ici, qu'on est né ici, qu'on a grandi ici, qu'on est aussi français que tous les autres, et ensuite introduite qu'en plus de ça, on est musulman et que les deux, ça peut marcher ensemble.

La religion, comme guide face au quotidien

Lille

- H4 : bah, ça nous aide. C'est un guide comme il a dit. On essaye de s'adapter parce que le monde autour de nous, il nous, comment dire ? C'est comme une oppression. On est opprimé par tout ce qui se passe. On ne sait plus où mettre la tête. Alors (...) on est obligé de se réfugier dans quelque chose qui va nous parler, qui va nous donner envie de faire quelque chose, d'avoir une autre vision. De se dire « non, le monde il n'est pas comme ça. Le monde, il est plutôt comme ça ».

jeunes, qu'après la vie d'aujourd'hui existe nécessairement un au-delà. Ceux qui n'y croient pas rentrent peu en dialogue avec ceux qui y croient. Pour nombre d'entre eux, la vie est perçue comme une telle épreuve qu'il faut bien qu'existe un au-delà. Cette référence à l'au-delà peut faire référence aux trois religions monothéistes, dans le cas présent majoritairement l'Islam, mais aussi à d'autres croyances qui se réfèrent au paranormal. Dans nos entretiens, nous avons rencontré peu de jeunes de confession évangéliste mais celle-ci est aussi très présente dans les quartiers populaires. La mort de jeunes dans les quartiers constitue par exemple

un imaginaire partagé qui introduit une peur de la mort immédiate, subite. Beaucoup d'entre eux visent, par ces croyances, voire ces pensées magiques, à se « prémunir d'aller en enfer ».

Nous avons découvert ces éléments de culture partagée dans plusieurs sites depuis cinq ou six ans. Cela a commencé à Angers dans un entretien avec une vingtaine de jeunes filles qui connaissaient toutes la légende de la prostituée qui a sauvé un petit chien et qui est allée au paradis, et celle du bon musulman qui est allé en enfer parce qu'il n'a pas donné à manger au petit chien qui en est mort. Je mène alors un entretien avec une vingtaine de jeunes filles en présence de l'éducatrice sur leur vie et leur rapport au quartier, à la ville. C'est alors qu'une jeune fille, plus en dialogue avec elle-même qu'avec le groupe, dit : « tout cela n'est pas si grave, la vraie vie sera au paradis ». Je suis un peu interloquée. Pour m'aider, la jeune fille à mon côté me dit : « vous ne connaissez pas la légende de la prostituée qui est allée au paradis parce qu'elle a sauvé un petit chien... » Nous parlons de cette croyance, puis je leur demande : « Où avez-vous entendu cela ? À la mosquée ? » « Mais non sur internet », me répondent-elles. L'éducatrice me dit alors : « Maintenant que tu leur as fait dire cela, tu ne me laisses pas seule à aborder cette question avec elles. » Je reviendrai quelques mois plus tard et nous poursuivrons nos échanges. L'éducatrice mènera un travail très intéressant avec ces jeunes filles et leurs mères sur la culture et la croyance dans l'Islam. C'est la première fois que je suis directement interpellée par ces angoisses d'aller en enfer. Plusieurs fois par la suite, des jeunes me diront comment, face au risque de la mort imminente, il faut pouvoir être prêt à aller au paradis en prouvant que l'on est pur ou que l'on a fait de bonnes actions dernièrement, même si l'on a eu une « mauvaise vie ».

Cet exemple montre la montée de nouvelles formes de religiosité avec une surinterprétation d'un texte religieux ouvrant la voie à de possibles manipulations. Il s'agit en fait d'être prêt à aller au paradis, et d'être une bonne personne en se dédouanant de ce qu'on fait de mal avant, souvent par la prière.

Dans les entretiens à Nantes, des jeunes m'expliquent comment grâce à la prière, ils peuvent effacer leurs actions qu'ils jugent mauvaises au prix d'une comptabilité complexe de bonnes actions. Il m'a fallu du temps pour en comprendre les significations. Je suis toujours en recherche à ce propos. La lecture de travaux comme ceux d'Olivier Roy¹⁹, mais aussi ceux de Marie Douglas²⁰, m'ont permis à la fois d'interroger mes propres défenses et de faire des hypothèses significatives concernant ces jeunes. Tous les jeunes des quartiers populaires interviewés ne partagent pas ces croyances mais

l'expérience montre qu'elles se développent entre eux. Il est à noter qu'ils n'en parlent pas spontanément mais qu'ils ont été souvent très contents de m'expliquer « pourquoi ces histoires leur font du bien ».

Pour nombre d'entre eux, ces croyances se juxtaposent à des représentations rationnelles du monde et à des connaissances comme celles qu'ils ont apprises dans leur scolarité. Je fais cependant l'hypothèse que ces connaissances rationnelles, apprises dans le cadre scolaire, ne suffisent pas à transformer leurs angoisses existentielles et leurs possibles confrontations à la mort. Nos échanges avec les professionnels qui parlent avec eux au quotidien montrent que beaucoup d'entre eux connaissent ces croyances mais sont très déstabilisés quant à la manière d'y répondre car il ne suffit pas de dire aux jeunes que cela n'a pas de sens. Repérer ces angoisses, permettre aux jeunes de les exprimer permettrait aussi de travailler les significations et l'usage de ces croyances partagées. Il faut trouver à la fois une position de respect et d'interrogations. Ce sont des sujets philosophiques et pédagogiques qui demandent réflexion.

Ainsi, plus ils sont dans un rapport à l'instantanéité du présent, plus ils ont des difficultés à mobiliser le rapport à l'histoire et plus ils ont tendance à expliquer et transformer les situations par la croyance et la référence à l'au-delà. Le dialogue entre les éducateurs et les jeunes suppose que les jeunes soient reconnus dans leur subjectivité, voire dans leurs croyances. Il faut donc entendre ce qu'ils disent mais aussi créer les conditions pour en parler avec eux et en rechercher le sens. C'est un chantier difficile pour tous les interlocuteurs des jeunes, car il demande de comprendre ce que signifie ce rapport à ces croyances. J'ai dialogué, par ailleurs, à ce propos avec de nombreux croyants des trois monothéismes qui sont eux-mêmes désarçonnés par ces approches de la religion. Cependant les échanges avec ces personnes m'ont permis de mieux situer l'usage que ces jeunes font des références religieuses et m'ont aussi permis d'entendre autrement ces questions existentielles, voire spirituelles.

Ces angoisses les amènent à s'interroger sur ce qu'ils deviennent après la mort et les conduisent à des croyances nouvelles dans le domaine

NOTES

19. Olivier Roy, *La sainte ignorance, le temps de la religion sans culture*, Seuil, 2008 (Points essais 2012)

20. Marie Douglas, *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou* (rééd. 2001, 1^{er} éd. 1966, *Purity and Danger : An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*)

religieux ou le paranormal. Parfois des jeunes font référence à des rituels pour être sûrs d'être prêts à affronter la mort et aller au paradis. C'est ainsi que je comprends pourquoi des jeunes, en particulier des garçons, comptent les points de leurs « bonnes actions » et définissent les prières à faire en fonction de leur situation, parfois toutes les trois heures. Il s'agit là d'une évolution majeure qu'il nous faut entendre et prendre très au sérieux. Cette émergence de la pensée magique n'est pas facile à comprendre pour les personnes athées mais aussi pour les religieux eux-mêmes, car elle est très éloignée de leur rapport à l'Islam.

Je pense à cet entretien où des jeunes nous ont dit : « le monde, c'est tellement lourd, tellement fatiguant, heureusement qu'on a la prière, c'est un temps de calme, de retour à soi ». Certains jeunes disent aussi souhaiter la libéralisation de l'usage du cannabis pour pouvoir être à distance des soucis du monde et « être tranquille de temps en temps ». S'extraire du monde est une façon de mettre à distance cette fatigue et ces angoisses existentielles.

Enfin, les jeunes interviewés des quartiers populaires urbains se sont peu exprimés, malgré nos sollicitations, spontanément sur leur rapport à la nature ou sur les questions environnementales (le réchauffement climatique par exemple). Suite aux entretiens avec les jeunes en milieu rural, qui eux sont très attachés à la nature, aux paysages, et inquiets pour le devenir de la terre, j'ai pensé que nous n'avions pas réussi à ce que les jeunes des quartiers populaires urbains prennent position sur ce thème mais qu'ils ne pouvaient pas y être indifférents. C'est pourquoi, au cours du séminaire du réseau international, nous avons testé une méthode pédagogique singulière pour amener les jeunes à s'exprimer sur ces enjeux. Nous avons réalisé un grand globe terrestre et leur avons demandé de « donner chacun un objet à la terre. » Nous avons été étonnés de leur grand investissement et de leur spontanéité à répondre à cette invitation où se mêlaient à la fois des émotions et un désir de don et de réparation. Certains se sont excusés du mal fait à la terre, d'autres ont donné une montre pour donner du temps, d'autres ont donné ce qui est pour eux le plus précieux ; comme cette jeune israélienne d'origine éthiopienne qui a lu une prière, cette jeune de Mayotte qui a donné un vêtement traditionnel, cette jeune d'Échirolles qui a donné son téléphone portable, qui est pour elle « sa confidente ». Ces questions environnementales ne sont donc pas absentes de leurs préoccupations, C'est un axe de travail pour mettre en œuvre « des ateliers de l'esprit critique » qui sont une des propositions d'action proposées suite à cette recherche-intervention.

Une capacité à changer de position

Ces entretiens montrent aussi l'usage de catégories multiples par les jeunes pour penser. Ils créent des combinaisons souvent à distance de la façon dont le débat idéologique est mené par les médias, voire les intellectuels, où le voile est synonyme de perte de la liberté. Le voile vient revendiquer quelque chose de l'ordre de l'identitaire et de la dignité. Porter le voile vient signifier une respectabilité, c'est une responsabilité pour soi-même mais aussi pour les autres jeunes. Lorsque la jeune fille, lors de l'entretien à Gennevilliers, dit « qu'elle n'est pas tout à fait prête » pour le porter, c'est à la fois dans un rapport à la spiritualité mais surtout par rapport à sa propre certitude de pouvoir avoir une conduite « de bonne morale ». En s'affirmant par le port du voile, elle prend une responsabilité bien au-delà d'elle-même. Je pense à ces jeunes filles à Échirolles qui lors de l'entretien au service de la Jeunesse de la ville portaient le voile « comme un diadème » ; elles étaient à la fois fières, très regardées par les autres jeunes, assumant d'être en représentation et en modèle pour les autres en particulier pour les garçons. Le lendemain, dans la cour du lycée, je ne les reconnais pas immédiatement car elles sont alors des jeunes filles « comme les autres » avec leur liberté de mouvement au plan vestimentaire et de s'affirmer indépendamment du regard du quartier²¹. D'où cette interrogation : comment garantir que ces jeunes filles puissent continuer à être différentes selon les espaces de vie ? Comment en tant que jeunes adultes, à peine sorties de l'adolescence, leur permettre d'éprouver leur personnalité dans des contextes différents. Leurs identités sont plastiques et il ne faut pas les assigner à l'une d'elles. Les jeunes ne sont pas la même chose à l'école, dans leur quartier, dans la famille, à la mosquée...

Ce sont dans ces circulations multiples qu'ils pourront se construire en tant que sujet, porteuses de complexités, de contradictions et d'une subjectivité personnelle assumée. Ce sujet est très complexe et très sensible. Cette approche au plus près de la subjectivité plaide à la fois pour une vigilance sans naïveté mais aussi pour une souplesse sans dramatisation. Le travail que je mène avec plusieurs équipes de professionnels me montre que la plupart se situent dans cette approche et, de façon souvent pragmatique, construisent cette posture éducative. Cette dernière permet que les jeunes ne soient pas assignés à un choix mais qu'ils puissent faire des essais-erreurs²², faire des choix et parfois se dégager de postures d'affirmations et de responsabilités.

SPIRITUALITÉ, CROYANCES, VALEURS

L'au-delà, la spiritualité

Strasbourg

- 6 :** nous, les croyants en Dieu, on a un but précis. C'est un rapport avec l'au-delà. Les autres vivent la vie au jour le jour.
- 7 :** non, non, non ! Je pense que les personnes sont faites d'une partie qui doit être remplie par quelque chose. Nous, moi c'est la religion. Puis des gens qui n'ont pas de croyance, ils ont autres choses, le voyage...
- 2 :** mais non, c'est pas comme ça quand même ! Ce que tu dis de quelque chose à remplir, je pense que c'est génial. Les autres je pense qu'ils ont une spiritualité, un entre deux entre philosophie et religion.
- 7 :** oui, c'est la spiritualité. (...)

Nantes

- 2 :** musulman converti, avant j'étais chrétien ;
- 4 :** croyante, déiste plus particulièrement. Je crois en une force supérieure, en un Dieu, j'ai lu la bible, le coran... ;
- 5 :** musulmane ;
- 6 :** musulman ;
- 7 :** converti à l'islam ;
- 3 :** on est tous musulmans ;
- 5 :** croire à une puissance supérieure ;
- 5 :** il nous a créé, la terre, les cieux et tout.

Les mondes paranormaux, être vegan

Lille

- F1 :** moi pareil je suis athée et dans mon entourage, personne n'est croyant donc je ne connais pas le sujet (...) Mais si un jour je rencontre un croyant, une croyante, qu'importe ses croyances je vais les respecter et je vais m'intéresser. Moi, je crois au paranormal, c'est la vie après la mort ;
- F6 :** est-ce que tu es croyante dans les trucs spiritismes et tout ça ?
- F1 :** dans tout ;
- F6 :** des trucs des esprits, des démons et tout ça ?
- F1 :** mais non, c'est pas ça ;
- F4 :** en gros elle a une autre conception de ce qui se passe pour nous après la mort, mais elle ne suit pas des préceptes particuliers ;
- F1 :** j'aime bien oui. On s'évade ;
- F4 :** j'aime beaucoup les romans, après il y a une chose que j'ai découvert dans la vie, grâce à la littérature, c'est le véganisme. Donc je suis en transition je suis végétarienne, et je suis actuellement en transition pour devenir vegan.

L'environnement

Lille

- F4 :** l'humain a fait de gros dégâts sur la planète. (...) je parle du réchauffement climatique. Tout le monde avec les voitures ou quoi que ce soit ;
- F2 :** déjà moi j'ai un petit garçon de deux ans et demi. Des fois je me dis le monde je n'aurais pas dû le faire, parce que dans le monde où il évolue c'est un monde triste ;
- F3 :** c'est difficile de se projeter ;
- F2 :** oui, moi j'espère que ça sera mieux. Après comme je reviens sur le Bio, j'aimerais bien que mon fils il mange Bio, mais si c'est trop cher moi. Je peux pas lui en acheter. Je suis séparée du papa bon il m'aide, mais voilà comme il peut.

Strasbourg

- 4 :** les choses elles vont s'empirer. La pollution, le réchauffement climatique.

Figeac

- 3 :** j'aime pas la pollution, bruit, odeurs, je suis hyper sensible, j'ai des migraines. Les beaux paysages c'est mon truc (...);
- 8 :** moi je n'aime pas la pollution, bruit, bouchons, monde, tout le monde est pressé. Pourtant je suis à Toulouse ; je ne suis pas dans la ville la plus pressée de France. Mais je ne vois pas d'avantages d'être en ville, tout est plus cher, on se prend la pollution dans la gueule, il n'y a pas de place, les gens ne sont pas agréables.

L'exercice de la liberté reste cependant une question ouverte car la soumission au groupe est toujours potentiellement présente. De plus, j'ai souvent observé que, comme tous les adolescents, ils peuvent changer de points de vue rapidement. C'est pourquoi il est important de ne pas les assigner de façon définitive à leurs propres affirmations. Pour autant, il est nécessaire de tenir « pour vrai » ce qu'ils disent.

NOTES

- 21.** Cf. Isabelle Clair 2008, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin (coll. « Individu et société »)
- 22.** E.H. Erikson, *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Paris, Champs Flammarion, 1993.

VERBATIM

Se construire, se définir

Gennevilliers

J'ai envie d'avoir un bon métier, travailler, etc. Qu'ils disent pas que toutes les filles voilées finissent à la maison. Voilà, j'ai envie que tous les préjugés disparaissent, qu'il y ait plus de Français d'appartenance musulmane, que ce soit fini. Je suis française, je travaille et c'est tout à fait normal. Quand on voit une blonde qui travaille, on lui dit pas « tu es blonde et tu travailles », c'est la même chose. Mais en même temps, y a toujours cette contrainte de trouver un stage avec un voile, même quand on veut aboutir à quelque chose très concret. Donc on parle de liberté, mais on a des contraintes. J'ai plein d'amies qui sont dégoûtées parce qu'elles ont plein de projets. J'ai une copine qui veut faire de la recherche, mais avec son voile elle sait pas comment elle va faire. Elle veut pas l'enlever.

Je vois pas comment la société va progresser si on met des bâtons dans les roues à des personnes qui veulent apporter quelque chose à la société, apporter le progrès.

Grandir avec différents apports et influences

Lille

F5 : étrangement, je ne me définis pas que en tant que musulmane. C'est bizarre mais pour moi, dans ma tête, je suis un enfant du monde, j'ai l'impression.

F5 : j'ai grandi avec une richesse culturelle. J'ai ma mère qui est catholique. J'ai grandi avec une richesse culturelle déjà à la maison et en dehors de la maison, au quartier. Moi je prends, Enfin, j'ai quand même appris avec l'éducation. Bien

sûr, j'ai eu une éducation aussi musulmane. Mais, ça m'a permis de me construire étant plus jeune et étant adolescente. Mais après, je pars du principe qu'après, c'est moi qui me forge avec les billes qu'on a pu me donner quand j'étais plus jeune. Je garde et je prends ce que j'ai envie de garder et ce que j'ai envie de jeter. Et je me construis avec les rencontres que je peux faire, les échecs, les réussites. Et voilà, je ne me définis pas qu'en tant que musulmane, que française ou que marocaine.

H6 : en fait, je suis un peu comme elle, je n'ai rien qui me guide de l'extérieur moral mais c'est une prise de conscience personnelle.

F5 : mais, en revanche, je ne renie pas le fait que je sois musulmane. Mais je veux dire que la religion ne me définit pas en intégralité. C'est une partie de moi.

S'impliquer pour réaliser ses valeurs et participer aux changements du monde

Au cours des entretiens, les jeunes ont fait référence à leurs expériences locales pour participer à la vie de la cité et à l'accompagnement des animateurs et des éducateurs pour vivre ces expériences. Elles constituent des repères car elles leur permettent de mettre en œuvre dans la réalité leurs valeurs. Ils font peu référence à des idéologies politiques ou sociales, mais ils sont très attentifs à pouvoir affirmer et exercer ces valeurs de façon collective.

De nombreux jeunes expriment qu'ils pensent pouvoir effectivement exercer des changements au niveau local et souvent ils parlent des échanges avec les élus locaux et les cadres de la municipalité. Certains expriment une solidarité vis-à-vis des jeunes migrants qui actuellement

traversent la Méditerranée pour s'installer en Europe. De plus en plus souvent, ils rencontrent, partagent parfois des activités avec eux lorsqu'ils arrivent dans les quartiers populaires. Les jeunes cherchent à développer des solidarités avec eux, dans les écoles mais aussi les clubs sportifs, les associations culturelles et les structures d'accueil de la jeunesse. Ils sont, par contre, beaucoup plus réservés sur leurs capacités d'influence au niveau national et mondial par l'action collective. Certains d'entre eux pensent qu'ils sont surtout spectateurs de l'évolution du monde et se sentent impuissants à l'influencer.

Les analyses de programmes comme Jeunesse entre les deux rives ou ceux du réseau international « Jeunes, inégalités sociales et périphéries » montrent que les jeunes des périphéries se saisissent souvent rapidement des cadres d'expériences proposées, comme les rencontres internationales, et qu'au-delà de ce moment de l'expérience, ils continuent à échanger et parfois à se rencontrer. Ils initient alors au niveau local de nouvelles façons de s'impliquer. Pour « circuler » à ces différentes échelles « du local à l'international », il faut cependant créer les conditions concrètes pour pouvoir les rendre effectives.

VERBATIM

LES VALEURS

Lille

H6 : je n'ai pas de valeur religieuse, j'en ai d'autres. Après, là où je suis toujours un petit peu méfiant des valeurs qu'on peut attribuer à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, c'est qu'aujourd'hui ils sont considérés comme des mots, et plus comme des valeurs. Mes valeurs à moi, ce ne sont pas celles-là. Mes valeurs à moi, c'est plus le respect, la tolérance. Mais au final, chaque valeur (...), se retrouve toutes les unes dans les autres. On a de la tolérance dans l'égalité, on a du respect. C'est la richesse des quartiers, le fait de voir qu'il y a des pauvres, des très pauvres, des moins pauvres, des blancs, des noirs, des vieux, des jeunes et que voilà, tout le monde peut vivre ensemble. Peut-être pas forcément à un pied d'égalité absolument parfait, mais simplement avec le respect. Le minimum

qu'il faut pour que les gens ne se marchent pas dessus.

H2 : on peut vivre ensemble, mais en haut et en bas, c'est deux cas différents.

H6 : moi, il n'y a pas grand-chose qui me guide. Enfin, je vis sans me poser de question.

Gennevilliers

2 : (...) y a le partage, la solidarité, on peut trouver énormément de valeurs. Je pense que tout le monde vient avec son bagage. Moi c'est plutôt les valeurs de partage, la solidarité. C'est mes engagements personnels à côté. Avec le conseil local de jeunes, je pense que l'on peut aller plus loin. Je pense que le meilleur moyen de parler aux jeunes c'est par les pairs, et leur permettre de se faire leur place, pour l'émancipation et l'autonomie de la jeunesse.

Le respect

Lille

F5 : c'est revenir aux choses fondamentales en fait. Les choses qu'on nous apprend, quand on est tout petit.

F2 : exactement.

F5 : d'être poli, d'être gentil, respectueux. De partager des choses qui au fur et à mesure, en grandissant on oublie.

F2 : on n'a pas reçu cette éducation au respect.

F1 : si par exemple, je pense que t'es peut-être athée, t'as forcément eu un vécu, t'as voyagé, t'as eu une éducation par tes parents.

F4 : t'as tes parents.

F1 : donc, voilà. Pour elle, ses premiers appuis, c'est ses parents, même si elle n'a pas de religion.

VERBATIM

QUEL CADRE POUR AGIR

Participer au changement au niveau local

Strasbourg

5 : il y a eu des actions menées contre les violences. Comme je suis bénévole, on a participé à des actions qui ont donné de l'espoir aux gens. Il y a de la paix aussi. Il y a de l'amour qui est resté, pas que de la haine, les fleurs à Paris. La culture c'est une réponse pacifique à la violence. Gandhi est un modèle partout dans le monde.

8 : je suis consciente de la réalité.

2 : oui consciente, mais la politique on peut pas la changer. On a beau dire qu'on vit bien à La Meinau mais on ne peut pas gagner, on peut limiter les dégâts. Les conflits d'opinions vont toujours exister.

4 : moi j'ai pas envie de vivre dans les dégâts, je veux être quelque chose. Je veux croire à un monde meilleur.

L'intervention sociale et éducative, le rôle des jeunes

Strasbourg

3 : (...) moi j'ai un pied dans l'éducation. Il n'y a pas que les parents qui vont apprendre les choses aux enfants, nous aussi à notre niveau. Je sais qu'ils apprennent aussi de moi, de comment on fait les choses, ils me regardent. Je pense que je fais de l'éducation, en tant qu'animatrice.

Mais j'ai travaillé en laboratoire aussi, et là je trouvais que je participais, je me sentais utile, ça donne une certaine valeur. Mais après c'est vrai c'est les parents qui aident, et ils nous remercient, mais le fait d'être instit c'est dur aussi. (...)

Participer à l'évolution du monde

Nantes

5 : je me change moi, j'ai un grand travail à faire sur moi avant les autres.

6 : faut faire des petites missions pour changer un peu. Comme l'humainitaire avec la pauvreté.

8 : je vais déjà par me changer moi avant de changer le monde, mais je ne sais pas quoi.

7 : moi j'ai une liste t'inquiète, elle est longue !

8 : commencer par se changer soi et essayer de changer autour de soi.

1 : ce qui compte aujourd'hui, c'est la paix dans le monde

2 : l'égalité mais je sais que c'est compliqué

3 : continuer à être heureuse, être entouré de personnes heureuses, que tout le monde soit heureux, mon environnement.

4 : oui on peut faire le changement à notre échelle, favoriser les échanges, par exemple on est en train d'échanger aujourd'hui, je ne l'ai jamais fait et c'est intéressant. Ça peut être

de l'échange avec des personnes d'autres générations, faire des voyages à grand échelle

1 : s'engager dans l'armée, c'est un moyen pour faire la paix.

2 : je vis au jour le jour, je m'en fiche un peu, je ne me projette pas.

On ne pèse pas

Lille

F3 : oui. De toute façon, je me dis que nous, petits êtres, on n'a pas beaucoup de poids sur comment la politique, l'environnement vont évoluer.

F3 : oui, voilà. Ce n'est pas nous qui avons les grandes décisions.

Dépasser la nationalité pour être citoyen de l'Europe, du monde

Lille

H4 : ce n'est pas une valeur. Mais je pense qu'à partir du moment où on pourrait dépasser la nationalité, enfin ce qu'on nous inculque comme nationalité, et qu'on arrêterait de penser en tant que français mais en tant qu'europeen ou en tant qu'humain quoi, tout simplement, et qu'on pouvait, au lieu de produire pour vendre. Je ne sais pas, on pourrait produire pour répondre à un vrai besoin. (...)

3

Jeunes des quartiers populaires / jeunes ruraux, des préoccupations communes mais ressenties différemment

- Une même pratique des réseaux sociaux
- Un intérêt commun pour le Monde, mais une appréhension face à la mondialisation
- Des angoisses similaires sur l'avenir collectif, mais « le territoire de vie » comme un cocon sécurisant
- Être Français une même évidence, mais sans être obligé de le prouver
- Une recherche similaire pour réussir sa vie
- Favoriser les circulations et les rencontres des jeunes dans des rapports d'altérité



Jeunes des quartiers populaires / jeunes ruraux, des préoccupations communes mais ressenties différemment

À la demande du CGET, nous avons mené des enquêtes auprès des jeunes entre 16 et 25 ans en milieu rural. Compte tenu de nos réseaux de travail, nous avons proposé à Mohamed Touile, animateur à l'association familles rurales et à l'Union départementale des associations familiales (Udaf) du Lot, de réaliser ces enquêtes sur le site de la communauté de communes du Grand Figeac.

Celle-ci regroupe 79 communes, majoritairement dans le Lot (quelques-unes dans l'Aveyron). Classée dans les espaces peu dense²³, elle compte environ 42 000 habitants (dont environ 10 000 pour Figeac) sur un territoire d'un peu plus de 1 000 km². Il ne s'agit pas d'un territoire périurbain puisque la ville chef-lieu de département, Cahors, est à 70 kilomètres. Aussi, bien que ce territoire ait une forte identité de « pays », avec une offre culturelle importante, il n'est pas facilement accessible en transport. Étendu, il accueille plus de six cent élèves en cités scolaires et constitue un centre d'accueil pour la jeunesse même si ces jeunes fréquentent peu la ville de Figeac et les espaces jeunes de la ville car beaucoup sont en internat. La plupart des jeunes interviewés, en particulier les pensionnaires de ces internats, sont des enfants de familles présentes sur ce territoire depuis de nombreuses générations ; mais certains autres sont issus de familles plus récemment installées. Leurs parents, qui habitaient des quartiers populaires urbains et sont issus de familles souvent d'origine française depuis plusieurs générations, sont venus s'implanter sur le territoire de Figeac dans les années 1980 alors qu'ils étaient enfants. Leurs interviews ont montré leur processus d'adaptation et ce qu'ils apportent au pays de Figeac. Les interviews de leurs enfants ont montré un grand attachement à ce territoire mais aussi le désir de circuler dans le monde.

Le site de Figeac constitue un échantillon représentatif de jeunes qui vivent dans une petite ville en milieu rural, mais aussi de jeunes qui viennent en lycée professionnel (lycée agricole ou foyer de jeunes travailleurs). Ce sont donc des jeunes assez différents de ceux des quartiers populaires urbains, d'autant que beaucoup sont en internat. Les parcours de socialisation ne sont donc pas les mêmes. Aussi faut-il se garder de les identifier à leur territoire de manière homogène mais regarder plutôt leur circulation et leur itinéraire.

Nous avons mené les travaux avec la même méthode et les mêmes questionnements que dans les quartiers populaires urbains. Nous avons interviewé quatre-vingt jeunes sur un seul site. Les propos ci-dessous ne présentent donc pas la même solidité de résultats que pour les quartiers urbains où nous avons 300 entretiens. Il s'agit davantage d'un système d'hypothèses qui supposerait des confirmations et des nuances même si les propositions qui sont faites là le sont sous forme affirmative. Ces enquêtes ont confirmé la pertinence de la mise en résonance des résultats des enquêtes auprès des jeunes des milieux populaires en milieu rural et urbain, une approche qu'il conviendrait de poursuivre.

Une même pratique des réseaux sociaux

Tous les jeunes interviewés, en milieu urbain comme en milieu rural, ont des pratiques quotidiennes des réseaux sociaux. De nombreux travaux de chercheurs et de cliniciens ont été réalisés à ce propos²⁴. Les jeunes développent des cultures entre eux, à distance des adultes et vivent des expériences importantes sur différents registres en même temps : intime, collectif, voire politique pour certains d'entre eux. Ces expériences par les images et par les échanges virtuels mettent en jeu des émotions, des imaginaires et des représentations corporelles. Ces phénomènes sont souvent difficilement accessibles pour les adultes mais sont valorisés par les jeunes. Les entretiens avec leurs interlocuteurs au quotidien montrent souvent les inquiétudes et les incompréhensions de ces derniers. Ils ont du mal à faire confiance à ces espaces de vie et de communications spécifiques aux jeunes et ont besoin d'être réassurés à ce propos. Cela constitue un enjeu fort pour les relations entre les générations.

De même, les jeunes s'informent beaucoup par les réseaux sociaux et de façon répétée au cours d'une journée. Nombre d'entre eux vérifient les informations en comparant plusieurs sites. Ils sont ainsi en permanence reliés à la vie du monde et aux émotions qu'elle suggère. En comparant, ils cherchent à savoir si ces sites disent la vérité, mais ils interrogent peu le pourquoi de l'information et les choix émetteurs. Ils cherchent à « ne pas se faire manipuler » et sont souvent convaincus de l'existence de réseaux qui ont le pouvoir et qui manipulent les opinions. Certains peuvent rapidement développer une vision complotiste et manipulatrice du monde.

Ces caractéristiques sont communes à tous les jeunes interviewés que ce soit en milieu urbain ou rural. Elles ne présagent pourtant pas d'une spécificité des milieux populaires. Il serait intéressant de vérifier si elles se retrouvent dans d'autres milieux sociaux, comme les classes moyennes ou supérieures. Ce rapport quasi permanent aux réseaux sociaux et aux informations les fixe à un temps instantané ou le passé-présent-avenir tend à disparaître. Ceci a pour conséquence de transformer profondément leur rapport au temps, à l'espace, à l'anticipation et de diminuer leur possibilité de prendre du temps pour eux, sans être « interrompu » et sollicité par l'action ou l'information.

Il est probable que cette pratique des réseaux sociaux n'influence pas leurs représentations de la même façon, selon leur rapport espace-temps avec leur milieu de vie. Ainsi, pour les jeunes des quartiers urbains, le « temps de la cité » s'inscrit dans un univers d'espaces urbains et de logements qui, certes, évolue lors des réhabilitations ou des aménagements urbains mais qui souvent est figé dans un paysage relativement fixe où ils ont le sentiment d'être stigmatisés et assignés à leur quartier. À l'opposé, pour les jeunes des milieux populaires ruraux, le milieu de vie constitue un espace protecteur, une référence positive, et même un lieu attractif. Mais tous les deux sont attachés à leur milieu.

NOTES

23. Au titre de la grille communale de densité.

24. Travaux de Serge Tisseron, « Rêver, fantasmer, virtualiser. Du virtuel psychique au virtuel numérique » Dunod, 2012, « Subjectivation et empathie dans les mondes numériques » Dunod, 2013

Un intérêt commun pour le monde, mais une appréhension face à la mondialisation

Les jeunes en milieu urbain, lorsque nous leur avons présenté les planisphères, ont été immédiatement enthousiastes et à l'aise à la perspective de les remplir et d'en discuter. Ils se sont situés comme pouvant devenir un jour des acteurs stratégiques tout en regrettant de ne « pas peser » suffisamment sur ce monde tellement complexe, tellement inaccessible.

À l'inverse, les jeunes en milieu rural ont exprimé une certaine appréhension face à la mondialisation, même s'ils ont rempli la carte avec facilité pour la plupart d'entre eux. Certains ont refusé l'exercice en disant que cette mondialisation était envahissante et qu'ils avaient peur de ce phénomène non maîtrisable. Nombre d'entre eux souhaitent voyager mais n'envisagent pas de déménager pour s'installer ailleurs.

Les pays identifiés comme « à enjeux », en particulier ceux du Moyen-Orient et souvent ceux de l'Afrique subsaharienne, le sont par tous les jeunes interviewés. Mais ils ne provoquent pas les mêmes identifications, les mêmes désirs de solidarité. Pour les jeunes des périphéries urbaines, il y a, ainsi que nous l'avons indiqué, un sentiment de solidarité et de partage par rapport à la souffrance de ces populations. Pour autant, nous n'avons rencontré aucun jeune sur le départ. Ils pensent qu'ils n'y sont pas utiles et que c'est beaucoup trop dangereux.

Par contre, les jeunes du Grand Figeac ne se projettent pas dans des actions de solidarité avec les populations d'autres pays, qui sont souvent associés au risque de l'Islam radical et de la guerre. Ils représentent un danger, ils ne les attirent pas et s'en méfient. Certains d'entre eux font des amalgames avec les jeunes des quartiers populaires urbains. Ce sont parfois « des arabes qui ne sont pas vraiment d'ici et pour certains potentiellement des futurs terroristes ». Ces guerres et les photos quotidiennes de celles-ci les inquiètent pour l'avenir du monde. Les attentats ont constitué un grand choc et pour certains, les jeunes issus de l'émigration étant devenus un danger potentiel.

Dans les deux territoires, j'ai noté, au fur et à mesure des enquêtes entre 2015 et 2017, une

aggravation des inquiétudes sans doute en raison de l'actualité française et internationale. Les jeunes ont donc une forte porosité à l'actualité politique mondiale, comme la présidence de Donald Trump aux États-Unis et le conflit avec la Corée du Nord. Par contre, aucun d'eux n'a fait référence au conflit entre l'Ukraine et la Russie et ils ne parlent pas de l'Europe et du rôle de l'Otan. Les jeunes de milieu rural font toutefois davantage référence aux Nations Unies.

De fait, jeunes urbains et jeunes ruraux reconnaissent tous habiter le même monde. Ils repèrent à peu près les mêmes ressources, les mêmes dangers, les mêmes guerres, mais ils n'établissent pas les mêmes identifications. Les jeunes des quartiers populaires urbains se projettent vers des pays qui leur ressemblent alors que les jeunes ruraux ne veulent pas avoir de lien avec eux.

Cependant, tous s'interrogent sur les grandes puissances, en particulier la Russie, les États-Unis et la France qu'ils situent comme une moyenne puissance mais qui est reconnue sur la scène internationale. Les jeunes ruraux n'évoquent pas la Grande-Bretagne, ni la Turquie, très peu Israël, l'Égypte ou même l'Arabie Saoudite. La Chine est hors champ des conflits du Moyen-Orient mentionnés sur toutes les cartes mais elle est citée comme une grande puissance économique.

Les jeunes des quartiers populaires urbains interrogent les postures des grandes puissances et font volontiers de la géostratégie. Les jeunes des milieux ruraux, lorsqu'ils souhaitent aborder la mondialisation, ont aussi une réflexion stratégique, mais ils sont plus à distance et cela les concerne moins directement. Ils redoutent une guerre mondiale « qui mettrait en danger la planète », mais ils ne s'identifient pas à la partie de la planète à laquelle s'identifient les jeunes des quartiers populaires urbains.

Tous les jeunes ont une approche catastrophique de la situation de la planète. Les jeunes ruraux se montrent plus préoccupés par l'avenir de la terre au sens environnemental. Ils parlent, pour certains, de leur appartenance à ce territoire depuis des générations. Tous affirment que les paysages les rassurent et constituent un référent intemporel, relativement à distance des risques de catastrophes écologiques. Nombre d'entre eux souhaitent s'investir par rapport à ces enjeux environnementaux.

A contrario, même si les jeunes urbains expriment aussi une grande inquiétude pour l'avenir de la terre et lient leur destin personnel et collectif à son devenir, ils le font sans évoquer la possibilité d'intervenir à ce sujet, par exemple en favorisant la transition écologique.

Des angoisses similaires sur l'avenir collectif, mais « le territoire de vie » comme un cocon sécurisant

Quel que soit leurs lieux de résidence, les jeunes interviewés ont à la fois exprimé un grand désir de vivre des expériences, de découvrir le monde, mais aussi leur inquiétude pour leur propre avenir, pour se construire des repères, faire des choix pertinents dans cet environnement social vécu comme complexe, même s'il est sécurisant pour les jeunes ruraux, et où chacun doit compter sur ses propres forces. Outre l'affirmation pour nombre d'entre eux qu'ils créeront une famille après avoir pris le temps de vivre, ils s'inscrivent peu dans une planification de leur vie.

Cependant, dans les quartiers populaires urbains, où nous avons interviewé des jeunes déjà confrontés aux affrontements avec la police et aux économies de survie locale, l'inquiétude est alors exprimée pour le quotidien et pas seulement en terme d'avenir. Le rapport de ces jeunes assignés à leur territoire ne peut pas s'ouvrir de la même façon au mouvement.

Dans les interviews en milieu rural, nous avons entendu d'autres modes d'assignation et de fermeture. Certains jeunes nous ont dit leurs difficultés, ou parfois leur souhait, de reprendre et poursuivre l'exploitation agricole familiale. Plusieurs d'entre eux ont fait référence aux ruptures ou aux éloignements qu'ils ont vécus dans cette transmission de responsabilité, en particulier les aînés des familles. Traditionnellement ce sont ces derniers qui devaient reprendre la gestion de ces exploitations. Or, aujourd'hui les tensions dans les familles peuvent être grandes à ce propos et introduit des rapports complexes dans les fratries pour les jeunes hommes. Il y a là pour certains un point commun avec les jeunes des milieux populaires, celui d'être responsable de la famille. J'ai suivi longtemps des jeunes très impliqués dans les économies parallèles des quartiers. Ils en étaient pour certains les leaders, ils avaient des diplômes, ils auraient pu quitter la cité, mais ils avaient la responsabilité de la vie économique de la famille et du devenir des plus jeunes, cherchant à ce qu'ils ne vivent pas dans la pauvreté et sortent de la cité. Il est intéressant d'étudier les dynamiques intergénérationnelles des familles et aux enjeux de la

reproduction pour comprendre leurs difficultés d'émancipation.

Au-delà de ces destins singuliers, les entretiens montrent une inquiétude pour les destins collectifs. Je pense à ce jeune homme du foyer de jeunes travailleurs de Figeac qui, à ma question par rapport à l'avenir, répond : « si c'est l'holocauste généralisé, je veux mourir en premier, si ce n'est pas le cas, je veux voyager ». De nombreux jeunes expriment leur inquiétude d'une catastrophe imminente, une guerre mondiale ou une catastrophe écologique. Ils expriment une perte d'étayage au sens de la confiance et le risque d'un crash général. Nos travaux précédents d'écoute des jeunes des années 2000-2005 ne montraient pas ce risque imminent.

Cependant le vécu d'une catastrophe potentielle n'est pas appréhendé de la même façon selon les milieux de vie. Les jeunes des quartiers populaires urbains vivent ce risque de confrontation à la mort imprévisible et imminente dans leur propre vie. Ils l'ont souvent rencontré dans la vie collective du quartier ou dans leur propre famille.

Dans le milieu rural du Grand Figeac, nous n'avons pas entendu ce rapport à la mort dans l'environnement proche. La peur des jeunes a comme objet le risque d'un crash global dans lequel ils risquent d'être pris. Mais ils vivent au contraire leur environnement proche comme un lieu de refuge face à la violence et aux dangers. Ainsi pour certains, vivre à Toulouse n'est pas concevable parce que les villes sont des lieux de pollution et de dangers destructifs.

Nombre d'entre eux affirment leur désir de voyager et de découvrir le monde, mais ils ne souhaitent pas connaître les villes, encore moins les grandes métropoles. Ils ont un grand attachement à la nature et veulent parfois découvrir des environnements inconnus en Europe, la Grande nature et ses paysages.

Ainsi ces angoisses et ces représentations des risques de destruction ne sont pas vécues sur les mêmes registres et n'ouvrent pas les mêmes champs de transformation. Les jeunes en milieu rural ont été marqués par les attentats, mais ils se sentent à distance et souhaitent des renforcements de la sécurité pour les rassurer et les protéger de ces dangers potentiels. Certains d'entre eux ont fait référence aux jeunes des quartiers populaires comme potentiellement dangereux mais surtout aux migrants venus de lieux de guerre. L'Islam, en tant que religion, n'a pas été cité comme responsable en tant que tel des attentats, mais les jeunes kamikazes ont été définis par leur attachement à la religion musulmane. Les jeunes des quartiers ont aussi été très marqués par les attentats et cela a généré une grande inquiétude pour eux et pour leurs proches. À la différence des jeunes en milieu rural, ils se sentent directement concernés, voire désignés.

Être Français une même évidence, mais sans être obligé de le prouver

Tous les jeunes interviewés de milieu urbain ou rural reconnaissent la France comme leur pays, celui où ils vivent. Tous s'accordent à dire que la devise de la France « Liberté, égalité, fraternité » est une référence pour le monde entier et qu'ils en sont fiers. Les jeunes des quartiers populaires urbains l'affirment plus que les jeunes du monde rural, mais ils ajoutent que la France « ment », qu'elle ne tient pas ses promesses.

La légitimité à être Français » est, quant à elle, très différente. Ainsi, si les jeunes des milieux populaires urbains expriment des doutes, comme nous l'avons énoncé précédemment, sur leur légitimité à être Français, et ce quelque que soit leur l'origine, les jeunes des milieux ruraux, à l'inverse disent « qu'ils sont évidemment Français ». La question ne se pose pas pour eux. Cette appartenance est incarnée territorialement par leur appartenance au pays du Grand Figeac, ancrée parfois dans des généalogies anciennes.

Dans les deux cas, les jeunes reconnaissent que leur nationalité française est une ouverture au voyage et qu'elle permet une reconnaissance citoyenne et politique ainsi qu'une ouverture au monde. Ceux qui peuvent voyager expriment un sentiment de responsabilité de représenter la France alors que ceux qui ne voyagent pas n'ont pas cette opportunité. Soutenir leur désir de circulation les ouvre à l'altérité et la rencontre de l'autre tout en leur permettant de s'affirmer comme français.

Une recherche similaire pour réussir sa vie

L'adolescence et le temps du collège sont des moments de risque pour les jeunes et ceux qui les accompagnent.

Trouver sa place dans la société, devenir autonome et réussir sa vie est un but commun à tous les jeunes rencontrés. Cependant, la « peur de mal tourner » et d'être assigné à un territoire, caractérisée par l'entrée dans la délinquance et l'implication dans les économies parallèles de la drogue, est davantage exprimé par les jeunes des quartiers urbains. Pour les jeunes en milieu rural, les entretiens ont davantage mis à jour l'épreuve du déménagement rendu nécessaire pour poursuivre leurs études au lycée, ce qui engage une mobilité forcée, mais aussi les peurs de l'échec social et du chômage, les troubles face à l'orientation, les difficultés de quitter la vie familiale et de vivre en internat dans les grandes cités scolaires (lycées à la fois généralistes et professionnels), qui accueillent aujourd'hui plus de 600 jeunes à Figeac.

L'enjeu pour ces jeunes est de transformer, pour certains de façon importante, leurs repères et leurs valeurs entre le monde rural de vie en village, et celui de ce monde en internat entre pairs dans une petite ville. Les jeunes interviewés au foyer de jeunes travailleurs ont très bien expliqué les efforts et les ouvertures que cela a produit pour eux. La nécessité de devenir autonome et de réussir au plan professionnel et économique est au centre de leur motivation. Pourtant, nombre d'entre eux nous ont dit comment ce premier déplacement remettait en cause leur projet d'installation immédiate et les incitait, au contraire, à vivre un temps de voyages, d'expériences et de découvertes.

Aujourd'hui, il existe de grandes différences dans les cheminements des jeunes en milieu rural et de ceux des quartiers populaires urbains à propos de l'autonomie, de leur protection et de la réalisation sociale. Cependant pour tous le chemin est complexe. Ils sont souvent seuls face aux obstacles. Mais beaucoup d'entre eux aspirent à être suffisamment solides pour « réussir ».

Tous les jeunes interviewés expriment des appréhensions par rapport à eux-mêmes, à leur valeur narcissique. Ils expriment tous une peur de la solitude et cherchent à fonder une famille, à être proche de leur famille. Sur ce thème, la comparaison entre les jeunes des milieux urbains

et ruraux est compliquée car les conditions d'entretien, au sein d'établissements scolaires, ne facilitait pas l'exploration de questions intimes.

Les rapports de genre, les rapports à l'amour et à la sexualité constituent un enjeu qui les concerne tous. Peu de jeunes parlent de l'amour en dehors de la perspective de se marier et de fonder une famille, même s'ils n'envisagent pas de le faire rapidement. Ils expriment des valeurs traditionnelles et certains redoutent les expériences sexuelles « sans contrôle », sous emprise d'alcool ou de drogues par exemple. Ils ne sont pas sûrs d'eux-mêmes comme nombre de jeunes face aux attirances pulsionnelles et se sentent plutôt seuls à ce propos. Ils s'expriment peu par rapport à l'homosexualité et tiennent à distance ce questionnement, même si la montée de la question des rapports de genre les amène à évoluer.

Dans les quartiers populaires urbains, réussir sa vie s'inscrit en solidarité avec la famille et souvent la communauté de vie de proximité (voir p. 35). L'appartenance à une communauté de vie, voire de destin, l'importance des solidarités collectives, ne sont par contre pas affirmées de la même façon par les jeunes ruraux. Pour les jeunes du Grand Figeac, pouvoir s'inscrire dans leur pays et y réussir sa vie constitue un but souvent énoncé. C'est le territoire, le « pays », qui fait soutien, alors qu'en milieu urbain c'est la communauté de vie²⁵.

Favoriser les circulations et les rencontres des jeunesses dans des rapports d'altérité

Les sujets développés précédemment sont communs mais vécus très différemment selon les milieux de vie, périphéries urbaines ou monde rural. La méconnaissance, voire la méfiance face à la ville et aux espaces urbains pour les seconds, de la nature et de la campagne pour les premiers, influence fortement leur rapport au monde, à leurs dynamiques identitaires et leur rapport aux autres. Ainsi, il existe

aujourd'hui plus de proximité entre les jeunes des périphéries urbaines de France, d'Italie, du Brésil ou du Sénégal qu'avec des jeunes de milieux ruraux. Favoriser l'altérité et l'ouverture des identités suppose de créer des échanges et des rencontres entre différents milieux de vie.

La circulation des jeunes et leur rapport à l'altérité dépend aussi de leurs modes de socialisation. Prendre en compte ces modes de socialisation, identifier comment ils se combinent de façon singulière pour chaque jeune, permettent une écoute plus fine de leur façon de naître au monde et d'en tenir compte dans les relations éducatives. Au fil des années, j'ai pu différencier trois modalités différentes :

- les jeunes « dans le retrait privatif » sont ceux qui depuis l'enfance sont à distance des autres jeunes, souvent sous l'influence des parents. Certains, plus en difficulté peuvent et s'enfermer dans l'espace familial. Certains d'entre eux peuvent cependant vivre une socialisation importante via les réseaux sociaux ;
- les jeunes « fixés au territoire » sont ceux qui ont un sentiment d'appartenance très fort à leur territoire et ne se sentent en sécurité qu'avec des jeunes comme eux. Il leur est plus difficile de s'autonomiser du groupe de pairs et de rencontrer des milieux de vie inconnus. Certains peuvent avoir développé des formes de sociabilité à distance des normes, par exemple dans l'économie parallèle ;
- les jeunes « circulants » sont ceux qui ont développé une autonomie personnelle et un rapport aux normes qui leur permet de « circuler » dans le quartier et dans la ville, de rencontrer facilement d'autres jeunes et de s'ouvrir à des milieux inconnus. Ils souhaitent réussir, certains d'entre eux se tiennent à distance de leur quartier pour ne pas être stigmatisés alors que d'autres s'impliquent auprès des jeunes par solidarité et pour favoriser leur réussite.

Ces catégories sont des repères. Il ne s'agit pas de classer les jeunes car pris dans leur singularité, ils peuvent combiner des caractéristiques de plusieurs catégories. Lors de l'analyse des interviews, nous avons été étonnés car les mêmes modes de socialisation peuvent être identifiés en milieu périurbain et rural mais les contingences géographiques et l'organisation de la mobilité créent des dynamiques d'autonomie différentes.

NOTE

25. Cf. la définition qu'en donne Etienne Balibar dans « Nous citoyens d'Europe. Les frontières, l'État, le peuple » (Éditions La Découverte ; 2001)

Ainsi les jeunes « circulants » créent des déplacements physiques et psychiques pour répondre à leur désir de découverte, d'expériences et de rencontre de l'autre. Il est plus facile pour ces jeunes de se réaliser, de devenir des démocrates. C'est aujourd'hui un mode d'aspiration positif. De nombreux jeunes, quel que soit leur milieu de vie, se réalisent ainsi. Pouvoir se réaliser ainsi suppose une certaine confiance en soi, une relative réussite scolaire et sociale, une compréhension, voire un accompagnement, du milieu familial.

Les jeunes des quartiers populaires urbains qui ont un mode de socialisation plus privatif se retirent dans l'entre-soi car ils craignent les influences de l'extérieur et de « mal tourner ». Ils sont en défiance vis-à-vis de leur milieu, de leur environnement proche, et peuvent se replier dans la famille ou dans des communautés d'appartenance par les origines des parents ou par adhésion à de nouvelles communautés de valeurs. En milieu rural, certains jeunes peuvent être aussi dans un retrait au sein de leur famille soit parce qu'ils sont isolés physiquement, soit parce qu'ils craignent la confrontation au monde en général. Ils ne vivent pas leur environnement proche comme dangereux.

Les autres jeunes, ruraux et urbains qui ont pour caractéristique d'être « fixés » au territoire de proximité où ils vivent éprouvent un sentiment d'appartenance et de sécurité par rapport à ce territoire. De plus en plus, la pauvreté et la survie immédiate contribuent à les fixer à leur territoire de vie quotidienne.

En milieu rural leur attachement au « pays » peut, s'il est trop centripète, contribuer à cette fixation. Ils ont alors peur de la ville et de toute altérité importante. Ils ne sont pas hostiles à leur environnement, ils le surinvestissent comme lieu de protection, et de compréhension a priori.

Cette fixation au territoire n'est cependant pas la même que celle des jeunes des quartiers populaires urbains. Pour ces derniers, elle combine des processus et des événements d'exclusion sociale, de survie économique quotidienne, de désaffiliation du droit commun. L'échec scolaire, la confrontation à la police et à la justice, l'inscription dans la délinquance ou les économies souterraines fixent certains d'entre eux dans un espace-temps spécifique, engendrant un mouvement centripète qui les fixe au territoire : « la cité, c'est comme un élastique, tu pars le plus loin possible mais tu reviens toujours au centre »²⁶.

Les jeunes rencontrés dans les enquêtes ne sont pas les plus concernés par le retrait privatif, ni ceux qui sont le plus en marge des normes sociales. Ils combinent le plus souvent les deux catégories, celle des « circulants » et celle des « fixés » à

leur territoire de vie et ont pour interlocuteur les animateurs et les éducateurs. Ils ont tous montré un désir de rencontre, de découverte de l'autre, des capacités à transformer leurs stéréotypes. Mais pour faire ces transformations, il faut créer des situations pédagogiques qui mettent à l'épreuve ce désir de rencontre et interrogent les représentations. Il ne suffit pas de faciliter la mobilité, ni d'organiser des rencontres entre jeunes pour que cette prise de conscience se fasse. Les Ateliers de l'esprit critique que nous initiions ont pour but de travailler cette question. Ainsi, il convient de faire très attention à ne pas avoir une vision stéréotypée du rural et de l'urbain et à opposer les jeunes des quartiers et les jeunes du monde rural. L'origine sociale reste plus importante que le territoire. Ces jeunes ont des enjeux communs dans leur représentation du monde et pourraient trouver de l'intérêt à se rencontrer, ce qui serait une façon de déconstruire les stéréotypes.

Ils sont en tout cas plus éloignés des jeunes des classes moyennes et supérieures. Il serait d'ailleurs intéressant d'écouter cette troisième catégorie de jeunes, ce qui n'était pas l'objet de la présente recherche, pour voir comment ils réagissent sur ces mêmes questions. Cela permettrait en particulier de travailler davantage sur les tensions entre centre et périphéries. Un précédent travail avec les jeunes élèves ingénieurs de l'Ecole Centrale nous a montré qu'ils ont une très faible connaissance des jeunes de milieu populaire. Ils s'identifient à une circulation mondialisée mais ont une très faible expérience des milieux sociaux différents de ceux dont ils sont issus, y compris dans des territoires très proches. Or il est très important que ces jeunes qui vont avoir des responsabilités dans leur vie active connaissent et rencontrent les jeunes des milieux populaires.

Enfin, nous pensons qu'il est important que ce travail, très qualitatif, sur les représentations mutuelles des uns et des autres se poursuive au niveau national et initie de nouvelles rencontres. Le développement des territoires ne peut en effet se réduire à la seule recherche de l'équité de présence des services publics mais doit aussi prendre en compte les questions des représentations pour lutter contre le racisme et les préjugés. C'est un facteur important pour une démocratie partagée.

NOTE

26. Joëlle Bordet, « La cité, c'est comme un élastique, tu pars le plus loin possible mais tu reviens toujours au centre. » Adolescence, n°54. 2005/4.

4

De la recherche- intervention à l'action

- Des sites qui font évoluer leurs pratiques et leurs connaissances partagées des jeunes
- Une méthode d'écoute et trois dispositifs pédagogiques



De la recherche-intervention à l'action

Des sites qui font évoluer leurs pratiques et leurs connaissances partagées des jeunes

Gennevilliers

Les objectifs de la recherche ont été tout de suite compris et soutenus par le maire de la ville et par les cadres de la municipalité.

Lorsque Patrice Leclerc devient maire, la jeunesse est une de ses priorités. Il souhaite prendre le temps de redéfinir la politique municipale sur le sujet et tracer une feuille de route précise. Un groupe de travail le réunissant ainsi que l'élue à la jeunesse et des cadres de la ville, se met au travail pendant plus d'un an. La municipalité participe également aux travaux du réseau « Jeunes, inégalités sociales et périphéries ». Une orientation forte était de réfléchir à des modes d'intervention à toutes les échelles : le quartier, la ville, la France, le monde. L'ouverture de l'espace Mandela, lieu multifonctionnel dédié aux jeunes de la ville²⁷ a été emblématique de ce désir de la municipalité de favoriser les circulations et les rencontres de tous les jeunes à l'échelle de la ville, dans une ouverture au monde.

Lorsque nous faisons part aux responsables de la municipalité d'engager une recherche-intervention avec plusieurs sites sur le thème « Renforcer l'esprit critique des jeunes des quartiers populaires », ils répondent avec enthousiasme. Ils nous alertent cependant sur le risque d'une telle formulation qui désigne une fois de plus les jeunes des quartiers populaires comme « déficients ». La ville travaillant déjà sur la question de l'humiliation, il est convenu de préciser l'intention de ce travail. Ils reconnaissent l'importance d'écouter les jeunes dans un cadre défini pour mieux comprendre les dynamiques de socialisation actuelle des jeunes et prendre en compte les processus identitaires.

Les animateurs du service de la jeunesse seront des contributeurs importants de ces travaux et

les évolutions intervenues dans l'organisation des services, notamment pour renforcer le lien entre la jeunesse et la culture constituent un effet de la recherche-action.

Une volonté de la municipalité de renforcer la dignité et de lutter contre les stéréotypes

« En tant qu'élus, en tant qu'adultes, nous butons sur des présupposés qui altèrent notre analyse d'une jeunesse en constante mutation dans un monde globalisé. Nous ne pouvons pas faire appel à notre mémoire d'ex-jeune pour comprendre les représentations de la jeunesse d'aujourd'hui. Le monde et ses représentations ont profondément changé. C'est un problème car pour pouvoir agir ensemble, il faut se comprendre. C'est pourquoi, nous avons décidé de participer à la recherche-intervention « Esprit critique », pour à la fois conforter nos intuitions et remettre en cause certaines certitudes pour développer des politiques publiques ».

« L'étude est venue confirmer nos hypothèses sur certains processus d'humiliation à l'œuvre en direction des jeunes des quartiers populaires : l'humiliation du fait de l'appartenance aux couches populaires ; et l'humiliation du fait de l'origine des parents (être maghrébin ou d'Afrique noire) qui est une des raisons de la remise en cause quotidienne de leur appartenance à la communauté nationale (contrôle au faciès, discriminations à l'emploi, racisme...) et se double de leur appartenance religieuse (ou supposée) à la confession musulmane. Cette double humiliation produit du ressentiment, de la méfiance, de la haine de soi et de l'autre. Mais la « recherche-intervention » nous montre que les jeunes développent aussi de nouveaux moyens d'agir qui donnent sens à leur existence. Ils réinvestissent le champ du religieux, de la solidarité, de la géopolitique pour exister, se construire une histoire personnelle, chercher à transformer le monde » (Patrice Leclerc, maire de Gennevilliers).

Plusieurs thèmes ont interpellé les animateurs et ont permis d'ouvrir des perspectives pédagogiques.

« Sur les enjeux d'ouverture au monde, d'éducation aux médias et de citoyenneté, de nombreuses actions étaient d'ores et déjà engagées en direction des jeunes à Gennevilliers : bar à tchatche, projections débats, ateliers radio. Mais

cette recherche a bousculé les professionnels car, si les débats avec les jeunes sont habituels, les animateurs furent surpris des questionnements et des réponses des jeunes. Ainsi les thématiques « amour / sexualité / vie familiale » ou « place de la religion / hiérarchisation des règles religieuses et républicaines les ont beaucoup interpellés » (Blandine Soulerin et Farid Diab, direction de la jeunesse).

Une ouverture à d'autres acteurs

La recherche-action a été l'occasion d'associer d'autres acteurs de la jeunesse sur le territoire, en particulier le club de prévention spécialisée (Paj), l'association culturelle de la mosquée « Culture et lumière » et le collège du quartier du Luth. Le club adolescents de la municipalité a été aussi partie prenante. Tous ont participé au groupe d'expérimentation, ce qui a permis de mener des entretiens dans des lieux et auprès de jeunes très divers du point de vue de leurs modes de socialisation.

Les acteurs de la Culture ont été au départ peu associés. Mais les résultats de l'enquête auprès des jeunes ont montré l'intérêt de créer des liens plus structurels entre les secteurs d'intervention Jeunesse et Culture. Cela s'est traduit concrètement dans l'organisation municipale avec la reconfiguration de la direction de la jeunesse en direction de la jeunesse et de la culture.

Une volonté de développer les passerelles entre jeunesse et culture et de mettre en place des ateliers d'esprit critique

« Le rapprochement entre les secteurs culturels et le service jeunesse de la ville doit permettre la constitution d'une plateforme commune d'élaboration des projets en direction de la jeunesse autour de 4 priorités : réduire les inégalités et les obstacles relatifs à l'accès aux offres culturelles ; reconnaître, qualifier et valoriser les pratiques artistiques et culturelles des jeunes ; leur donner des capacités d'autonomie critique face à l'abondance d'images et d'écrans ; favoriser l'accompagnement des initiatives et la médiation dans la confrontation aux autres cultures » (Gonery Libouban, direction de la jeunesse et de la culture).

Aujourd'hui la municipalité de Gennevilliers est très impliquée dans la mise en œuvre d'une Cité éducative en coopération avec l'Éducation nationale et la Préfecture (voir p. 69 présentation des Cités éducatives). Un groupe de travail transversal sur le thème « citoyenneté et esprit critique » regroupe les principaux acteurs impliqués sur le sujet de la jeunesse de l'âge élémentaire aux jeunes adultes. Ce groupe vise à créer les conditions pour que les adultes et les jeunes puissent être coproducteurs de ces actions et de ces réflexions. La création d'un atelier de l'esprit critique dans le cadre des Cités éducatives s'inscrit dans cette dynamique et est en lien avec

la dynamique de connaissances créée par la recherche intervention. Il sera destiné plus particulièrement aux adolescents et mettra au travail ensemble les acteurs du territoire impliqués sur ce thème dont les représentants du collège. Il sera plus particulièrement piloté par le club ados de la municipalité qui actuellement met en place un conseil local d'adolescents. L'atelier d'esprit critique va engager à un travail collectif de seize mois qui sera fédéré au niveau national.

Échirolles

L'implication de la municipalité d'Échirolles s'inscrit dans une coopération engagée de longue date avec notamment un travail de recherche-action pour aider à redéfinir les orientations de la politique municipale à destination de la jeunesse et la participation de la ville au réseau international « Jeunes, inégalités sociales et périphéries ». La proposition de s'impliquer dans l'actuelle recherche-intervention l'a donc intéressée, d'autant qu'elle intervenait à un moment particulier avec la constitution d'un pôle « autonomie et citoyenneté » à l'intérieur du Service de la jeunesse et le développement de nouvelles coopérations entre la direction de la jeunesse et la direction de la Culture, ainsi qu'avec d'autres institutions comme la MJC Desnos.

L'expérience des séminaires internationaux avec des jeunes de différents pays avait permis aux animateurs de la ville de se familiariser avec les démarches de réflexion et de compréhension du rapport des jeunes au monde. Cela a facilité leur adhésion à la recherche-intervention et leur mobilisation pour la création des groupes d'entretiens. Ils ont été parties prenantes de l'analyse des contenus et de la définition des axes d'intervention qui ont suivi la recherche-intervention.

Déplacer le regard, déplacer les évidences

« Quand nous avons travaillé la première fois ensemble, c'était pour définir notre politique pour la jeunesse. Nous avons décidé d'aller écouter les jeunes mais sur des registres un peu différents de ce qu'on abordait habituellement. Nous avons volontairement fait un pas de côté par rapport à des questions comme l'insertion et l'emploi, qu'on abordait sous l'angle de leurs lacunes : que leur manque-t-il pour pouvoir s'insérer, pour avoir un boulot, pour être bien socialisé, etc. ? Nous avons cherché davantage du côté de la vie quotidienne des jeunes, de leurs ressources, leurs projections, leurs rêves et, nous

NOTE

27. Lieu d'échange, de débat, de soutien de projets portés par les jeunes, d'aide en matière d'emploi...

les avons aussi situés sur le territoire échirollois. La question de départ était : c'est quoi être jeune à Échirolles ? Nous avons posé pas mal de questions relatives à l'autonomie et l'utilité sociale. En fait, ils ne nous parlaient pas tellement de l'emploi, mais plutôt des possibilités de s'exprimer : à quoi je sers, quelle est la place qu'on nous donne ? » (Frédéric Richoux, directeur de la jeunesse).

« Le double meurtre des jeunes Kevin et Sofian en 2012 a bouleversé l'ensemble des habitants de la ville mais aussi beaucoup les professionnels. À Échirolles, un événement aussi grave était quelque chose de tout à fait nouveau. À cette occasion, nous avons entendu le désarroi des professionnels face à l'apparition d'une violence soudaine et incontrôlable, leurs difficultés à entrer en dialogue sur certains sujets. Quand les jeunes venaient, ils voulaient parler des grands conflits, des complots, de ce qu'on leur cache, de là où les décisions se prennent. Les professionnels peinaient à construire une posture éducative pertinente sur ces questions. Doucement, nous avons vu émerger la question du départ au jihad sans pourtant connaître des jeunes concernés. Mais on voyait bien que le terreau était en train de se construire et que cela commençait à nous échapper : C'est à ce moment-là que Joëlle Bordet est venue nous parler de la recherche-intervention car elle avait vu ce phénomène se développer dans d'autres quartiers, particulièrement à Strasbourg, Cela a permis d'aborder cette questions sous un angle nouveau par rapport à ce que notre imaginaire collectif était en train de construire à propos de la radicalisation des jeunes et des possibles départs à Daech » (Patrice Mezzin, responsable du Pôle autonomie citoyenneté).

Associer les autres interlocuteurs des jeunes pour ouvrir de nouveaux espaces d'accueil dans la ville

Les entretiens avec les jeunes ont permis d'engager un dialogue avec des associations et des personnes qui n'étaient pas forcément des partenaires de la ville pour la politique jeunesse. Les rencontres avec les associations sportives et de parents d'élèves ainsi qu'avec l'association culturelle liée à la mosquée ont été importantes. En s'exprimant à la fois comme parents et comme responsables de la vie sociale, ces interlocuteurs ont montré à la fois leurs fortes préoccupations par rapport à l'avenir des jeunes mais aussi la grande connaissance qu'ils avaient de ces jeunes, ainsi que leur envie de dialoguer davantage avec la municipalité.

« Il y a de multiples pôles d'identification positive dans les quartiers populaires, complémentaires à l'action du service jeunesse de la ville. Si on souhaite qu'émergent des jeunes leaders qui s'impliquent dans la ville, il faut qu'ils puissent s'identifier à des personnes de la société civile et pas seulement à des professionnels » (Frédéric Richoux, directeur de la jeunesse).

La direction de la culture, la MJC Desnos, l'association de prévention spécialisée APASE, ont participé activement à la recherche-intervention, ainsi que le lycée et son proviseur. Cela a créé un véritable enthousiasme qui a favorisé l'implication de tous. La conférence de Joëlle Bordet sur les modes de socialisation des jeunes a permis un échange avec l'ensemble des enseignants et de parler avec eux de la recherche sur l'esprit critique. Suite aux entretiens, le service municipal de la jeunesse a souhaité mettre en place une formation-action co-animée avec Joëlle Bordet où il est prévu d'inviter ces interlocuteurs des jeunes.

Développer des cultures communes et mettre en place des ateliers d'esprit critique

Le dispositif de la recherche-intervention a donc été un support dynamique pour développer une culture commune entre les acteurs, internes ou externes à la municipalité. Les entretiens avec les jeunes ont fait « événement » dans la mémoire des jeunes mais aussi dans celle des professionnels. Les écoutes collectives, la retranscription des entretiens et les temps d'analyse collective ont été des temps forts d'implication des différents professionnels dans leur diversité.

Les coopérations se sont renforcées. Ainsi le collectif animé par la MJC pour lutter contre les violences suite aux meurtres des deux jeunes a pris en compte le contenu des entretiens. La participation de certains jeunes d'Échirolles au séminaire du réseau « Jeunes, inégalités sociales et périphéries » à Yvetot a aussi été importante.

« Le dialogue avec la déléguée du Préfet et la participation aux réunions nationales organisées par le CGET ont favorisé la reconnaissance de la recherche-intervention. Ce dialogue et cette culture plus partagée permettent une implication effective des services de l'État, en particulier ceux en charge de la politique de la ville, dans la mise en place de la formation-action.

La recherche-action ouvre des perspectives : elle permet de partager les prises de conscience des adultes sur là où en sont les jeunes sur la géopolitique, les valeurs, les croyances, les questions existentielles, l'utilité sociale et la solidarité. Elle aide les processus de coopération éducative à travers la notion d'adulte référent et à rompre avec un certain isolement des professionnels de la jeunesse. Elle permet de réinvestir collectivement les enjeux pédagogiques autour de la question de l'étalement de l'esprit critique. Enfin, elle va déboucher sur le lancement d'ateliers d'esprit critique. » (Frédéric Richoux)

À l'issue de la recherche intervention, les responsables de la municipalité d'Échirolles ont donc souhaité initier la mise en place d'un atelier de la pensée critique à destination des jeunes adultes.

Une journée d'étude avait déjà permis de partager les résultats de la recherche intervention en présence des responsables de la municipalité et de la déléguée du Préfet. Outre les professionnels de la jeunesse, de la culture, des sports, de la prévention spécialisée, cet atelier a fédéré des leaders des associations de jeunes et a concerné environ soixante jeunes de la ville. L'initiative a été pilotée par le pôle jeunesse et citoyenneté de la ville et accompagnée par un comité de suivi composé d'élus, de cadres municipaux, et du délégué du Préfet. Aujourd'hui, la municipalité souhaite poursuivre la démarche dans le cadre du programme national des Cités éducatives, en lien avec l'ANCT, en y associant cette fois les acteurs de l'Éducation nationale. L'atelier sera destiné aux adolescents en particulier sur le quartier de la Villeneuve de Grenoble en coopération avec la municipalité et est en cours de mise en place.

Nantes - quartier Bellevue

La recherche-intervention s'est appuyée au début sur le Centre interculturel de documentation (Cid) de la région nantaise, dirigée par Aïcha Boutaleb, militante d'associations issues de l'immigration du quartier Bellevue et rencontrée en 2014, puis sur l'implication de la municipalité.

Une initiative portée d'abord par la question de l'intégration puis élargie à la jeunesse

Pour Aïcha Boutaleb, il était important, de s'acquerir cette thématique pour alimenter et enrichir la réflexion des acteurs de l'intégration et vérifier concrètement la montée d'une forme de radicalisation dans les propos et/ou postures de certains acteurs associatifs et certains jeunes, qu'elle identifiait comme une "réflexion identitaire" : comment se sentir Français dans une société où le politique ne reconnaît pas ces jeunes comme les enfants de la République et les renvoie sans cesse à leur origine, voire à leur religion ? Cela fait un peu plus de vingt ans qu'au travers du Cid, Aïcha Boutaleb travaillait sur les questions d'identité des jeunes issus de l'immigration. Le Cid a dû interrompre son implication car il a fermé ses portes en décembre 2016. Pour Aïcha Boutaleb, c'était une bonne chose que le travail puisse se poursuivre et soit porté par la municipalité.

Les premières réunions avec les intervenants auprès des jeunes entre 16 et 25 ans en milieu ouvert (acteurs associatifs, éducatifs et de la culture) ont révélé des tensions. Il a fallu donc prendre en compte les résistances, parfois même au processus de recherche. La présence active des représentants de la municipalité et du Cid ont évité l'éclatement du groupe d'expérimentation. La méthode, l'obligation de produire dans un temps court et la participation aux

réunions nationales organisées par le CGET ont constitué des repères suffisamment solides pour pouvoir mener à bien les travaux.

La réalisation collective des enquêtes auprès des jeunes et leur analyse ont favorisé les échanges. Elles ont permis de revisiter ensemble l'histoire du quartier, de mieux identifier les enjeux pour les jeunes aujourd'hui et la nécessité de créer de nouvelles capacités d'intervention collective.

Cependant, les enjeux de pilotage d'une politique locale pour la jeunesse incluant les quartiers populaires d'une ville et d'une métropole comme celle de Nantes sont complexes et la dynamique du quartier de Bellevue en était un révélateur. La reconnaissance des associations de proximité créées par des habitants et des jeunes issus de l'immigration, les conditions d'intégration des associations d'éducation populaire dans les dynamiques portées par la ville constituaient ainsi des enjeux structurels. Par ailleurs, parallèlement à la recherche, la démarche jeunesse portée par la Ville sur ce quartier connaissait des difficultés, notamment lors d'un épisode de violences urbaines, qui a opposé des jeunes aux forces de l'ordre début juillet 2018 suite au décès d'un jeune lors d'un contrôle de police. Le travail sur les entretiens avec les jeunes a permis de faire vivre l'espace public de façon positive et créatrice, en lien mais aussi à distance des événements violents qui ponctuent l'histoire des jeunes de ce quartier.

« La place de la Ville a évolué au cours de la recherche intervention, de la simple observation au copilotage de la démarche. Pour autant l'intérêt de la démarche a été perçu dès le départ par la collectivité pour plusieurs raisons. Les travaux de Joëlle Bordet avaient été lus et regardés avec beaucoup d'attention par les techniciens du service jeunesse. Le thème retenu, et la façon de l'aborder dans le contexte post attentats, a semblé essentiel pour nourrir le « logiciel » de pensée de la collectivité » (Direction de la vie associative et de la jeunesse).

Au fur et à mesure de l'avancée des travaux, parallèlement à l'arrivée d'un nouveau coordonnateur jeunesse, la recherche a produit des effets intéressants.

« À Bellevue, les relations étaient très informelles. Il manquait des espaces comme ceux que le comité d'expérimentation de la recherche a permis d'initier, en développant des cultures partagées entre les acteurs et des échanges de pratiques. Ce groupe a créé un véritable noyau dur d'acteurs et une dynamique collective qui perdure aujourd'hui, et qui n'avait pu se créer sur un autre projet. » Ce qui fait commun entre les associations et la ville, c'est l'intérêt porté aux jeunes, avec des visions parfois différentes, pouvant générer des frottements, car le rapport à l'institution qui

est complexe. » (Direction de la vie associative et de la jeunesse)

Créer une «communauté de confiance» avec les professionnels permettant de réinterroger la prévention de la violence

La façon dont les jeunes construisent leur identité aujourd'hui, leur rapport au monde, au temps, à l'information avec parfois, comme le souligne la recherche, une pensée qui s'enferme dans une clandestinité, vient bouleverser les professionnels dans leur pratique. Accueillir cette parole, adopter une posture pédagogique, devient essentiel alors même que cette parole peut être violente. Or les professionnels sont souvent isolés face à ces problématiques d'affirmation identitaires. L'écoute des jeunes met en question la cohérence du monde adulte et les pratiques professionnelles.

« Les services municipaux doivent prendre leur part dans l'animation du travail pédagogique dans un but de réassurance collective avec les acteurs associatifs mais aussi par un travail inter institutionnel. Il s'agit de (re) mettre en place « des communautés de confiance ». Cela ne veut pas dire normalisation mais de travailler dans le même sens.

À Nantes, le service jeunesse ne s'organise pas autour d'une mission municipale avec une intervention professionnelle directe. Il est positionné comme un ensemblier de l'ensemble des acteurs de la communauté éducative. Cela peut être parfois mal compris et donner l'image d'une institution à distance de la vie quotidienne, avec des choix de financements pouvant être perçus comme non justifiés. Mais si les acteurs n'ont pas confiance en la ville, elle n'a pas de légitimité pour animer cette réflexion » (Direction de la vie associative et de la jeunesse).

Les travaux de la recherche-intervention ont mis en évidence la nécessité de faire évoluer l'offre en direction des jeunes, de penser autrement leur écoute, leur rôle participatif.

Réfléchir aux conditions de généralisation de la démarche à toute la ville

« Cette recherche représente une véritable opportunité pour la Ville de Nantes de nourrir sa politique jeunesse. Sur Bellevue, il s'agira d'expérimenter des outils pédagogiques autour de l'esprit critique avec les acteurs volontaires et de poursuivre la dynamique en cours. Mais plus globalement, il est important pour la Ville de partager les travaux de cette recherche le plus largement possible sur son territoire, avec les partenaires institutionnels, les associations de proximité, les fédérations d'éducation populaire, les villes portant des projets pour la jeunesse dans le cadre du Programme d'investissements d'avenir (PIA)²⁸ auquel la ville de Nantes participe, pour mettre en place des expérimentations. Il s'agit de soutenir

cette approche en l'adaptant aux dynamiques des différents quartiers nantais. » (Direction de la vie associative et de la jeunesse).

« Cette recherche vient percuter parfois les acteurs du territoire, mais ce type de percussive est bénéfique et nécessaire pour adapter l'intervention de la collectivité et permettre aux jeunes de se construire en ayant une attention particulière pour ceux issus des quartiers populaires. Croiser les regards, croiser les points de vue, c'est essentiel. C'est dans cette logique que la Ville de Nantes avec un ensemble de partenaires a candidaté au PIA jeunesse. Aujourd'hui, pour des raisons externes à la recherche, le Cid n'existe plus. Mais depuis plusieurs mois, les acquis de cette recherche-intervention sont mis en dialogue avec les travaux et les préoccupations de la municipalité. Nous souhaitons d'ailleurs mettre en place une journée d'étude au moment de la parution de l'ouvrage à l'échelle de la ville de Nantes en présence des chercheurs et des représentants des autres sites pour partager et mettre en débat les acquis de cette recherche-intervention. »

« Nous travaillons aussi à la mise en place d'expérimentations d'ateliers de l'esprit critique avec les jeunes en coopération avec les professionnels impliqués sur les sites de Bellevue et à l'échelle de la ville. Cela peut sembler modeste mais c'est important car cela permet aussi à un comité d'adultes de partager des valeurs, une vision, une compréhension du monde. La ville doit être présente au côté des acteurs, dans un travail collectif » (Nicolas Martin, élu à la jeunesse).

Aujourd'hui, la ville de Nantes a souhaité s'inscrire dans l'expérimentation développée au niveau national sur la pensée critique dans le cadre du programme des Cités éducatives (voir présentation p. 69). Un ou plusieurs ateliers de la pensée critique sont en cours de mise en place sur le quartier Bellevue, le premier avec les jeunes adultes et peut-être un second avec les adolescents. En relation étroite avec la Direction de la jeunesse de la ville et avec les professionnels impliqués dans la recherche-intervention précédente, une réflexion est en cours sur la constitution du groupe de partenaires qui sera amené à suivre l'expérimentation.

Strasbourg

L'origine de la recherche-intervention a été le départ en Syrie de jeunes du quartier de la Meinau à Strasbourg. Cet événement a produit un choc considérable chez les habitants de ce quartier et a conduit les associations du quartier et des acteurs intervenant dans le champ de la jeunesse à créer un collectif de refus de l'endoctrinement pour dissuader les jeunes de partir. Depuis longtemps, les associations du quartier de la Meinau à Strasbourg (la JEEP, Eveil

Meinau et le centre socioculturel) développaient des actions communes et organisaient régulièrement des moments de partage et de réflexion. Le décès en Syrie de deux jeunes de la Meinau en janvier 2014 a amené ces associations à se réunir pour comprendre ce qui s'était passé et voir ce qu'elles pouvaient faire. En février, un rassemblement a été organisé, suivi d'une conférence-débat en ma présence pour sensibiliser les jeunes et les moins jeunes en apportant différents éclairages psychologiques, géopolitiques et sur le fait religieux. D'autres débats avec les jeunes ont été aussi organisés au centre socioculturel.

De là a émergé le projet de lancer une recherche-intervention pour renforcer l'esprit critique des jeunes. L'objectif était aussi de permettre aux habitants de renforcer leurs capacités à analyser ce qui s'était produit et d'affirmer leur conviction qu'au-delà des appartenances des uns ou des autres, il fallait mener un travail de prévention.

Un travail porté par un collectif d'habitants et de professionnels du quartier suite au départ de jeunes à Daech

« La confiance que nous avons réussi à installer entre nous à travers 20 ans d'actions communes, et dans les moments de fortes tensions dans le quartier, nous a permis de réagir et de nous mobiliser rapidement. Cette capacité de travailler ensemble, malgré nos différences de statut (éducateurs, animateurs, imam, bénévoles, militants associatifs), d'appartenance professionnelle (centre socioculturel, prévention spécialisée, association culturelle/laïque) ou personnelles (croyants, agnostiques, autres) nous a permis de créer très vite ce collectif et de soutenir les familles, très inquiètes à cause de ces événements. Nous n'avons pas attendu les institutions pour agir.

L'ouverture à d'autres personnes, d'autres profils, venus s'engager à nos côtés (psychiatres, architectes, enseignants de philosophie et d'histoire, responsables associatifs, professionnels et bénévoles du centre de ressources ORIV sur la politique de la ville) et de Joëlle Bordet, à nos côtés depuis plus de vingt ans, nous a évité de rester dans l'entre-soi et de partager notre volonté de mieux prendre en compte ces jeunes qui se sentent souvent discriminés, rejetés, inutiles » (Rudi Wagner, fondateur de l'association Prévention action sociale à la Meinau –PAM-, devenue l'antenne Meinau de l'association Jeunes équipes d'éducation populaire (JEEP), vice-président de l'ORIV).

À Eveil Meinau, l'association culturelle liée à la mosquée du quartier, les valeurs pour vivre ensemble et le dialogue intergénérationnel sont des priorités.

« L'esprit de dialogue interreligieux et interculturel et la solidarité sont les caractéristiques de l'engagement de l'Eveil Meinau que nous partageons

aussi avec nos autres partenaires (Jeunes équipes d'éducation populaire, Centre socio-culturel, Maison des potes, Coordination alsacienne de l'immigration maghrébine –Calima-, Civis Pacis). Le soutien des collectivités locales et des pouvoirs publics nous a permis de travailler sur des projets fédérateurs en faveur des habitants du quartier. Ainsi nous avons créé la Fête des Peuples qui se tient chaque année depuis 23 ans, puis un jardin interreligieux avec l'association « L'Oasis de la rencontre », composée de quatre communautés : juive, catholique, protestante et musulmane, et, depuis 2004, la journée de la citoyenneté organisée dans le cadre des actions d'éducation à la citoyenneté. Tout cela nous a permis de développer une culture commune avec les jeunes et les adultes du quartier, qui a été favorable à la création du collectif contre l'endoctrinement en 2014. La coopération entre croyants et non croyants a permis de dépasser les appartenances religieuses, ethniques ou culturelles et facilité la mobilisation » (Saliou Faye, imam et éducateur à l'Eveil Meinau).

« La démarche de la recherche-intervention est venue s'articuler avec la réflexion menée par le Collectif pour le refus de l'endoctrinement et avec l'action du centre socioculturel de la Meinau. Notre démarche pour mettre en place des lieux de débat sur les questions de discriminations, de relations entre garçons et filles, du partage de l'espace public, des conduites à risques, etc. s'en est trouvée confortée.

Il importe de préciser que d'emblée, à l'annonce des événements tragiques de fin 2013 et début 2014, le Centre s'était positionné dans une posture d'écoute des jeunes, d'acceptation d'entendre des propos même inentendables ! Cela a nécessité une attention très forte aux situations auxquelles l'équipe des animateurs jeunes était confrontée. Un des points d'appui a été le Collectif, car il a permis de faire appel aux ressources des uns et des autres et de bénéficier d'un regard croisé sur la situation de crise. La recherche intervention a permis de conforter encore plus cette approche. Elle a montré l'intérêt des jeunes pour les questions géopolitiques, leur envie de comprendre, leur besoin d'adultes en capacité

NOTE

28. Le Programme des investissements d'avenir (PIA) de l'État comprend un volet « projets innovants en faveur de la jeunesse » dont le suivi revient à l'Agence nationale de rénovation urbaine (Anru). L'objectif de ce volet est de « rompre avec l'empilement des dispositifs et des politiques publiques sectorielles, rechercher les synergies, mieux coordonner les interventions à l'échelle d'un territoire, associer pleinement les jeunes à l'élaboration, à la mise en oeuvre et à l'évaluation des politiques publiques qui leur sont dédiées. » 16 projets, dont celui de Nantes, ont été sélectionnés depuis mai 2015 et soutenus à hauteur de 54 M€. Source : <https://www.jeunes.gouv.fr/Projets-innovants-en-faveur-de-la>

d'écouter et de dialoguer avec eux, et aussi, et celui de se sentir utile socialement ici et maintenant ! » (Marie-Pierre Lefevre, directrice du centre socioculturel de la Meinau).

Mettre en place de nouvelles expérimentations pédagogiques à l'échelle du quartier

La recherche a permis de lancer de nouvelles expérimentations pédagogiques sur le quartier de la Meinau avec le concours des acteurs de la jeunesse et des associations d'éducation populaire. Le Comité de suivi a permis de partager le processus et les résultats avec les acteurs concernés : ceux du quartier de la Meinau, les élus et les représentants de l'État, le centre de ressources de l'ORIV. À l'issue de la recherche, les acteurs jeunesse ont créé de nouveaux espaces et outils pédagogiques au sein de chacune de leurs structures.

« L'objectif affiché est de faire bouger les lignes, d'amener les jeunes à sortir d'un discours manichéen, à remettre en question leurs certitudes, à les encourager à s'interroger sur des sujets dont ils pensaient avoir saisi les tenants et aboutissants... La recherche-intervention a permis de faire un autre pas de côté » (Hamed Ouanoufi, animateur Jeunesse, centre socioculturel de la Meinau).

Au centre socioculturel, plusieurs démarches de travail sont mises en œuvre parallèlement :

- des voyages de découverte et de solidarités, pour que les jeunes puissent se confronter à la question de leur histoire, celles des migrations et de leurs pays d'origine ;
- des ateliers de théâtre-forum, sur le rapport au corps, à l'autre et à l'intimité ;
- des micros-trottoirs auprès des habitants, des ateliers et espaces de dialogue avec les jeunes ou des parents, en invitant des personnes extérieures au quartier ;
- des pédagogies alternatives visant à promouvoir une approche non violente, à lutter contre les risques d'embrigadement et à soutenir le développement d'un esprit critique ;
- des actions de solidarité (maraudes, collectes de produits d'hygiène pour des SDF...) ;
- la participation à des temps de formation sur les questions de laïcité avec la Fédération des centres sociaux du Bas-Rhin ou sur les dérives d'endoctrinement vers Daech...

À la Jeep, les éducateurs ont également mis en place un travail spécifique.

« Cette recherche-intervention nous a permis d'y voir plus clair sur ce que chacun peut faire de sa place : les éducateurs, les animateurs, l'imam, les adultes du quartier... Les réflexions ont enrichi nos pratiques avec une nouvelle approche, une nouvelle pédagogie. Nous nous sommes rendus compte que selon l'endroit d'où nous parlions, les approches pouvaient diverger et cela nous a

encouragé à travailler davantage en commun. Si chaque acteur arrive à exercer sa mission, mais en lien avec les autres, cela construit des repères solides pour les jeunes et les parents. Il arrive en effet que les jeunes fassent le tour de différentes associations pour la même question. Il est donc important de travailler à une véritable complémentarité entre les partenaires. Les résultats des enquêtes nous ont permis d'analyser plus finement les situations, d'être attentifs à des signes qui pouvaient passer inaperçus auparavant. Les discussions issues de la recherche nous ont révélé des problématiques importantes comme la question de la transmission entre parents et enfant, de l'origine et de l'identité, la difficulté de faire face à ses multiples appartenances, la question de discrimination. L'ensemble des jeunes a déploré de ne pas avoir un endroit d'écoute et d'expression un peu plus intime.

Nous avons donc mis en place des petits groupes de jeunes, d'enfants et de parents en vue d'aborder ces problématiques, de discuter de leurs préoccupations, par exemple autour de leur nom, leur histoire, leur généalogie. Les chantiers éducatifs sont aussi de bons supports avec la présence d'un adulte capable d'entendre et de faire circuler la parole sans injonction, permettant à chacun d'exister par soi-même, de se dire qu'il n'est pas obligé de penser comme l'autre et que s'il pense la même chose, il peut aussi le dire différemment. Ces ateliers permettent de prendre confiance en soi, de se confronter à d'autres pensées » (Haydar Kaybaki, éducateur, JEEP Meinau).

Favoriser une démarche à l'échelle de la ville tout entière (les conditions à remplir)

En 2014, il n'était pas facile pour les acteurs du quartier de proposer une approche strictement éducative, à l'écoute des jeunes et à distance des démarches de sécurité publique. Le lancement de la recherche-intervention et le soutien qui lui a été apporté au niveau national par le CGET a permis de donner de la légitimité à cette approche. Dans un premier temps, les professionnels du collectif de lutte contre l'endoctrinement de la Meinau ont rencontré l'adjoint au maire de la Ville de Strasbourg, en charge de la politique jeunesse, de la prévention spécialisée et de la politique de la ville. Il a décidé de soutenir la démarche de recherche à la condition que les éléments produits puissent être diffusés et mis à profit à l'échelle de la ville pour conforter sa politique jeunesse, notamment le travail sur la demande des jeunes. Dans cette perspective, il a confié au centre de ressources politique de la ville (ORIV) une mission d'accompagnement de ces travaux.

« La fonction de « centre de ressources politique de la ville » nous positionne dans une fonction d'appui et d'accompagnement aux acteurs du territoire. La Ville de Strasbourg, consciente de l'enjeu de la recherche-intervention et de son

intérêt par rapport aux politiques menées par la collectivité, avait posé comme condition de son engagement dans la démarche que les enseignements qui en résulteraient fassent l'objet d'une diffusion-appropriation par d'autres professionnels et que les jeunes soient parties prenantes de la phase de diffusion.

Suite à la recherche-intervention, l'ORIV a donc organisé des temps de travail avec un groupe de professionnels composé d'animateurs et d'éducateurs de différents quartiers de Strasbourg sur la base d'un appel à initiatives. On a constaté que les enseignements observés sur le quartier de la Meinau étaient valables pour d'autres territoires. En lien avec les structures qui avaient initialement porté la démarche (CSC de la Meinau, l'Éveil Meinau et la JEEP Meinau), les professionnels ont travaillé à des pistes collectives de travail autour de la question de l'engagement des jeunes et de leur place dans l'action menée par leurs différentes structures » (Murielle Maffessoli, directrice de l'Observatoire Régional de l'Intégration et de la Ville).

Par la suite, l'ORIV a intégré dans son programme de travail la question des politiques jeunesse, notamment via le cycle « Jeunesses et violences » en 2021, en mettant l'accent sur l'importance du travail entre « adultes-référents » sur un même territoire, en questionnant les articulations entre les différents métiers relevant de la prévention, de la médiation et de l'animation et, plus généralement, en mettant en valeur les démarches territoriales prônant les coopérations inter-acteurs.

Une méthode d'écoute et trois dispositifs pédagogiques

À l'issue de ces enquêtes, nous avons commencé à mettre en place des dispositifs pédagogiques permettant de donner du temps au temps afin que les acteurs puissent réfléchir collectivement et créer des dynamiques de pensée critique et de réassurance collective et individuelle. L'expérience acquise dans le cadre du réseau international de recherches-interventions a été très utile pour concevoir et mettre en place les situations pédagogiques avec les jeunes et pour

travailler sur la posture que les professionnels qui interviennent auprès d'eux doivent adopter. Ce dispositif doit combiner à la fois l'écoute, l'accueil des pensées et des prises de parole des participants ainsi que l'élaboration collective. Il ne s'agit pas que les professionnels en lien quotidien avec les jeunes (animateurs, éducateurs, médiateurs) deviennent des psychologues mais qu'ils mobilisent des capacités d'écoute et d'animation de groupes en prenant le risque de situations où apparaissent des questions ou des positions parfois difficiles à entendre mais qui expriment les représentations des jeunes. Trois types de dispositifs de travail ont été ainsi définis.

Des formations-actions à destination des interlocuteurs des jeunes

Ainsi qu'évoqué précédemment, nous désignons par interlocuteurs des jeunes les personnes qui partagent la communauté de vie du quartier. Ce sont donc des personnes qui ont vu grandir les jeunes, qui ont partagé de nombreux moments avec eux et leurs familles et sont de fait des référents privilégiés pour eux au sens du premier lien. Ces personnes sont aujourd'hui très préoccupées par l'avenir des jeunes, cherchant à ce qu'ils « ne tournent pas mal... ». Selon les quartiers et les villes, les personnes concernées ne sont pas les mêmes mais, pour ces formations-actions, nous privilégions celles qui ont des responsabilités dans l'espace public ou dans la vie collective tels que les responsables d'associations de parents d'élèves, d'associations sportives ou culturelles – dont celles des mosquées²⁹ –, de comités de quartiers ou d'instances de démocratie participative, mais aussi les professionnels présents auprès des jeunes tels que les éducateurs, les animateurs ou les médiateurs.

Le but de ces formations-actions est de permettre à ces interlocuteurs d'exprimer ce qu'ils vivent, leurs inquiétudes, et d'analyser ensemble avec une personne tierce, psychologue ou psychosociologue, des situations qui les ont inquiétés ou qui leur semble confuses. Ainsi lors du

NOTE

29. Les responsables de mosquée mettent en place, pour certains, des associations culturelles et éducatives. Ainsi Éveil Meinau, liée à la mosquée du quartier de la Meinau, en accord avec l'Imam et les responsables de l'association, met en œuvre un travail éducatif et culturel autour des valeurs communes de l'Islam et de la République. À Gennevilliers, des responsables de la mosquée travaillent sur la transmission des valeurs de la devise républicaine et la laïcité. Plusieurs d'entre eux ont fait des études universitaires, en particulier en sociologie. L'association Culture et lumière met en place des activités culturelles et entretient un dialogue avec les responsables de la municipalité.

travail mené au centre social Projet à Lille, les professionnels en présence de tiers ont exprimé des situations dérangeantes qui les mettent en porte à faux entre leur appartenance à la religion musulmane et leur rôle d'animateur inscrit dans l'action publique. Il a été possible d'entendre en présence des cadres du centre social ces situations, souvent passées sous silence mais répétitives, de repérer pourquoi elles sont dérangeantes et comment il est possible de réagir concrètement en accord avec la philosophie éducative du centre social.

Il s'agit de travailler à la réassurance collective de différentes manières : par des échanges intergénérationnels entre adultes et jeunes qui peuvent contribuer, comme nos travaux l'ont montré, à dépasser l'effet de sidération; par la discussion avec les élus et avec les professionnels, comme les enseignants, les responsables et animateurs des structures culturelles.

Ces formations-actions ont plusieurs objectifs :

- partager et mettre en discussion les résultats des enquêtes de cette recherche. Dans ce cadre, il peut être intéressant d'inviter des jeunes interviewés et de poursuivre avec eux le partage de ces représentations et de leurs analyses ;
- identifier, en fonction des associations présentes, des axes de travail qui pourraient faire l'objet de nouveaux modes d'intervention avec les jeunes en coopération avec les professionnels de la jeunesse. Lors de rencontres sportives par exemple, les responsables de clubs peuvent, lorsqu'ils se déplacent sur des terrains extérieurs, être confrontés à des stéréotypes de la part des jeunes des deux équipes³⁰. Il peut être intéressant à cette occasion de créer les conditions pédagogiques pour travailler avec l'ensemble des participants sur ces stéréotypes et les pédagogies à mettre en place pour les analyser et de les transformer ;
- créer localement des espaces où puissent s'exprimer les inquiétudes, les peurs, parfois les sidérations des interlocuteurs des jeunes (dont les familles) et que ces paroles puissent faire l'objet d'analyses et de réponses à la fois au sein du groupe et avec des tiers spécialistes. Il pourrait être intéressant de créer les conditions pour inviter des jeunes à venir réfléchir et dialoguer avec les adultes. Cela permettrait de poursuivre les réflexions sur l'accueil des jeunes et la transmission initiée dans cette recherche.

Actuellement la municipalité d'Échirolles a mis en place une formation - expérimentation animée par les professionnels du service de la jeunesse et moi-même. Le but de ce travail est d'élargir le réseau de coopération du service de la jeunesse à d'autres acteurs comme les responsables d'associations sportives et culturelles, les leaders d'associations, les professionnels de la prévention spécialisée et de la MJC, de partager

et de s'approprier collectivement les résultats de la recherche-intervention et de développer avec eux une dynamique, déjà engagée, autour de la pensée critique avec les jeunes. Un comité de suivi a été mis en place, composé des élus, très investis sur le sujet (jeunesse, éducation, culture, vie associative), des directeurs généraux adjoints couvrant ces thématiques, des cadres du service municipal de la jeunesse, de la déléguée du préfet sur le quartier. Les élus souhaitent que les acquis de la recherche influencent tout le champ de l'intervention publique auprès des adolescents et des enfants. La MJC et les associations culturelles ont déjà mis en œuvre des pratiques sur ce thème (voir infra : Des sites qui font évoluer leurs pratiques et leurs connaissances partagées des jeunes). Cette formation permet de mutualiser les acquis et de créer une culture commune.

La proposition est que ces formations-actions durent environ dix-huit mois, temps de mise en place et de conclusion inclus. Leurs résultats pourraient être ensuite diffusés à l'échelle d'un territoire plus vaste comme la métropole grenobloise.

Il existe un enjeu spécifique pour les professionnels de l'Éducation nationale. Lors de cette recherche-intervention, nous avons cherché à inviter des enseignants des lycées et des collèges dans les groupes d'expérimentation mais nous n'avons pas eu de réponse positive de leur part, alors même que nous avons fait des entretiens avec les élèves dans les lycées.

Pourtant nos enquêtes montrent que les jeunes ont du mal à intégrer et à utiliser les connaissances qu'ils ont acquises au cours de leur scolarité dans leur construction personnelle et collective et qu'il serait donc utile de faire participer aussi les enseignants à ces démarches.

L'autre enjeu concerne les professionnels de la culture, qu'il s'agisse des théâtres, des conservatoires ou des médiathèques, qui se sont montrés intéressés par les thèmes traités dans cette recherche-intervention. Dans plusieurs villes impliquées dans ce travail (Gennevilliers, Échirolles et Nantes), des coopérations entre les politiques d'action culturelle et les politiques locales de jeunesse pour les jeunes de 16 à 30 ans se mettent en place (voir infra : Des sites qui font évoluer leurs pratiques et leurs connaissances partagées des jeunes).

Concernant ces deux publics, les formations-actions pourraient avoir les objectifs suivants :

- partager les résultats des enquêtes menées dans le cadre de cette recherche-intervention et mener une réflexion interdisciplinaire à ce propos ;
- aborder les rapports des jeunes à la géopolitique, à la connaissance, à la culture, à la morale ou à la croyance. Les analyses issues

de la recherche-intervention concernant leur façon de se saisir du monde, leur rapport à l'espace-temps, le rapport synchrétique entre les émotions, les apprentissages cognitifs et la symbolisation³¹ pourrait être utilement discutées dans ce cadre.

Ces formations-actions pourraient être le support d'expérimentations partagées entre établissements scolaires, établissements culturels (médiathèques, théâtres, conservatoires...) et professionnels de la jeunesse (éducateurs et animateurs) sur la base de thèmes choisis ensemble par les participants. Les supports peuvent être multiples, mais il est nécessaire qu'ils permettent aux jeunes de transformer les attitudes stéréotypées et fausses d'eux-mêmes³² qu'il seraient tentés de montrer et qu'ils ouvrent à d'autres approches de la pensée et à l'acquisition de nouvelles connaissances (voir ci-après Des ateliers collectifs pour le développement de l'esprit critique). Ceci suppose une réflexion spécifique avec l'Éducation nationale afin que les enseignants soient les premiers impliqués dans ces formations-actions, ainsi que les professionnels en charge de la vie scolaire. La pédagogie de la citoyenneté n'est en effet pas la même que la pédagogie de la connaissance.

Ces formations-actions pourraient donner naissance à des réseaux plus larges, avec de jeunes artistes, les acteurs du champ du numérique et des réseaux sociaux et les associations de solidarité.

Des ateliers collectifs de développement de l'esprit critique

L'expérience de cette recherche-intervention a montré l'importance de la présence des adultes ainsi que celle de soutenir des temps de confrontation permettant d'interroger et de mettre au travail les représentations des jeunes. Comme évoqué antérieurement, les professionnels sont confrontés à des représentations très éloignées ou au contraire très proches de leurs propres références. Trouver la juste distance pour accueillir ces paroles et les interroger de façon critique n'est pas une tâche facile. La recherche - intervention a montré l'intérêt des jeunes à « être pris au sérieux » par rapport à leurs idées et leurs connaissances. Cela leur donne confiance. Le travail mené dans le cadre du réseau international « jeunes, inégalités sociales et périphéries » montre également que l'une des voies possibles est d'expérimenter des ateliers pédagogiques.

Ces ateliers d'esprit critique sur site à destination des jeunes, animés par les professionnels, auraient pour objectif :

- de considérer les jeunes comme des personnes porteuses de réflexions géopolitiques,

voire de projets d'intervention au plan local, national ou international en construisant les conditions pour qu'ils puissent expérimenter une position d'acteur ;

- de créer des lieux, des espaces et des parcours qui donnent du temps au temps pour mettre au travail les représentations des jeunes, les interroger, les nourrir, les transformer, en se gardant des postures de vérité ou de jugement ;
- de construire des situations pédagogiques qui permettent d'interroger les stéréotypes et les croyances qui mènent à des processus de haine, de ruptures identitaires ou de victimisation ainsi que leurs modalités d'énonciation dans les groupes de pairs, dans les réseaux sociaux et dans les lieux de vie quotidiens y compris à l'école.

Plusieurs exemples de dynamiques menées avec des jeunes dans cette perspective peuvent être cités.

À Lille, au centre social Projet, les animateurs ont choisi avec les jeunes de travailler sur le thème « on se sent tous suspects tout le temps ». Ensemble, ils ont créé un espace scénique animé par eux et par un comédien professionnel. Il n'a pas été facile de créer un groupe de travail continu, mais la présence de ces adultes avec eux et l'alternance d'activités de loisirs avec des temps d'échanges ont permis de fédérer leur présence et de soutenir une perspective de travail. Après avoir d'abord épuisé le thème

NOTES

30. Il arrive que des tensions entre les jeunes des milieux populaires urbains, périurbains et ruraux s'expriment, prenant parfois la forme d'insultes à caractère raciste. Il est important que les animateurs sportifs ne dénie pas ces situations, mais qu'elles soient l'occasion d'un travail collectif après coup. En Israël où les tensions sont vives entre Juifs israéliens et Arabes israéliens, l'association Beit Ham organise des matchs de foot avec des jeunes des deux identités, préparés par des rencontres interculturelles avec des médiations par la musique et le « théâtre forum ». En France, de telles rencontres entre jeunes de milieux très différents pourraient faire l'objet d'une démarche interculturelle similaire.

31. L'expression des jeunes au cours des entretiens a montré des difficultés à sortir des paroles convenues reprenant à leur compte les stigmates dont ils sont l'objet et a priori attendues par les représentants des institutions dont les enseignants. Par ailleurs, ils affirment des idées qui pour nombre d'entre eux ne sont pas discutables parce qu'elles sont issues d'informations puisées sur les réseaux de communication. Penser ensemble, réfléchir par rapport à ce que dit l'autre n'est pas chose facile. La mise en place de pédagogies « du détour » a permis de lever ces obstacles. Les jeunes ont alors oublié cette mise à distance et se sont projetés dans les situations proposées, telles que l'exercice sur le planisphère qui leur a conféré à la fois un sentiment de pouvoir et leur a permis d'exprimer leurs connaissances. De même, l'exercice consistant à se présenter à d'autres jeunes en Australie leur a permis par le jeu de s'exprimer avec plus d'authenticité (Cf. D. Winnicott : Jeu et réalité, l'espace potentiel).

32. Cf. La notion de « faux self » est développée par D. Winnicott dans « Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement » (Payot 1965).

de la confrontation entre jeunes et policiers, ils se sont ensuite interrogés sur les situations historiques où les jeunes se sont sentis suspects. Lors d'une des séances, ils se sont notamment interrogés sur le vécu des jeunes juifs lorsqu'ils étaient obligés de porter l'étoile jaune.

À Roubaix, au centre social de l'Alma, éducateurs et animateurs ont choisi de travailler avec les jeunes sur la manipulation des images dans des films en fonction de stéréotypes. Ils ont ainsi étudié quatre vidéos³³ avec les jeunes dont l'une met en scène une femme dans un taxi qui constitue une bonne illustration de ce qui peut être véhiculé en termes d'apparence ou de stéréotypes. Dans un premier temps, l'ambiguïté du film incite à identifier cette femme comme une prostituée. Une deuxième projection et l'étude du film montre qu'il s'agit en réalité d'une femme chauffeur de taxi. Les jeunes ont fait un travail d'analyse approfondi sur chaque petit film. Ensuite ils ont travaillé à l'écriture d'un scénario et à la réalisation d'un film documentaire³⁴ avec un spécialiste des créations vidéo de la Ligue de l'enseignement.

Avec l'Union des étudiants juifs de France (UEJF), SOS Racisme et la Fédération des associations générales étudiantes, réunis dans l'association Coexist, nous menons avec Judith Cohen Solal une pédagogie de déconstruction des stéréotypes. Les étudiants militants de ces associations interviennent dans les classes des collèges et des lycées par deux ou trois pour mettre en œuvre une pédagogie qui interroge nos représentations culturelles à l'œuvre dans l'énoncé des stéréotypes. Ce travail a aujourd'hui plus de douze ans d'existence et a touché trente mille élèves. Par le jeu d'associations rapides, ceux-ci sont confrontés à leurs stéréotypes et sont invités à analyser leurs significations en dialoguant avec les étudiants et entre eux. Ce dispositif souple rassure les élèves et leur fait prendre de la distance par rapport à leurs modes d'expression habituels et leur permet de découvrir d'autres. Souvent à l'issue de ces séances où les émotions sont très mobilisées, les enseignants reprennent un des thèmes abordés, comme par exemple celui de la nationalité, pour le réétudier et l'enrichir d'un apport de connaissances plus construit. Des séminaires préparatoires à ces sessions permettent aux étudiants intervenants de bien s'approprier cette pédagogie³⁵. Cet important accompagnement est nécessaire car ces pédagogies prennent en compte l'histoire en train de se faire : si les stéréotypes sont souvent les mêmes, leur signification et leurs conditions d'énonciation ne sont en effet pas les mêmes selon les moments de l'actualité.

Dans le cadre du réseau international « jeunes, inégalités sociales et périphéries », nous avons mis en place un séminaire avec cent dix jeunes venus de dix pays dans le cadre d'une recherche

- intervention intitulée « De la colère à la démocratie ». Nous avons mis en place des ateliers pédagogiques portant notamment sur le thème du rapport à l'autre et des rapports géopolitiques avec des collègues de Russie, du Portugal, d'Israël et des sites français de Mayotte, d'Échirolles et de Saint Étienne du Rouvray. Les pédagogies sont fortement inspirées des résultats de la recherche-intervention présentés dans cet ouvrage. Lors de nos enquêtes, j'avais identifié que je n'avais pas trouvé l'entrée pour que les jeunes des quartiers populaires urbains parlent de leur rapport à l'environnement et à la dimension écologique, contrairement aux jeunes de milieu rural comme à Figeac. Même s'ils se sont peu exprimés sur le devenir de l'humanité face aux enjeux écologiques, on peut faire l'hypothèse qu'un aspect de leurs angoisses était en lien avec ces enjeux. Afin de pouvoir en parler et de transformer les processus défensifs, nous avons réalisé un globe en papier peint par un jeune graffiteur brésilien et leur avons demandé de donner à la terre un objet auquel ils tiennent. Leur investissement dans ce moment a été fort, au-delà de nous imaginions. Je pense à cette jeune d'Échirolles qui donne son e phone à la terre parce que c'est « sa sœur, sa confidente », à cette jeune femme éthiopienne israélienne qui donne la prière qu'elle dit tous les matins depuis dix ans qu'elle est en Israël ou à ce jeune russe qui donne sa montre pour « donner du temps » à la terre. Il s'agit d'un investissement immédiat qui mêle pensée, émotion, souhait de réparation. Cela nous a ouvert des perspectives de travail pour mettre en lien cet investissement avec des approches plus techniques de l'environnement. Dans le cadre de ces ateliers de l'esprit critique, il est important de ne pas s'adresser aux jeunes que d'un point de vue rationnel. Il faut prendre en compte leurs façons de réfléchir, les émotions, leur désir de prendre position ou d'agir. Les pédagogies sont donc à penser en prenant en compte ces différentes dimensions.

Des espaces d'analyse avec les professionnels concernant des situations « déstabilisantes » avec les jeunes

Les professionnels de la jeunesse sont à la charnière de la société environnante et de la communauté de vie du quartier. Dans les services municipaux de la jeunesse, nombre d'entre eux ont vécu ou vivent encore avec leurs familles dans ces quartiers populaires. Lors de la présentation de mon premier ouvrage *Les jeunes de la cité*, les animateurs du service municipal de la jeunesse de Saint-Denis s'étaient exprimés sur l'interpellation des jeunes à leur égard à propos de leur rôle professionnel. Les uns disaient : « moi en tant que rebeu, je suis à priori des leurs » ; les autres disaient « moi, je suis toujours pris pour un Gaulois et je dois leur prouver ma légitimité à être là ». Dans les deux cas, ces animateurs ont à construire leur posture professionnelle, à la charnière du lien de proximité et de l'appartenance à l'institution. Le fait pour un professionnel de s'affirmer musulman est à comprendre dans un contexte de forte complexité identitaire. Il est donc important de créer des espaces pour travailler ces questions dans le cadre de l'exercice professionnel. La question du rapport à la connaissance ou à la laïcité en tant que principe politique ne suffit pas à élaborer les postures à tenir au quotidien en lien avec les projets des municipalités. La formation que nous animons avec Jean François Mignard, formateur militant de la Ligue des droits de l'homme, auprès de professionnels de l'éducation, dans le cadre du Centre d'étude et de recherche sur les camps d'internement dans le Loiret et la déportation juive (Cercil), nous a montré la nécessité d'allier l'analyse des situations vécues au quotidien dans l'exercice de leur métier avec des apports de connaissances et une réflexion collective sur les valeurs et les principes politiques de la République française. Ainsi les apports historiques et politiques sur la laïcité prennent sens au regard des situations étudiées car ce principe politique devient un repère permettant d'arbitrer des choix dans les situations vécues³⁶.

Avec des collègues, nous avons créé de nouveaux espaces où les professionnels peuvent s'approprier des enjeux comme la laïcité, le travail sur les stéréotypes ou les dimensions de mémoire. Ils sont en effet souvent confrontés à des situations dérangeantes, comme par exemple cette animatrice à qui un jeune, récemment converti, a dit qu'il ne devait pas serrer la main d'une femme et qu'elle ne pouvait donc pas être son animatrice... Pris souvent par surprise, les professionnels se sentent très démunis pour répondre. Ils ne sont souvent pas suffisamment entendus par leur hiérarchie professionnelle car ces situations ont souvent lieu en dehors des temps de travail formel et mais

aussi parce qu'il n'y a pas eu construction de repères partagés entre les équipes et les cadres intermédiaires. De même, face à certains propos tenus par les jeunes comme ceux tenus dans ces enquêtes, les professionnels ont tendance à esquiver et à ne pas répondre aux jeunes, qui ne sont pas forcément dans la provocation mais testent leurs interlocuteurs.

Les différents espaces de travail proposés ci-dessus sont complémentaires. Ils permettent de créer les conditions pour rendre visibles et lisibles des situations souvent complexes, qui sont à la fois symptômes et sources de nouveaux enjeux. Ils favorisent le développement de nouvelles connaissances et l'adoption de nouvelles postures de travail et peuvent également alimenter la réflexion des élus et des institutions locales. Le rôle d'un tiers extérieur est important pour créer ces dynamiques mais il ne peut se substituer à la nécessité que la démarche soit ancrée dans l'activité locale et validée par les institutions de référence.

Les acteurs qui souhaitent s'engager dans des démarches de ce type pourront par ailleurs s'appuyer sur le guide pédagogique publié par l'ANCT dans la collection « Agir » : Une proposition pédagogique : développer la pensée critique avec les professionnels de la jeunesse et les jeunes adultes des quartiers populaires.

NOTES

33. Les films ont été présentés par les jeunes et les professionnels à d'autres jeunes ainsi qu'aux représentants des institutions avec ma participation suivis d'un débat sur les films et sur la démarche.

34. « Présumé suspect. Déconstruction des stéréotypes », film réalisé en 2019 par le Centre social de l'Alma, l'association de prévention spécialisée APPI et Cinéligue. Il est en ligne sur YouTube : <https://youtu.be/7ciQxpwjxAk>

35. Ces séminaires sont animés par moi-même et Judith Cohen Solal dans une dynamique d'écoute active en présence de la Directrice du programme, des présidents et référents des associations. Nous faisons, dans l'année des réunions de formation continue pour analyser le contenu des interventions menées dans les classes, les dynamiques de groupe à l'œuvre et pour enrichir les connaissances des jeunes intervenants. Dernièrement, un spécialiste est intervenu sur les approches complotistes, qui a été un thème d'intervention auprès des élèves.

36. Exemple : après ce travail d'analyses des situations et ces apports de connaissances, la visite du Cercil, lieu de mémoire des personnes du Loiret déportées à Auschwitz, transforme pour nombre de professionnels la mise en concurrence des mémoires. Certains reconnaissent alors ces graves événements comme réels alors qu'ils en doutaient. Le travail à mener sur ces thèmes est important. Des espaces de formation de ce type convoquent à la fois l'intime et le politique et permet aux professionnels de prendre du recul par rapport au vécu quotidien et d'élaborer une réflexion.

DES PISTES D'ACTION POUR LES POLITIQUES PUBLIQUES



Michel Didier
ANCT

Les résultats de la recherche-action ont vocation en premier lieu à être utilisés par les acteurs locaux, élus, professionnels de la jeunesse et de l'éducation, acteurs de la politique de la ville, pour les aider dans leur stratégie de dialogue avec les jeunes et enrichir les politiques qu'ils mettent en œuvre localement en direction de la jeunesse des quartiers populaires. À l'instar de ce qui s'est fait dans les villes participant à cette recherche, il apparaît à l'évidence souhaitable, de partager ces résultats plus largement et d'essaimer les éléments de méthode et de pédagogie employés pour engager concrètement des démarches similaires de renforcement de l'esprit critique et, partant, faciliter la participation des jeunes à la vie démocratique. C'est ainsi que dans d'autres villes qui ne sont pas forcément mentionnées dans le présent ouvrage des collectifs locaux se sont emparés des travaux menés et ont mis en place des actions du même ordre.

Plus généralement, il a été constaté lors des différentes séances de restitution de la recherche, organisées tant au niveau régional à l'initiative des villes qu'au niveau national à l'initiative du ministère chargé de la Ville, que les réseaux professionnels avaient aussi montré un grand intérêt pour ce travail qu'ils souhaitent diffuser et valoriser. C'est notamment le cas de l'Inter-Réseaux des professionnels du Développement social urbain (IRDSU), des centres de ressources de la politique de la ville ou des fédérations d'éducation populaire.

Mais les résultats de la recherche intéressent également les politiques publiques au niveau national, à deux niveaux.

D'abord, ils permettent d'améliorer les connaissances sur la jeunesse des quartiers populaires, en particulier ses représentations et son rapport au monde. Grâce à un corpus conséquent d'entretiens et à la mise au travail des hypothèses de la recherche avec les encadrants des jeunes eux-mêmes, ces travaux permettent d'enrichir et même de renouveler

les représentations que les responsables publics peuvent avoir sur les jeunes. Les jeunes des cités ne sont clairement plus ceux des années 80, à l'époque de La marche pour l'égalité. Ils ont un rapport différent à leur environnement local, national et international. La recherche éclaire notamment leur mode d'inscription dans la mondialisation, leur rapport à la religion, leur rapport au savoir, notamment le faible usage qu'ils font des connaissances apprises à l'école dans leur vie quotidienne et, à l'inverse, l'importance des réseaux sociaux, leur perception des messages relatifs aux valeurs républicaines ou laïcité, etc. Les entretiens réalisés et les analyses produites peuvent permettre d'outiller davantage la réflexion des responsables publics, d'enrichir certains débats autour de questions complexes et trop souvent présentées de manière caricaturale. Ils peuvent aussi réinterroger certains présupposés qui ont pu conduire, dans le passé, à mettre en place des politiques ou des actions dont l'efficacité s'est avérée plus faible qu'espérée car les messages n'avaient pas atteint leurs cibles.

La recherche-action rappelle aussi utilement que la jeunesse est un processus complexe de construction de l'identité qui se caractérise par une très grande plasticité des comportements des jeunes selon leurs interlocuteurs et l'environnement dans lequel ils évoluent. Il faut donc se garder de toute essentialisation ou de les enfermer dans une représentation définitive.

Beaucoup de ministères peuvent être intéressés par les résultats de ces travaux car ils sont concernés par tel ou tel aspect. Outre le ministère de la ville, on peut citer le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, le ministère de la Santé et des Solidarités, le ministère de la Culture, les ministères de l'Intérieur et de la Justice... La publication de ce travail pourrait être ainsi le prétexte d'échanges fructueux au niveau interministériel.

Pour ce qui le concerne, le ministère en charge de la Ville a soutenu résolument ce travail de recherche, via le CGET, puis l'ANCT qui lui a succédé en 2020, à un moment où la question du départ à Daesch obligeait à se questionner de manière nouvelle. Ce soutien est venu également des services déconcentrés de l'État en charge de la politique de la ville sur les différents sites.

L'ANCT a d'abord souhaité assurer une large diffusion de ce travail via la publication de cet

ouvrage de la collection Comprendre. Cette publication permettra ainsi aux élus locaux, aux réseaux des acteurs de la politique de la ville, aux chefs de projet et délégués du préfet dans les quartiers, aux acteurs de l'éducation, aux fédérations d'éducation populaire, aux réseaux de la prévention spécialisée ou de la médiation sociale, aux associations et conseils citoyens, de prendre connaissance des résultats de la recherche-action qui traitent de sujets sur lesquels ils avaient à plusieurs reprises exprimé le besoin d'être éclairés et outillés.

De manière complémentaire, l'ANCT a ensuite souhaité mettre en valeur des outils pédagogiques et des éléments de méthode qui peuvent être utiles aux élus et aux services locaux éducatifs ou en charge de la jeunesse, pour le cas où ils souhaiteraient eux aussi s'engager dans des démarches pédagogiques de « pensée critique ». C'était d'ailleurs un des objectifs initiaux du recours à la méthodologie de la recherche-action que de pouvoir en tirer des enseignements pour l'action publique locale, dans une dimension directement opérationnelle. Ces outils pédagogiques et éléments de méthode font l'objet d'une présentation dans un guide pratique intitulé « Développer la pensée critique avec les professionnels de la jeunesse et les jeunes des quartiers populaires », paru dans la collection Agir de l'ANCT.

Cette publication a été confiée à Joëlle Bordet avec l'appui de l'ANCT. Ce guide a pour ambition de décrire de manière précise la méthodologie et le cadre de travail à mettre en place pour se lancer dans des démarches de ce type et de former des animateurs locaux pour cela.

Compte tenu du caractère encore expérimental de la démarche et de la diversité des contextes, il ne s'agit pas a priori de modéliser un protocole-type mais de donner un certain nombre de repères et de points de passage tels que les instances de pilotage à mettre en place, tant avec les institutions pour légitimer la démarche localement qu'avec les acteurs de terrain dans un objectif de pluridisciplinarité. Parmi ces repères, on pense notamment à la question du public visé par le dispositif d'écoute et les modalités de son information préalable, à celle des lieux qui paraissent les plus propices à l'expression de la parole des jeunes, aux contenus de formation et aux outils pédagogiques qui peuvent être déployés pour favoriser la construction d'une démarche de pensée critique, comme la controverse ou la déconstruction des stéréotypes... Ce document proposera également des illustrations concrètes avec des exemples d'ateliers ayant déjà fonctionné et pouvant inspirer d'autres sites. Il aura naturellement vocation à évoluer tout au long des différentes expérimentations qui auront lieu au niveau local.

Il a été également décidé de consacrer à la question de l'esprit critique un des axes de travail proposés aux sites participant au programme national des Cités éducatives, lancé par le ministère chargé de la Ville et le ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports. Un groupe pilote national a déjà été mis en place afin d'offrir un cadre d'échanges et de capitalisation des expériences locales sur ces sujets. Une expérimentation d'« ateliers d'esprit critique » va être lancée dès la rentrée 2021 dans une dizaine de villes volontaires. Elle s'appuiera sur les résultats de la recherche-action et sera animée par Joëlle Bordet, en partenariat avec le Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information (Clemi), dans le cadre de la convention signée avec Canopé et l'ANCT en 2020. Cette convention prévoit également d'autres actions d'éducation aux médias et à la citoyenneté. L'ensemble de ces actions s'inscrit dans l'axe transversal « citoyenneté et esprit critique » des Cités éducatives, piloté conjointement par le Clemi, la Direction générale de l'enseignement scolaire (DGESCO) du ministère de l'Éducation nationale et l'ANCT.

Le programme des Cités éducatives a vocation à améliorer le travail en commun entre tous les professionnels ayant une mission éducative en direction des jeunes sur un territoire donné. D'ici 2022, il concernera 200 communes ayant un quartier en politique de la ville. L'expérimentation d'ateliers de pensée critique dans ce cadre, issue des enseignements de la recherche-intervention conduite par Joëlle Bordet, s'inscrit parfaitement dans les objectifs du programme car elle vise la création d'une pédagogie partagée entre différents professionnels à partir d'une écoute commune de la parole des jeunes. Elle visera aussi à former les professionnels de la première ligne, animateurs, éducateurs, personnels des établissements scolaires à l'écoute des jeunes, à la démarche de pensée critique et au montage de projets collectifs dans ce domaine. Au regard des expériences conduites antérieurement par Joëlle Bordet, les ateliers des cités éducatives peuvent constituer une avancée importante car, pour la première fois, les enseignants se sentiront plus légitimes pour participer à la démarche, même si elle se déroule hors cadre scolaire. Des temps d'échanges au niveau national et des séances de restitution permettront également d'essaimer et de faire connaître la démarche et les actions mises en œuvre.

C'est en définitive la vocation de la politique de la ville que de faciliter les expérimentations en leur offrant un cadre territorial et partenarial leur permettant de produire tous leurs effets.

Bibliographie des travaux de Joëlle Bordet

1) Ouvrages

- « Adolescence et idéal démocratique. Accueillir les jeunes des quartiers populaires », Philippe Gutton, Joëlle Bordet, Éditions Inpress 2014.
- « Oui à une société avec les jeunes des cités. Sortir de la spirale sécuritaire », Éditions de l'atelier, février 2007.
- « Les jeunes de la cité », PUF collection Le sociologue, 1998.

2) Articles

Adolescence

- « Devenir femme dans les quartiers populaires urbains en France. Obstacles et possibilités. » Entretien avec Olivier Douville, dans *Psychologie Clinique* 2021/1 (n° 51).
- « Les jeunes des quartiers populaires : affirmer «être musulman» en réaction à la stigmatisation, dans un contexte de mondialisation », *Revue Topique* n° 137, Race, nation et mondialisation, décembre 2016.
- « Une dynamique adolescente de certains jeunes des quartiers populaires : se conformer à des prescriptions religieuses pour tenir à distance une dévalorisation de soi-même et de ses pairs », *Revue Topique* n° 136, septembre 2016.
- « Héros-victime, une figure d'identification pour les jeunes des quartiers populaires », *Revue Topique* n° 126, décembre 2013.
- « Sortir de la victimisation, devenir sujet politique », *Revue Mouvement*, septembre 2009.

Rapports aux territoires où ils vivent

- « La solidarité, une valeur partagée par les jeunes des quartiers populaires qui les engagent », *Revue Adolescence*, 2018.
- « La cité, un lieu de refuge, un lieu de fixation », *Revue Adolescence*, n° 54, novembre 2005.
- Chapitre « La microsociété des « jeunes de la cité » : un lieu de survie socioéconomique », dans l'ouvrage « La jeunesse comme ressource », Ères, 2001.

Rapports à la citoyenneté et aux institutions

- « Les jeunes des quartiers populaires et la République : entre fierté et défiance », *Après-Demain - Fondation Seligmann* 2019/4 (n° 52, NF).
- « Recevoir les protestations, les refus, les contestations des jeunes des quartiers populaires urbains, pour les accueillir au monde et renouveler la démocratie », *Revue Topique* n° 141, 2017.
- « Un défi démocratique : la quête d'autorité et de reconnaissance des jeunes hommes des quartiers populaires », *Revue dans Topique* n° 133, 2015.

Rapports au monde et à la mondialisation

- « Développer la pensée critique avec les jeunes des quartiers populaires urbains en écoutant leur rapport au monde », *Revue Topique*, n° 151, 2021.
- « S'écrire en temps de pandémie », *L'intervention sociale et l'international – le regard des Ceméa*, Focus par Joëlle Bordet, mars 2021.
- « Écouter les jeunes dans leur rapport au monde pour développer la pensée critique. Une recherche-intervention menée entre 2014 et 2017 dans plusieurs quartiers populaires urbains », en dialogue avec les responsables du CGET dans *Pensée Plurielle*, n° 51, 2020.
- « Daesch et internet. Des jeunes sous emprise psychique », dans *Hommes et Libertés*, n° 171, septembre 2015.

Écouter et accompagner les jeunes des quartiers populaires

- « Écouter la jeunesse pendant le premier confinement » dans *VST - Vie sociale et traitements*, n° 149, 2021.
- « Créer des « ateliers de la pensée critique » en prenant en compte leurs représentations « du monde » », *Resoville #4*, 2021.
- « Écouter les professionnels de la jeunesse en milieu ouvert au sujet du confinement », *Revue Diversité* 2021/1, n° 149.
- « À l'écoute des représentations du monde des jeunes », *Revue Diversité*, n° 193, 2018.
- « Créer des zones neutres pour accueillir les adolescents dans la ville » dans *Insistance*, n° 11, 2016.
- Chapitre : « Rencontre avec les « témoins-interprète » : adolescence dans les quartiers populaires et accueil de l'inspiration démocratique », dans l'ouvrage « Adolescence et idéal démocratique. Accueillir les jeunes des quartiers populaires », Édition Inpress, 2014.
- « Faire société avec la jeunesse post-ouvrière et post-coloniale, une nécessité démocratique », *Revue Hommes et Libertés*, n° 164, décembre 2013.

3) Vidéos

- 15' en Aparté avec Joëlle Bordet. La jeunesse et les quartiers populaires You tube. ResOvilles 28/10/2020.
- Joëlle Bordet c2 - Une recherche qui permet aux jeunes de parler. IRTS-TV 5/07/2017.
- Joëlle Bordet c2 - Penser avec les jeunes : religion et société. Média IRTS-TV 5/07/2017.
- Joëlle Bordet c2 - Les filles aux avant-postes ; religion et société. IRTS-TV 5/07/2017.
- Joëlle Bordet - Les jeunes, un enjeu. Dailymotion. CEMEAEJM 28/10/2014.
- S'écrire en temps de pandémie : <https://videos.cemea.org/video-channels/jips/videos>.

La politique de la ville a soutenu durant trois ans une recherche-intervention animée par Joëlle Bordet, psycho-sociologue et auteure de nombreuses publications sur les jeunes et les politiques locales de la jeunesse. Déployée dans cinq quartiers populaires autour de la question du renforcement de l'esprit critique, cette recherche-intervention s'appuie notamment sur 350 entretiens avec des jeunes. Elle renouvelle profondément nos connaissances sur les jeunes et sur leurs représentations, en particulier leur rapport au monde et à leur environnement immédiat, l'importance des réseaux sociaux, ou la place de la religion dans leur vie.

Les enseignements de ce travail doivent d'abord servir aux acteurs locaux – élus, professionnels de la jeunesse, de l'éducation et de la politique de la ville – pour inspirer la mise en place de démarches pédagogiques pertinentes en direction des jeunes dans nos territoires.